

11^e année

N° 114

Fiction

Chaque mois

Mai 1963

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE - FICTION

<i>Poul Anderson</i>	Pour la gloire	7
<i>Nathalie Ch.-Henneberg</i>	Trois devant la porte d'ivoire	43
<i>Kem Bennett</i>	Contrebande sidérale	56
<i>Fereydoun Hoveyda</i>	L'éternel triangle	63

FANTASTIQUE

<i>Avram Davidson</i>	Chambre noire	69
<i>Christine Renard</i>	De d'autre côté	81

INSOLITE

<i>Julio Cortazar</i>	Axolotl	93
-----------------------	---------	----

CLASSIQUE

<i>Henry James</i>	Les amis des amis	100
--------------------	-------------------	-----

ARTICLES

<i>Jean-François Robin</i>	Henry James et les contes surnaturels	129
<i>Alfred Bester</i>	Livres d'Amérique	133
<i>Maxim Jakubowski</i>	Echos d'Angleterre	137

RUBRIQUES

L'écran à quatre dimensions	141
Ici, on désintègre !	155
Le Conseil des Spécialistes	166
En bref	168
Tribune Libre	171

Couverture de Michel Jakubowicz.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

POUL ANDERSON	3	L'émissaire
	10	Ces Terriens si terre à terre...
	17	Les parias
	28	La Patrouille du Temps
	32	L'autre univers
	33	Les jeux sont faits
	39	Le voyage prématuré
	40	Superstition
	49	Loup y es-tu ?
	50	Gangsters légaux
	51	Le bout de la route
	52	Un travail de Romain !
	56	Souvenir lointain
	58	Les arriérés
	59	Cycle génétique
	65	Sus à la Salamandre !
	66	Les fauteurs de paix
	67	Les prospecteurs
	71	Triste victoire
	74	Le Grand roi
	77	L'état d'urgence
	78	Et s'il n'en reste qu'un...
	81	Les prisonniers
	82	Echec aux Mongols
	92	Le Peuple du Ciel
	93	Bienvenue
	97	Autant en apporte le temps
	99	Les bijoux de la couronne martienne
	100	Tranche de nuit
	108	Le Peuple de la Mer
KEM BENNETT	79	1962 Gamma

AVRAM DAVIDSON	35	Le Golem
	83	Après nous le déluge
	111	Dagon
	113	Le Pays d'Eté
CHARLES HENNEBERG	28	La sentinelle
	39	L'évasion
	56	Les non-humains
	60	La fusée fantôme
	S.1	Pêcheurs de lune
	68	Au Pilote Aveugle
	71	An premier, ère spatiale (I)
	72	» » » » » (II)
	73	» » » » » (III)
	74	Démons et chimères
	S.2	La vallée d'Avallon
NATHALIE CHARLES-HENNEBERG	81	Du fond des ténèbres
	86	Ysolde
	93	Monstre à voix de sirène
	97	Les Anges de Colère
	100	L'épave
	109	Des ailes dans la nuit
	S.4	La Terre hantée
FEREYDOUN HOVEYDA	83	Le péché originel
	108	La manne du ciel
HENRY JAMES	75	La vraie chose à faire
	90	Le tour d'écrou (1)
	91	» » » (2)
CHRISTINE RENARD	99	Le signe des gémeaux
	107	Lettre de Claerista à l'hermite très saint
	110	A la coisée des parallèles

Vous lirez bientôt :

Poul Anderson	Que succombe l'incube !
Octave Béliard	La découverte de Paris
Jorge Luis Borges	TIôn Uqbar Orbis Tertius
Jean Cassou	La fille du roi d'Angleterre
Claude F. Cheinisse	Pas d'ici
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
John Collier	Un match difficile
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Une vengeance théâtrale
Michel Demuth	La bataille d'Ophiuchus
Michel Ehrwein	Le miroir de la Barinia
Albert Ferlin	La question
William F. Harvey	La bête aux cinq doigts
N. Ch.-Henneberg	Le rêve minéral
Rudyard Kipling	Eux
Damon Knight	L'arbre du temps
C. M. Kornbluth	Les préliminaires de la tragédie
Tommaso Landolfi	Lettres de province
Fritz Leiber	Si les mythes m'étaient contés
Bernard Manier	L'intrus
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme !
Thomas Owen	Tu es poussière
Frederik Pohl	Pour des canards sauvages !
Kit Reed	Le nid vide
Robert Silverberg	Les vents de Siros
Henry Slesar	La crypte
Jacques Sternberg	Le reste est silence
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Un amour de père
Pierre Versins	L'enfant né pour l'espace
Robert F. Young	... et réciproquement

Au prochain sommaire :

BRAM STOKER

La Maison du Juge

ROBERT F. YOUNG

Les robots aiment aussi

PHILIP J. FARMER

Totem et tabou

JULIO CORTAZAR

Les fils de la Vierge

CLAUDE SEIGNOLLE

Delphine

etc., etc.

DANS « *Pour la gloire* », Poul Anderson démontre une fois de plus sa maîtrise dans la S.F. d'aventures, teintée de psychologie, nuancée de considérations de mœurs.

« *Trois devant la porte d'ivoire* » est une nouvelle évocation de ce monde futur légendaire où aime à se mouvoir l'imagination de Nathalie Henneberg.

L'humour trouve sa place avec « *Contrebande sidérale* » de Kem Bennett et « *L'éternel triangle* » de Fereydoun Hoveyda.

« *Chambre noire* » est une histoire surnaturelle à la terreur en sourdine, dans la manière habituelle d'Avram Davidson.

Christine Renard fut l'une des débutantes de notre Banc d'Essai ; elle fait ses débuts dans le récit de « long métrage » — et dans le cadre normal de nos textes — avec une nouvelle fantastique à l'atmosphère fascinante : « *De l'autre côté* ».

De l'écrivain argentin Julio Cortazar, un curieux conte qui laisse rêveur : « *Axolotl* ».

Enfin, le classique du mois est le célèbre récit d'Henry James, « *Les amis des amis* », qui demeure un modèle du récit d'introspection sur un thème surnaturel.

POUL ANDERSON

Pour la gloire

I

C'EST le meurtre d'un homme sur une planète glaciale qui donna à Flandry son premier indice. Jusqu'alors, il savait simplement qu'un monstre s'était enfui de Conjumar dans un spatonef contaminé et délabré; ce dernier était susceptible de parcourir vingt années-lumière avant de tuer son pilote, mais certainement pas de franchir les Marches de Spica pour trouver refuge au-delà.

Et l'ennui (même pour l'Empire Terrien avec ses quatre millions d'étoiles) était qu'une sphère large de vingt années-lumière renferme une quantité diabolique de soleils.

Flandry s'était mis à l'action. Il envoya dans cette zone le peu d'agents qu'il pouvait soustraire à d'autres tâches — les provinces limitrophes manquaient désespérément de personnel — enquêter sur les planètes les plus propres à accueillir le monstre. Naturellement, ils revinrent bredouille. Les probabilités étaient totalement contre eux. Même s'ils avaient exploré la planète abritant le fugitif, celui-ci était terré pour une longue période.

Flandry jura, renvoya ses hommes à des travaux plus importants, et plaça son monstre dans les dossiers en attente. Deux ans plus tard il fut envoyé sur Bételgeuse et apprit l'art de mentir à un télépathe. Il s'introduisit dans l'Empire Mersien, fouina et soudoya jusqu'à ce qu'il découvrit une planète convenable (inhabitée, terrestroïde, utilisée par les aristocrates comme réserve de chasse) puis revint au pays : à la suite de quoi la Flotte Terrienne installa secrètement sur place une base avancée, et Flandry se demanda si la même chose ne s'était pas produite de son côté de la barricade. Il prit son congé sur Terre, fut invité au banquet permanent de la famille Léonide, y passa trois mois terrestres, et ne sut jamais exactement s'il avait séduit l'épouse qu'il n'eût pas dû approcher, ou si c'était elle qui l'avait séduit. Quoi qu'il en soit, il se battit en duel contre son gré, abandonna tout espoir

d'être promu, jeune, au rang de contre-amiral, et accepta une nouvelle nomination dans la province de Spica.

C'est ainsi qu'il se retrouva sur Brae.

Quelques mois plus tôt, ce monde était encore indépendant. Puis des considérations militaires avaient provoqué l'établissement d'une nouvelle base dans la région. Il n'était pas nécessaire que ce fût sur Brae, mais un gouverneur provincial avait demandé Brae en pensant que ses habitants se féliciteraient du commerce et de la protection supplémentaires. Le Grand Temple de Brae, qui depuis longtemps voyait son ancienne culture et sa religion sapées par l'influence terrienne, avait décliné l'offre. On ne décline pas une invitation impériale. Elle fut réitérée. Cette fois, elle fut refusée. Le gouverneur de province insista. Brae déclara que, passant au-dessus de lui, la planète s'adresserait à l'Empereur en personne. Le gouverneur, qui ne souhaitait pas voir l'attention dirigée sur ses méthodes, demanda l'appui de la flotte locale.

Voilà pourquoi Flandry progressait parmi des ruines, sous un minuscule soleil rouge, tandis que de rares flocons de neige, semblables à des gouttes de sang, tombaient des gros nuages amoncelés. Il menait l'opération comme il est de coutume en des cas semblables — recherches, enquêtes, nouvelles recherches, nouveaux interrogatoires, jusqu'à ce que les irréductibles fussent trouvés et bannis, et les individus susceptibles de collaborer introduits dans une structure gouvernementale. Mais lorsque la détonation retentit, il fit volte-face et se précipita en direction du bruit, comme vers quelque protection inconnue.

— « *Sir!* » cria le sergent de son escorte. « Pas par là, *Sir...* franc-tireurs! Terroristes... attendez! »

Il franchit un moignon de muraille, zigzagua à travers la rue boueuse, et s'accroupit derrière un hélico abattu. Sa propre arme était sortie, pointant en tous sens; ses yeux observaient les environs avec la prudence de rigueur. Devant lui, sur une petite place, se trouvait une escouade de fusiliers impériaux. Ils devaient se trouver n partouille lorsqu'on avait tiré sur eux de l'une des maisons voisines. Ils avaient riposté avec une précision toute féline. Une flèche traçante, lancée d'un ceinturon dès que le coup était parti, avait suivi le sillage des ions jusqu'à certaine façade. Une roquette avait jailli de son chargeur porté à dos d'homme, et toute la façade de l'habitation avait été pulvérisée. Pendant l'explosion même, l'escouade avait attaqué. Quelques débris avaient heurté les casques au cours de l'assaut.

Flandry s'aventura vers la place. Il vit alors pourquoi la réaction des hommes avait été d'anéantir: c'était de rigueur lorsqu'un fusilier était frappé à mort.

Il se pencha sur la victime. C'était un jeune homme, de race africaine, aux épaules larges; mais sa peau était devenue grise. L'homme saisit son fusil magnétique d'un mouvement automatique (ou bien

n'était-ce que le retour impulsif au sein de la mère — quand la bouche du mourant refait le simulacre de têter ?) et le regarda à travers ses lunettes de batracien, sous le casque en forme de tortue. Il n'était donc pas encore mort. Le sang coulait à flots de son estomac défoncé, et se perdait dans la neige boueuse. Sous ce soleil pâle, il paraissait noir.

Flandry leva la tête. Ses hommes d'escorte l'avaient rejoint, quoique leurs figures fussent tournées avec envie dans la direction des *clomp-clomp* des armes automatiques et lance-roquettes. Eux aussi étaient des fusiliers.

— « Transportez-le dans un hôpital, » dit Flandry.

— « Pas la peine, mon capitaine, » répondit le sergent. « Il serait mort avant d'y arriver. Et nous n'avons ni matériel de survie ni même de quoi le prolonger jusqu'à ce qu'on lui fabrique une autre boîte à ragoût. »

Flandry, hochant la tête, s'agenouilla auprès du jeune homme.

— « As-tu besoin de quelque chose, mon gars ? » demanda-t-il de sa voix la plus douce.

Les lèvres épaisses se retroussèrent sur les dents éblouissantes.

— « Ah... ah... ah... » gémit le moribond. « Celui de Uhunhu sait tout. » Les yeux roulèrent dans leurs orbites. « Oui ! N'écoutez pas, » disaient-ils. « Ne te laisse pas embobiner par les recruteurs... saleté d'Empire... même pour apprendre l'art de la guerre, n'écoute pas... La liberté viendra-t-elle des esclavagistes, demandait celui d'Uhunhu. C'est lui qui enseigne tout ce qu'il faut savoir, pas vrai ? » La main libre du soldat étreignit nerveusement celle de Flandry. « Tu piges ? »

— « Oui, » dit Flandry. « Tout va bien. Dors. »

— « Oui, oui, regarde-la, en haut ; elle sourit... » Malgré lui, Flandry leva la tête. Il se trouvait auprès d'une fontaine, qui contenait surtout des glaçons. Une mince colonnette s'élevait au centre, soutenant une statue de femme nue. Elle n'était pas véritablement humaine. Elle avait des jambes trop longues, ainsi qu'une queue, une poche abdominale et un pelage léger, mais Flandry avait rarement vu autant de beauté incorporée dans du métal ; elle était le printemps, le premier baiser tremblant échangé sous des peupliers frémissants. Le fusilier agonisant hurla.

« Laisse-moi, laisse-moi ! Toi là-haut, laisse-moi ! Ne souris pas ! Je me suis engagé pour apprendre comment libérer Nyanza, entends-tu, ne bois pas mon sang aussi vite. Ce n'est pas ma faute si j'ai fait de nouveaux esclaves. Je voulais être libre à mon tour ! Eloigne tes dents de mon corps, femme... maman, maman, ne me mange pas, maman... » Là-dessus l'adolescent mourut.

Sir Dominic Flandry, capitaine au Corps des Renseignements de la Flotte Impériale Terrienne, resta à son côté, auprès de la fontaine,

tandis que les fusiliers démolissaient une ou deux autres maisons pour faire bonne mesure. Un escadron d'infanterie en armure, semblable à des poupées siamoises sans visage, exécuta une attaque sous le couvert des boucliers. Un instrument à cordes vibra depuis une fenêtre, de l'autre côté du rond-point : Flandry ne connaissait pas la gamme de Brae, cette musique pouvait signifier mépris, défi, ballade ou signal en code.

Finalement il demanda :

— « L'un de vous sait-il d'où venait cet homme ? »

Son escorte semblait l'ignorer.

— « C'est un colonial, *sir*, à en juger par son apparence, » hasarda l'un des soldats. « On en engage des tas, vous savez. »

— « Je le sais bien, » trancha Flandry. Il réfléchit encore quelques instants. « Mais il a un dossier, j'oubliais. »

Sa mission s'était soudain transformée. Il devait laisser un autre à sa place et se rendre lui-même au foyer du défunt, tant était grand le manque de personnel. Ces balbutiements délirants pouvaient signifier beaucoup ou rien. Plus vraisemblablement *rien*, mais l'emprise de la civilisation était terriblement faible là-bas, où les étoiles allaient se perdre dans la barbarie, à proximité de l'Empire Mersien — dans la grande nuit galactique inexplorée.

Sur le moment il ne songea pas au monstre, mais seulement qu'il était seul parmi ses collègues conquérants — et partirait avec joie en mission solo. Au moins, un monde comportant des Africains devait être relativement chaud.

Il frissonna, se leva, et quitta le square. Son escorte l'accompagna, fusils en bandoulière pointés vers le ciel pâle. Derrière eux, la femme juchée sur la fontaine, souriait.

II

La planète se trouvait à cinq parsecs (1) de Brae. C'était la troisième d'une F5 sans intérêt majeur ; son nom était Nyanza, elle avait été colonisée 500 ans plus tôt, lors de l'effondrement du Commonwealth. Elle avait reçu le statut de Client de l'Empire un siècle auparavant ; quelques révoltes y avaient été matées ; il ne s'y trouvait à présent qu'un seul résident impérial — cela impliquait que ce monde était inoffensif, mais peu important et guère exploré. La population était évaluée à 107. C'est tout ce que les microdossiers savaient sur Nyanza.

Flandry les avait consultés après avoir identifié la victime, qui était Thomas Umbolu, âgé de 19 ans, homme du commun, mais né libre

(1) Le parsec mesure sensiblement 3,3 années-lumière.

sur Nyanza. Sans enfants ni engagements, sans obligations de servitude, de religion « rattachée au christianisme » — taille 182 cm, poids 84 kilos, sans type O plus... Ses états de services étaient sans tache mais ne remontaient qu'à un an. L'hypno habituelle préalable à l'engagement n'avait révélé aucune inimitié sérieuse ; mais il est vrai que cela ne signifiait pas grand-chose, les techniques du conditionnement mental profond étant tombées dans le domaine public ; ce n'était plus qu'un nouveau rite bureaucratique.

Flandry prit un astronef super-rapide et s'enfuit de Brae — même dans ces conditions, l'inactivité forcée dura assez longtemps pour lui rappeler qu'il était célibataire depuis des semaines. Il consacra une bonne part de ce temps à la gymnastique. Cela l'ennuyait profondément, mais sa bonne condition physique lui avait sauvé plus d'une fois la vie, et permis de trouver aisément des partenaires de lit sur des mondes décadents comme la Terre.

Lorsque le robot-pilote annonça qu'ils pénétraient dans la zone d'approche, il consacra un long moment à s'habiller. Un officier des Renseignements avait de grandes latitudes en matière d'uniformes, et Flandry en usait plus largement que la majorité de ses collègues. Après mûre réflexion, il inséra sa grande carcasse dans une tunique bleu roi, ornée de buffleteries blanches — et d'autant de galons que le permettaient les règlements ; fourragère rouge et paire de pistolets (un choqueur et un exploseur), pantalons blancs iridescents ; bottes noires souples, faites de véritable cuir de bœuf terrien. Il couvrit ses épaules d'une cape écarlate et posa une casquette navale sur sa longue tête fine. S'examinant dans la glace, il vit un mince visage bronzé artificiellement, des yeux gris, des cheveux et une moustache aile-de-corbeau, un nez aquilin, des pommettes hautes ; oui, il savait que sa dernière opération plasmocosmétique l'avait trop embelli... mais il ne s'était jamais résolu à en subir encore une. Il posa une cigarette entre ses lèvres, lui donna avec soin un angle désinvolte, l'embrasa d'une inspiration, et se rendit à son siège de pilote, bien qu'il n'eût rien à faire avec le pilotage réel.

Nyanza brillait sous ses yeux du bleu le plus clair et le plus beau qu'il eût jamais vu, semé de mers de nuages blancs et vibrant sous les tons vifs de l'aurore. Il aperçut deux lunes, la plus petite assez rapprochée, l'autre très lointaine. Il grommela. Où étaient les masses au sol ? Son robot prit contact avec le terrain, et l'écran lui fit voir une figure caucasienne surmontant une chemisette à manches courtes.

— « *Sir* Dominic Flandry, Capitaine aux Renseignements de la Flotte Impériale, réclame l'autorisation d'atterrir. » Parfois il se demandait ce qu'il ferait si par hasard sa formule polie essayait un refus brutal.

Le visage parut abasourdi.

— « Oh... oh... déjà ? »

— « Hm ? » fit Flandry. Il se ressaisit. « Hé oui, » dit-il finement.

— « Mais ce n'est que d'aujourd'hui, *sir!* » balbutia le visage. « Nous n'avons même pas encore songé à envoyer un courrier à l'état-major — c'était un tel cauchemar — oh, dieu merci, vous voilà *sir!* vous verrez vous-même, dès l'abord, qu'il n'y a pas un Technicien dans la Cité — dans Altla — sur tout Nyanza, qui ne place la fidélité envers Sa Majesté au-dessus de sa propre vie ! »

— « Je suis persuadé que Sa Majesté en sera extrêmement soulagée, » dit Flandry. « A présent, s'il vous plaît, si vous me passiez un faisceau d'atterrissage ? » Il y eut un silence, des cliquetis, puis la descente de l'appareil s'amorça. « Au fait, Bouboule, où avez-vous mis vos continents, aujourd'hui ? »

— « Continents, *sir?* »

— « Vous savez bien. Ces grands espaces crasseux faits pour marcher dessus. »

— « *Bien sûr* que je le sais, *sir!* » L'homme de la tour de contrôle se reprit. « Nous ne sommes pas des provinciaux, dans la Cité. Moi-même, j'ai voyagé jusqu'à Spica. Mais en ce qui concerne les continents, *sir*, je pensais que vous étiez au courant. Nyanza n'en possède aucun. Altla n'est qu'une île de grandeur moyenne. A part cela, il n'y a que des récifs, des écueils submergés à marée haute. »

— « Oh ! je le savais, » dit Flandry d'un ton apaisant. « Je voulais simplement m'assurer que *vous le saviez*. » Il éteignit le récepteur et se mit à réfléchir. Ces maudits manuels succincts du pilote ! Il lui aurait fallu se rendre sur Spica pour obtenir des renseignements circonstanciés. Si seulement il avait existé un équivalent de la radio qui fût plus rapide que la lumière ; les communications instantanées unifiaient les planètes ; mais les jours, les semaines et les mois séparant les étoiles faisaient que leurs systèmes s'éloignaient les uns des autres sur le plan culturel — l'enfer pouvait bien y régner à l'insu de tous, jusqu'au jour de l'explosion — et provoquaient inévitablement une lente progression du féodalisme dans la structure impériale. Evidemment, cela donnerait une position de repli à la civilisation le jour du Grand Soir.

L'astroport était semblable à dix mille terrains mineurs : tout juste un faisceau de dégravitation, une piste et quelques bâtiments auxiliaires, loin des limites de la ville. Par-delà les hangars, à l'ouest et au sud, Flandry aperçut la verdure d'une forêt soigneusement entretenue. Vers l'est se dressaient les clochers d'une petite ville ancienne. Au nord le terrain, couvert d'herbes vives et de rochers, descendait à la rencontre d'une mer absurdement bleue, frangée de blanc. Le ciel était un peu plus foncé que celui de la Terre (moins de poussière pour refléter la lumière) et sans nuages ; le soleil était aveuglant. C'était l'été. Altla se situait par 35 degrés de latitude nord, sur une planète de même importance que la Terre, inclinée à 21 degrés sur son axe.

L'air donnait l'illusion d'être plus frais qu'en réalité, car le vent était assez vif, sentait le sel, et le soleil riche en ultra-violetts lui donnait un puissant relent d'ozone.

Pourtant, Flandry regretta sa stupidité. Le chef de l'astroport, autre blanc aux traits caucasiens, semblait abominablement à l'aise en short, chemisette et képi. Flandry éprouva une satisfaction morose en constatant que ce bien-être était purement physique.

— « Chef d'escale Heinz von Sonderburg, *sir*, pour vous servir. Naturellement, nous annulons la quarantaine en ce qui vous concerne ; un chevalier impérial ne saurait... Heu. On va s'occuper de vos bagages, capitaine... Flandry ? C'est vrai. Très honoré. J'ai communiqué avec Madame Son Excellence, et j'ai le plaisir de vous apprendre qu'elle peut vous offrir l'hospitalité officielle coutumière. Sinon, nous aurions dû nous arranger avec les pauvres moyens de la Cité... »

— « Madame Son Excellence ? » demanda Flandry lorsqu'ils eurent décollé.

— « N'est-ce pas la formule consacrée ? » Von Sonderburg fit le geste de se laver les mains. « Oh ! je suis navré. Cette planète est tellement isolée, l'occasion se présente si rarement... Croyez-moi, *sir*, nous ne sommes rustres que dans nos manières. La Cité possède néanmoins un esprit progressiste de loyalisme absolu envers l'Empire qui... »

— « Je pensais seulement que, dans un cas où les seuls Terriens de la planète sont le Résident et sa famille, on avait dû nommer un homme. » Flandry contempla la ville à leurs pieds. Elle était vieille, bâtie au hasard, faite de pierre locale, avec d'étroites ruelles, des essaims de piétons, très peu d'automobiles ou d'aéros.

Mais les docks en étaient énormes, ultra-modernes, et grouillaient de navires. Il aperçut tout : de la pirogue en plastique au sous-marin géant. Il y avait une majorité de voiliers, ce qui correspondait à une culture peu pressée et éprise d'esthétique, mais ces vaisseaux étaient construits selon des lignes hydrodynamiques radicales, qui signifiaient que ladite culture aimait aussi l'efficacité. Un puissant remorqueur sortait de la baie avec un long train de péniches chargées, et les transports aériens étaient largement représentés.

Ailleurs, Flandry reconnut une série de transformateurs d'eau de mer, et leurs usines où un millier de substances dissoutes trouvaient leur utilisation. Un cargo à deux coques déchargeait des balles de... l'algues ?... au quai d'une usine qui produisait visiblement des matières plastiques. Ainsi, se dit-il, presque tout Nyanza pêchait, chassait, et exploitait l'océan qui couvrait la planète ; cette île recevait les matières premières et restituait métal, carburants chimiques, matériaux, résines, verres et fibres synthétiques, moteurs. Il connaissait bien les techniques pélagiques — la plupart des mondes surpeuplés se tournaient finalement vers l'Océan Nourricier. Mais ici, ils avaient commencé comme marins — dès le début. La société devait en être intéressante..

La voix de von Sonderburg le rappela à la réalité.

— « Mais évidemment, ce pauvre citoyen Bannerji était un homme. Je veux parler de sa... heu... dépouille — pauvre Lady Varvara. C'est une Ayres de naissance, vous savez, des Ayres d'Antarctica. Elle a supporté son deuil avec la réelle force de caractère du sang impérial aristocratique ; oui, nous pouvons être fiers d'avoir été dirigés par feu le mari de Lady Varvara Ayres Bannerji. »

Flandry tourna sa phrase de manière à prolonger l'illusion :

— « Connait-on l'heure précise de son décès ? »

— « Hélas, non, *sir*. Vous pourrez parler aux enquêteurs de la Cité, mais je crains qu'eux-mêmes ne possèdent pas de renseignements précis. Au cours de cette nuit, après son coucher. Vous comprenez, *sir*, nous n'avons pas vos méthodes policières modernes. Un fusil-lance-harpon.... Oh, quelle façon de trouver le repos final ! » Von Sonderburg frémît délicatement.

— « Non, je ne pense pas, *sir*. Le tueur l'a conservée — c'est portatif, voyez-vous. Il a dû grimper le long du mur avec des semelles spéciales, ou encore lancer un grappin pour accrocher la barre d'appui de la fenêtre et... Son Excellence dormait toujours profondément et sa dame, heu, préférerait faire chambre à part. Heu... vous pouvez être certain que l'assassin ne traversa pas la maison pour atteindre la chambre à coucher du citoyen Bannerji. Les serveurs sont tous de souche technicienne, et pas un Technicien ne songerait *jamais à...* »

La villa du résident apparut à leurs yeux. Elle remontait probablement à 75 ans, mais le métal et le plastique coloré en demeuraient éclatants parmi les jardins classiques, au milieu d'une masse d'immeubles locatifs. Tandis que l'aérocar atterrissait, Flandry remarqua que la population de la Cité était pour la plus grande part d'apparence caucasienne, et n'avait même pas la peau foncée. Les habitants encombraient les rues pullulant d'enfants et de femmes dépenaillées qui gesticulaient en marchandant à grands cris ; les hommes qui travaillaient pas à l'usine tenaient des petites boutiques crasseuses. Un duo de gendarmes, casqués et porteurs de plaques de poitrine, montait la garde à l'entrée de la villa. C'était deux grands Africains, qui se servaient de *choqueurs* tronqués avec une espèce de calme dédain pour refouler les curieux.

Lady Varvara était aussi caucasioïde, quoique les caractères chinois du pedigree des Ayres parussent dans sa chevelure noire et son ossature légère. Exquise dans sa simple robe blanche de deuil, elle posait auprès d'un stéréo grandeur nature de son défunt mari. Hurri Chundra Bannerji avait été un petit Terrien brun, d'âge mûr, aux yeux rêveurs : sans nul doute le fonctionnaire typique, serveur du règlement, consciencieux, dont les rêves d'accéder à la Chevalerie s'éteignent doucement avec les années. Et voici qu'il venait d'être tué.

Flandry s'inclina devant la main fluette de Lady Varvara.

— « Madame, » dit-il, « acceptez mes condoléances les plus sincères, et veuillez pardonner mon intrusion à une heure aussi douloureuse. »

— « Je suis si heureuse de vous voir, » murmura-t-elle. « Si heureuse. »

Elle avait une sorte de sincérité troublée qui faillit décontenancer Flandry. Il recula avec une nouvelle révérence rituelle. « Ne vous inquiétez plus, Madame, je vais m'occuper de la question avec les autorités. »

— « Les autorités ! » Le mot fit explosion parmi les quelques objets de fin cristal terrien. La pièce contenait, de plus, les élucubrations d'un art qui n'avait pas vu la Terre depuis des siècles. « Quelles autorités ? Avez-vous amené un régiment ? »

— « Non. » Flandry détailla du regard la longue pièce basse. Un valet silencieux venait de poser une carafe et des verres à proximité du mur de treillis qui donnait sur les jardins. Après son départ, il n'y eut plus personne à portée d'oreille. Flandry sortit ses cigarettes et haussa les sourcils avec un air interrogateur. Il s'aperçut qu'elle était plus jeune que lui-même.

Elle sourit de ses lèvres décolorées.

— « Merci, » dit-elle, à voix si basse qu'il l'entendit à peine.

— « Eh ? Pour quelle raison, Madame ? Je suis plutôt un piètre réconfort. »

— « Oh ! non, » dit-elle. Elle s'approcha. Ses réactions ne semblaient pas très naturelles : trop calmes, trop franches pour une veuve de fraîche date, puis, soudainement et brièvement, trop impulsives. Forte dose de mysticine, pensa-t-il. Il était très courant, dans la haute classe impériale, d'ériger des murailles chimiques contre la souffrance, la crainte ou... *Que fait-on lorsque les murailles s'effondrent ?* se dit-il.

— « Oh ! non, » répéta Lady Varvara. Ses paroles se mirent à jaillir rapidement et sur un ton aigu. « Peut-être ne comprenez-vous pas, Capitaine. Vous êtes le premier Terrien que j'ai vu, excepté mon mari, depuis... combien de temps ? Quelque chose comme trois années de Nyanza, soit environ quatre terriennes. Encore n'était-ce qu'un délégué militaire rougeaud en inspection périodique officielle. A part lui, qui avons-nous vu ? Le maire et ses adjoints nous visitaient plusieurs fois chaque année, par courtoisie. Les chefs marins devaient aussi venir nous voir lorsqu'ils touchaient Altla... non point par goût, vous vous en doutez, mais uniquement parce qu'il était au-dessous de leur dignité de ne pas observer les usages. *Leur dignité !* » Ses joues brûlaient. Elle se tenait tout près de lui, les yeux furibonds, regardant en l'air ; elle serrait ses poings gros comme des pattes d'oiseau. « Comme si l'on était tenu de remarquer l'existence d'un hôte indésirable ! »

— « L'Empire n'est donc pas aimé ici ? » murmura Flandry.

— « Je l'ignore, » dit-elle en se détendant un peu. « Tout ce que

je sais, c'est que les seuls gens que nous recevions avec une certaine régularité — nos seuls amis, Dieu me garde, des amis ! — étaient les Rampants. »

— « *Les quoi, Madame ?* »

— « Les gens de la Cité. Les Techniciens, les Visages Pâles, ce que vous voudrez. Comme ce petit joufflu : Von Sonderburg. » Elle criaît de nouveau. « Savez-vous ce que c'est, Capitaine, de ne frayer qu'avec des classes inférieures ? Cela déteint sur vous. Votre âme devient poisseuse. Par exemple ce von Sonderburg... sans cesse aplati devant Hurri Chundra... il n'allumerait jamais un cigare en ma présence sans me demander lourdement — je connais sa formule par cœur, je l'ai entendue un million de fois, j'en hurlerais — Madame voit-elle un inconvénient à ce que je fume ? »

Varvara s'écarta. Ses épaules nues frémissaient. « Madame voit-elle un inconvénient ? Madame voit-elle un inconvénient ? C'est alors que vous survenez, Capitaine (les poumons encore pleins d'air terrien, j'en jurerais), vous prenez un étui à cigarettes et vous haussez les sourcils. Tout simplement. Sans plus. Un geste de Chez Nous, un rite ; vous savez que j'ai des yeux pour voir ce que vous faites, une intelligence pour savoir ce que vous désirez... Oh ! soyez le bienvenu, Capitaine Flandry, soyez le bienvenu ! » Elle saisit à deux mains le treillage en contemplant le jardin. « Vous venez de la Terre, » murmura-t-elle. « Je serai à vous ce soir, n'importe quand, immédiatement si vous voulez, pour vous remercier d'être Terrien. »

Flandry tassa une cigarette sur son pouce, la plaça en berne à ses lèvres, et aspira fortement. Il jeta un coup d'œil aux yeux bruns et tristes de Hurri Chundra Bannerji et dit silencieusement : *Navré, cher ami. Je ne suis pas un salaud, et je ferai mon possible pour l'éviter, mais mon métier m'oblige à un certain tact. Pour l'Empire et pour la Race !*

— « Je suis désolé de m'immiscer alors que vous êtes encore retournée, Madame, » dit-il. « Naturellement, je m'occuperai de votre retour au Quartier Général de la Région ; et si vous désirez, de là, rentrer chez vous... »

— « Après toutes ces années, » marmonna-t-elle. « Qui me connaît encore ? »

— « Heu... puis-je vous suggérer, Madame, de prendre un peu de repos... ? »

La sonnerie d'un intervox les sauva tous deux. Varvara dit d'une voix tremblante : « Oui ? » et le maître d'hôtel répondit : « Excusez-moi, Madame, mais je viens d'apprendre qu'une personne autochtone distinguée est arrivée. Dois-je faire remettre sa visite officielle à plus tard ? »

— « Oh !... Je n'en sais rien. » La voix de Varvara était éteinte. Elle ne regardait pas Flandry. « Qui est-ce ? »

— « Madame Tessa Hoorn, Madame. La Maîtresse des Phares de Petit Skua à Jairnovaunt. »

III

Lorsqu'ils arrivèrent au Courant Zurien, l'eau qui, d'un bleu méditerranéen, était devenue violette, se chargeait de traînées d'écume scintillantes, comme de la neige durcie.

— « Ce courant contourne au nord les Bancs et passe au-delà des Récifs des Pleurs, » annonça Tessa Hoorn. « Grâce à lui nous gagnons quelques nœuds en rapidité. Quoique rien ne nous presse, n'est-ce pas ? »

Flandry, à travers des verres sombres de contact, scruta l'horizon irréal. Le soleil jouait sur la multitude de vaguelettes rieuses.

— « Je suppose que cette couleur est due au plancton, » dit-il.

— « A des organismes semblables au plancton, » rectifia Tessa. « Nous ne sommes pas sur Terre, Capitaine. Mais il est vrai que les poissons-huiles s'en nourrissent, puis nourrissent à leur tour les *décapus*, et nous utilisons ces deux espèces. » Elle tendit le bras. « Ces pavillons portent les rayures de Dilolo sur champ vert de Saleth : ce sont les bateaux de pêche du Prince d'Aquant. »

Les yeux éblouis de Flandry distinguaient à peine les navires dans cette lumière impitoyable. Depuis que le vent était tombé, le vaisseau Hoorn naviguait sur son moteur auxiliaire, et il n'y avait plus l'ombre des larges voiles. Une tente dressée à mi-pont, sous laquelle reposaient des matelots à la musculature superbe, semblables à de jeunes dieux sculptés dans l'ébène poli, et qui battaient des mains au rythme d'un étrange chant de flûte. Le Terrien aurait payé cher pour jouir d'un peu de cette ombre. Mais puisque Tessa Hoorn demeurait sur le gaillard d'avant, il était bien obligé de se résigner. C'était une épreuve d'endurance, comprit-il... tous les avantages étant pour Tessa.

— « Votre nation pêche-t-elle aussi dans ce courant ? » s'enquit-il.

— « Un peu, » dit-elle. « Mais nous autres, de Jairnovaunt, voquons vers l'ouest et le nord pour harponner les krakens — ah ! celui qui n'a jamais combattu cet animal plus gros qu'un navire ne connaît pas la vie ! — et autres proies plus faciles. De plus, T'chaka Kruger exploite un grand banc d'algues-haricots dans les Petites Sargasses. Et j'avoue que non seulement le peuple mais encore certains capitaines héréditaires récoltent les coquillages des hauts fonds ou plongent à la recherche du sporyx. Il y a aussi les charpentiers, tisserands, mécaniciens, médecins et ingénieurs, toutes les professions indispensables, ainsi que les acteurs et les mimes — bien que, à vrai dire, ce sport soit

surtout pratiqué par des troupes itinérantes de comédiens sans attaches, qui errent au gré de leur fantaisie. » Elle haussa ses larges épaules. « Le Commandant pourra vous énumérer toutes les professions existant dans son royaume si vous le demandez, Impérial. »

Flandry la dévisagea avec plus d'attention que d'agrément. Il n'avait pas encore compris son attitude. Était-ce du dédain, ou plutôt de la haine ?

Les marins de Nyanza étaient presque tous d'ascendance africaine — les trois quarts de leurs ancêtres avaient été négroïdes à l'époque où des réserves plus ou moins « pures » existaient encore. Dans ce monde violemment éclairé, plus brûlant que les déserts terriens, la sélection s'était faite presque intégralement en faveur de la pigmentation noire : hors de la cité d'Altla, aucun citoyen de Nyanza n'était plus blanc que l'as de pique. Cela mis à part, les gènes étaient fort librement répartis : cheveux crépus, nez épatés et lèvres épaisses étaient la majorité, avec pourtant de nombreuses exceptions. La chevelure de Tessa formait derrière ses oreilles une auréole aux courbes douces ; ses narines palpitantes s'évasaient dans sa large figure aux sourcils arqués, mais l'arête de son nez était aquiline. Sans son expression de dédain aristocratique, c'eût été un visage d'une beauté achevée. Le reste de son académie était encore plus frappant : elle était presque aussi grande que Flandry, large d'épaules, fine de taille, et musclée comme un chat siamois. Elle était vêtue d'un médaillon indiquant son grade sur le front, d'une dague, et de l'inévitable aquascaphe dans le dos... ce qui laissait bien des choses à l'admiration de Flandry. Mais, même avec des plumes, une robe à traîne et une cape multicolore, elle eût fait sensation chez le résident.

Quoi qu'il en soit, songea Dominic Flandry, le mot « frappant » peut avoir deux sens. Je ne suis pas sur le point de faire la cour à la Maîtresse des Phares de Petit Skua.

Il demanda prudemment :

— « D'où proviennent les Techniciens ? »

— « Oh ! ceux-là ? » Une légère grimace méprisante fronça sa lèvre rouge. « Eh bien, voyez-vous, les premiers arrivants s'installèrent à Altla mais au fur et à mesure que les colons arrivaient, l'espace manqua, et ils se mirent à exploiter la mer. Ceci s'avéra une existence tellement meilleure que bien peu continuèrent à travailler sur la terre ferme. Des places restant ainsi disponibles, on vit fourmiller les amateurs de terre et leurs femelles. Il se trouve qu'ils venaient presque tous du Deutschwelt. Quand nous eûmes suffisamment de ces individus, et sûmes qu'ils sauraient s'accroître, nous mîmes fin à l'immigration, car ces gens n'osent pas travailler comme marins, cela leur donne des maladies de peau... et Altla ne possède guère de place. »

— « J'aurais cru qu'ils étaient puissants sur la planète, avec ces raffineries de première importance, etc. »

— « Non, capitaine. Altla et tout le reste appartiennent en commun à toutes les véritables nations de Nyanza. Les Techniciens ne sont que des mercenaires. Cependant, il est exact que l'argent leur colle aux doigts, et que leurs comptes en banque sont plus importants que ceux de maints capitaines. Voilà pourquoi nous leur interdisons d'avoir des navires. »

Flandry regarda son propre costume. Il avait évité le semi-uniforme de la classe détestée, et emportait dans sa valise des chemisettes, des pantalons, des zori et un ceinturon : sur sa tête, le soleil de l'Empire ornait sa casquette ailée. Mais il ne pouvait nier le fait, si évident, que sa propre culture était plus terrestre que pélagique... Et un agent impérial, s'il était souvent haï, ne pouvait se permettre d'être méprisé. En conséquence, Flandry leva un sourcil (Expression Sardonique numéro 22 C, se dit-il) et ricana :

— « Je vois. Vous craignez qu'étant plus intelligents, ils finissent par posséder tous les bateaux de la planète. »

Il ne put voir si elle rougissait sous la douce peau noire luisante de sueur, mais elle serra les lèvres et porta la main à son poignard. Il songea que d'un geste, elle pouvait le faire jeter à la mer. Finalement elle s'écria :

— « Est-ce la nouvelle mode, sur Terre, que d'insulter son hôtesse ? Vous savez parfaitement que ce n'est pas une question de cerveau, mais d'adresse. Les Rampants sont habitués dès leur naissance à manipuler de l'argent. Mais combien d'entre eux sont-ils capables de manier les voiles — ou simplement de nommer les cordages ? Le pouvez-vous ? »

L'injustice de Flandry avait été calculée. Tel fut son refus de répondre directement à la question.

— « C'est que, » dit-il, « l'Empire s'efforce de respecter les us et coutumes locaux. Seules les pratiques les plus incivilisées sont interdites. »

Ceci la piqua au vif ; elle tressaillit. Presque tous les coloniaux étaient violemment sensibles à leur isolement du grand courant galactique. Ils ne s'apercevaient pas que grâce à cela, leurs propres sociétés n'étaient pas arriérées — elles étaient souvent plus florissantes — et la raison en était enfouie dans les profondeurs de la déraison humaine. Mais ce fait pouvait être utilisé.

L'ayant suffisamment irritée, Flandry conclut froidement :

« Et naturellement, l'Empire ne saurait tolérer de conspiration contre lui. »

Tessa lui répondit d'une voix contenue :

— « Capitaine, personne ne conspire ici. Les hommes libres sont aussi honnêtes avec leurs ennemis. C'est vous qui appliquez la fourberie. Car, voyez-vous, je suis passée à Altla en revenant du Kraal,

et c'est par pure courtoisie que j'ai rendu visite à la Résidence. Quand vous m'avez prié de vous transporter à Jainnovaunt, j'ai accepté parce que les gens de l'océan ne refusent pas de rendre un tel service. Mais je savais très bien que vous voyageiez avec moi, plutôt que d'utiliser un avion qui aurait mis une heure ou deux, afin de pouvoir me sonder, m'espionner. Et vous n'avez guère été franc quant à vos raisons de visiter mon pays. » Sa voix au timbre profond se transforma en grondement. « Ce sont des manières de Rampants ! Vous n'irez pas bien loin dans l'exécution de votre mission au nom d'une planète de Rampants et d'amis des Rampants ! »

Elle dégaina son poignard, l'examina, et le remplaça dans son étui. Sur le pont central, les hommes sursautèrent. Le silence se fit si profond que Flandry entendit le ronflement régulier de l'étrave dans le murmure des vagues, le clapotis au long de la coque, et le craquement des vergues dans le ciel.

Il s'adossa contre un bordage brûlant et prononça lentement :

— « Je me rends à Jainnovaunt parce qu'un homme est mort en serrant ma main. Je veux retrouver sa famille... » Il lui offrit une cigarette ; elle hocha la tête. Il se servit. « Mais je n'y vais pas uniquement pour offrir mes condoléances personnelles. Les notes de frais impériales ne sont pas élastiques à ce point. Et puisque nous sommes francs, j'avoue que je n'inviterais pas Bouboule chez moi-même. »

Il exhala la fumée, elle était presque invisible dans la lumière aveuglante.

« Peut-être ne conspireriez-vous pas derrière le dos de quelqu'un, Madame. Au fait, *qui* conspirerait sous le nez des gens ? Mais à l'heure actuelle, sur Nyanza, couve un œuf extrêmement vilain. Cet homme ne s'était pas engagé, lors du passage du Recruteur Impérial, pour la gloire ou pour l'argent : mais bien pour apprendre les techniques militaires modernes, dans le but de les utiliser *contre l'Empire*. Et il est mort dans la neige salie, abattu par un patriote local *que lui-même pourchassait*. *Qui* a envoyé ce jeune homme à la mort. Maîtresse des Phares ? Et qui, après avoir franchi un mur, a tué d'un coup de harpon un inoffensif petit fonctionnaire isolé, pendant son sommeil ? Ou plus exactement, qui a envoyé cet assassin, et pourquoi ? Il se passe réellement des choses peu catholiques. Je trouve que vous devriez apprécier mes efforts pour en débarrasser votre planète ! »

Tessa se mordit les lèvres. Au bout d'un moment, sans le regarder, elle répondit :

— « Je ne connais pas de complot de ce genre, Capitaine. Je ne dis rien contre votre Empire — ce que je pense ne regarde que moi ; il est vrai que nous n'avons pas subi grand-chose, si ce n'est un Résident et quelques taxes... »

— « Lesquelles étaient certainement plus élevées lorsque chaque nation veillait à sa propre défense, » coupa Flandry. « Oui, nous nous

contentons d'un seul homme sur des mondes comme celui-ci. En fait, nous préférons en installer une plus grande quantité, parce qu'une police suffisante serait à même de déceler les troubles avant qu'ils prennent trop d'importance, et d'empêcher les restes de barbarie remontant aux jours de l'indépendance. »

Elle se hérissa de nouveau. Il reprit hâtivement :

« Non, je vous en prie ; cette fois je ne voulais pas vous fâcher. Sans contredit, Nyanza semble être depuis toujours un lieu très humain. Si vous n'utilisez pas toutes les dernières nouveautés techniques, c'est parce qu'elles n'offrent pas d'intérêt pour votre culture, et non parce que vous oubliez les sciences de vos ancêtres. Bien que simple bétotien, je puis néanmoins voir que vos voilures bizarres sont des merveilles d'aérodynamisme ; je suis certain que ce foc parabolique utilise l'effet de Venturi. Votre langue est archaïque du point de vue grammatical, mais très efficace sur le plan de la sémantique. J'imagine que certains poètes de notre Cour seraient ravis par votre façon de vivre. Et éprouveraient un mal de mer terrible s'ils se hasardaient à en tâter... mais cela est une autre histoire. En conséquence, » termina-t-il d'une voix neutre, « j'éprouve un peu plus de sympathie pour Hurri Chundra Bannerji — qui se démenait, trouvait des emplois pour vos jeunes gens les plus ambitieux, créait des rades, faisait venir des vaccins et n'était jamais admis dans vos clubs — que je n'en éprouve à votre égard. »

Elle se pencha pour regarder les tourbillons blancs et violets de l'eau, et dit lentement :

— « La présence de l'Empire n'a jamais été demandée ici. »

— « Pas moins qu'une autre. L'Empire Terrien s'est établi le premier dans cette région. L'Empire Mersien serait un maître autrement exigeant — ne serait-ce que parce qu'il est encore vigoureux, expansif, vertueux, et généralement incorrompu, alors que la Terre va tranquillement à l'opposé. »

Stupéfaite, la femme leva la tête avec vivacité, comme il l'espérait. « Puisque l'Empire doit protéger ses frontières — afin que la Terre ne soit pas effacée du ciel — nous resterons. Il vaut mieux déconseiller à certaines jeunes têtes brûlées de Nyanza de vouloir harponner des cuirassés spatiaux. Quiconque provoquerait semblable imbécilité est votre ennemi aussi bien que le nôtre. »

Elle le regardait, rêveuse. Au bout de quelques instants elle lui demanda :

— « Avez-vous déjà nagé sous la mer, Capitaine ? »

— « J'ai fait un peu de chasse sous-marine pour me distraire, » dit-il, surpris. Il avait parlé à moitié franchement, à moitié au hasard, sans jamais être certain de la portée de ses phrases, et il pensait avoir touché les bonnes cordes. Mais cette question le déconcertait.

— « Pas plus ? Et vous êtes absolument seul dans ce monde qui s'écarte de vous... s'il ne projette pas de vous abattre ? Capitaine, je regrette d'avoir dit que vos semblables étaient des Rampants. »

Le soulagement fut comme une vague de lassitude. Flandry aspira un profonde bouffée de sa cigarette et répondit sur un ton léger :

— « Ils ne peuvent pas faire plus que de me tuer, ce qui ne générerait que mon tailleur et mon cabaretier. Aviez-vous entendu dire que le lâche subit mille morts, et le héros une seule ? »

— « Oui. »

— « Eh bien, à partir de la 857^e, je m'en suis désintéressé. »

Elle se mit à rire et il poursuivit ses plaisanteries tout en songeant à autre chose. Non qu'il espérât que la Maîtresse des Phares de Petit Skua lui devienne physiquement accessible ; il avait l'impression que la jeune personne était chaste. Mais le trajet de plusieurs jours jusqu'à Jainnovaunt pouvait être rendu fort agréable par un petit flirt, et il apprendrait beaucoup plus que si ses compagnons de voyage étaient hostiles. Par exemple, il saurait si le vin importé qu'il avait aperçu dans la cambuse était meilleur que le vin à base d'algues fabriqué localement. Il avait menti en prétendant qu'il lui était indifférent de vivre ou de mourir, alors qu'une femme jeune et souple se tenait devant lui, vêtue de lumière, alors que des pur-sang galopaient dans les plaines d'Illion, et que sur Terre l'odeur de café se mêlait à celle de cognac. Mais la moitié de son plaisir venait de l'enjeu de ces choses contre l'obscurité absolue.

IV

La marée montait lorsqu'ils atteignirent Jainnovaunt, et tous les récifs, toutes les habitations juchées dessus, étaient engloutis à plusieurs mètres sous la surface. Le navire Hoorn louvoyait parmi des bouées multicolores jusqu'à l'un des docks flottants. Des gens de mer y grouillaient, évoluant tels des dauphins entre les bâtiments ancrés ou tels des écureuils dans les hautes mâtures. Ils déchargeaient du poisson, raccommodaient des filets, révisaient des moteurs. Quelque part une flûte et un tambourin accompagnaient une centaine de voix profondes chantant *Way-O* tandis que les pieds nus martelaient un rigodon. Flandry s'aperçut qu'à sa vue, le silence s'étendait comme des ondes. Mais il plongea derrière Tessa dès que le navire fut amarré.

Les habitants de Nyanza n'étaient jamais loin de leur aquascaphe. Il sembla à Flandry que leur appareil était plus perfectionné que tous les modèles qu'il avait pu voir : un casque transparent, un petit système à piles porté sur le dos, qui tirait directement, par électrolyse,

l'oxygène de l'eau et ajoutait de l'hélium provenant d'une bouteille à haute compression. En réglant le débit de chaque gaz, on pouvait plonger très profondément.

Fouillant du regard la fraîche clarté verdâtre, Flandry vit que Jainnovaunt était très grande : des dômes et des tours submergés brillaient à perte de vue. Le travail continuait : un cargo sous-marin, environné d'une nuée de moucheron humains, déchargeait des balles dans les tubes d'un entrepôt. Mais il y avait aussi des enfants qui circulaient parmi les étranges spires et les grottes d'un parc de coraux ; un vieillard nourrissait de sa main un banc de petits poissons zébrés de couleurs vives ; un garçon et une fille nageaient, se tenant par la main, dans un émerveillement silencieux.

En arrivant au grand hall blanc du Commandeur, chef héréditaire de Jainnovaunt, Flandry était encore sous le charme des jardins classiques qui remuaient doucement sous l'eau, et vit à peine la grâce architecturale du portique. Même le sas dans lequel il entra participait au style de l'ensemble, style curieux pour des yeux Terriens, car il alliait les contrastes d'ornementations délicates à des masses brutales, à l'instar de l'océan lui-même.

Quand toute l'eau fut évacuée du sas, un jet d'air sécha les vêtements de Flandry ainsi que la peau soyeuse de Tessa. Ils pénétrèrent dans un couloir aux murs décorés d'abstractions d'allure martiales. Au-delà de gardiens porteurs du fusil lance-harpon omnivalent, et après une cloison de secours, le passage débouchait sur une vaste salle circulaire, entourée de piliers de malachite blanche qui supportaient une coupole translucide. Une quarantaine de citoyens de Nyanza, âgés de 20 ans et plus, se tenaient là ; certains ne portaient qu'un aquascaphe, d'autres une légère chemisette barriolée et un kilt. Tous s'enveloppaient dans leur dignité. Rares étaient les femmes, dont certaines vêtues de robes ou de plumes, mais toutes aussi dignes que les hommes.

Tessa s'avança et salua.

— « La Maîtresse des Phares de Petit Skua revenant de sa mission au Kraal, *sir*. »

Le Commandeur Inyanduma III était puissant, le visage lourd, les cheveux laineux et grisonnants ; l'insigne de son rang était tatoué sur son front (une Etoile Polaire dorée entre les sourcils).

— « Sois la bienvenue, » déclara-t-il. « Ainsi que ton invité. Qu'il soit des nôtres. Et que son nom soit respecté. »

Le Terrien exécuta une révérence.

— « C'est un honneur, *sir*. Je suis le Capitaine Dominic Flandry, de la Flotte Impériale. La Maîtresse des Phares Hoorn a eu la bonté de me conduire ici. »

Il soutint fermement le regard du Commandeur, mais se plaça de façon à surveiller Tessa du coin de l'œil. Inyanduma fit vers elle

un geste quasi imperceptible. Elle hocha la tête, aussi brièvement, et fit un rapide O avec le pouce et l'index. *J'avais découvert qu'elle était allée au Kraal pour affaires officielles, se souvint Flandry, mais elle ne voulait pas dire lesquelles, et c'est seulement maintenant qu'elle avoue leur réussite. Trop secrètes pour en parler au radiophone du bateau! En tant qu'êtres humains, nous avons profité mutuellement de la présence de l'autre au cours du voyage. Mais comme agents de nos rois...?*

Inyanduma désigna de sa main musclée de marin l'ensemble de la salle.

— « Vous voyez nos chefs législatifs, Capitaine. Lorsque la Maîtresse des Phares a radiophoné que vous veniez ici, nous supposâmes que c'était en raison du meurtre de Son Excellence, lequel avait été annoncé sur tout le globe. C'est une question extrêmement grave, aussi ai-je réuni les chefs de conseils de la Maison des Hommes et de l'Assemblée des Femmes. »

Un frémissement et un murmure coururent parmi les colonnes vertes, sous la mer verte. Ils contenaient un repli et une attente résignée. Ces gens n'étaient pas des politiciens professionnels comme les connaissait la Terre. C'étaient les valeurs de Jairnovaunt : aristocrates et armateurs jouissant de sièges *ex officio*, ainsi qu'un pourcentage d'officiers de marine élus par le peuple. Même les nobles avaient leur utilité — Tessa Hoorn avait hérité non le droit mais le devoir d'entretenir les bateaux-phares et les voies de communications autour des récifs dénommés Petit-Skua. Ils avaient affronté plus de tempêtes et de dents de squales que de débats.

Flandry dit posément :

— « Ma visite concerne plus qu'un meurtre, mesdames et messieurs. Un Résident peut être tué par un individu mécontent, c'est un risque du métier. Mais je crois que *personne* ne haïssait personnellement Bannerji. Voilà ce qui est condamnable! »

— « Voulez-vous donc parler de trahison, *sir*? » grommela Inyanduma.

— « Oui, *sir*. Et j'ai plus de preuves qu'il n'en faut. Quelqu'un pourrait-il me désigner la famille du nom de *Umbolu*? »

Les conseillers de Jairnovaunt s'agitèrent en chuchotant. Et puis un homme s'avança — un immense jeune homme à la démarche léonine, aux traits burinés, avec une cicatrice sur la joue.

— « Oui, » dit-il, et sa voix vibra dans la salle. « Je suis Derek Umbolu, commandant le chasseur de krakens *Bloemfontein*. Tessa, pourquoi as-tu amené ce sale impie? »

— « Du calme! » rugit Inyanduma. « Nous devons être courtois. » Tessa s'écria à l'adresse du géant :

— « Derek, Derek, il aurait pu venir par avion en une heure! Et comme de plus, nous ne méditons aucune rébellion... » Sa voix

s'éteignit ; elle recula devant le regard furibond ; elle écarquilla les yeux en portant la main à sa bouche. La question informulée vibra : *N'est-il pas vrai ?*

— « Nous ne voulons pas d'eux ici, » gronda Derek Umbolu. « Nous paierons le tribut et accepterons cette saleté de *Pax* s'ils nous laissent tranquilles avec nos vieux usages. Mais ce n'est pas le cas ! »

Flandry s'aventura dans la mêlée.

— « Je ne m'estime pas offensé, » dit-il, « mais je ne fais pas de politique. Vos plaintes contre l'administration locale doivent être adressées au gouverneur de province. »

— « Assassin ! J'ai entendu parler de Brae et du reste. »

Flandry dit précipitamment :

— « Prenez garde au crime de lèse-majesté. A présent, revenons à ma tâche. Elle ne me plaît pas plus qu'à vous. Capitaine Umbolu, êtes-vous apparenté à un Fusilier Impérial nommé Thomas ? »

— « Oui. C'est mon frère qui s'est engagé pour cinq ans. »

La voix de Flandry s'adoucit.

— « Je suis navré. Je ne pensais pas que vous étiez aussi proche... Thomas Umbolu a été tué en service commandé sur Brae. »

Derek ferma les yeux. Sa grosse main étreignit la poignée de son coutelas — le sang se mit à couler entre ses doigts.

Il rouvrit les yeux et prononça d'une voix âpre :

— « Vous êtes venu plus vite que la nouvelle officielle, Capitaine. »

— « Je l'ai vu mourir, » dit Flandry. « Il a péri en brave. »

— « Vous n'avez pas franchi l'espace dans le seul but d'annoncer cela à un colonial ? »

— « Non, » dit Flandry. « J'aimerais vous parler bientôt en tête à tête. Ainsi qu'à ses autres parents. »

La large poitrine noire aspira l'air, les doigts puissants se raidirent comme des griffes. Derek Umbolu éructa :

— « Vous ne tourmenterez pas mon père avec vos diableries, et vous ne jetterez pas le discrédit sur nous avec vos manières furtives. Parlez devant tout le monde. »

Les épaules de Flandry se contractèrent, comme dans l'attente d'une balle. Il regarda le Commandeur. Le front étoilé d'Inyanduma était fait d'obsidienne. Flandry dit :

— « J'ai des raisons de croire que Thomas Umbolu était impliqué dans une affaire de trahison. Naturellement il est possible que je me trompe, auquel cas je vous présenterai mes excuses. Mais je dois d'abord poser quantité de questions. Je ne le ferai certes pas devant cette assemblée. A bientôt. »

— « Laissez mon père en paix, sinon je vous tue ! »

— « Silence ! » s'écria Inyanduma. « J'ai dit qu'il était notre invité. » Plus doucement, il reprit : « Derek, va prévenir le vieux John. »

Le géant salua, tourna les talons, et quitta la grande salle. Flandry vit briller des larmes dans les yeux de Tessa. Le Commandeur s'inclina lentement vers lui. « Pardonnez-nous, *sir*. C'est un brave... vous ne trouverez certainement pas de traître chez lui... mais la nouvelle que vous lui apportiez était terrible. »

Flandry répondit quelque chose. La réunion devint cérémonieuse ; les Chefs de Feux et les Gardes-Côtes lui parlèrent poliment. Il était à peu près sûr que peu d'entre eux étaient au courant d'un complot : les révolutions ne commencent pas de la sorte.

Finalement il se retrouva dans une chambre exigüe mais meublée avec goût. Sur l'un des murs était peinte une carte de la planète. Il y chercha un lieu appelé Uhunhu, et le trouva, près de l'Emirat de Bossala situé au nord ; sauf erreur de sa part, c'était une région perpétuellement immergée.

Un souvenir surgit dans sa mémoire. Il jura sans se répéter pendant deux minutes consécutives avant de se mettre à fumer sans arrêt. Si telle était la réponse...

V

La lune la plus rapprochée, quoique plus petite, provoquait les plus fortes marées, qui montaient jusqu'à neuf fois plus haut que sur Terre. Mais elle se déplaçait si rapidement (cinq orbites en deux jours de Nyanza — de trente heures chacun), que la rapidité du flux en était spectaculaire. Flandry entendit un grondement contre son mur, alluma la transparence, et vit l'eau cascader sur les rocs noirs en flots blanchâtres. Le soleil allait se coucher ; il avait médité pendant des heures. Un regard aux éphémérides électriques situés près de sa couchette lui apprit que Loa, le satellite le plus éloigné, ne noierait pas l'habitation avant minuit. Et il s'agirait d'une marée beaucoup plus faible, ne créant pas les tourbillons si dangereux pour un inexpérimenté comme lui.

Il écrasa sa cigarette et soupira. *Autant en finir avec ce sale boulot*. Se levant, il se dépouilla de tous ses vêtements à l'exception d'un slip et de l'aquascape ; il enfila les nageoires qu'on lui avait remises et fixa ses deux pistolets, heureusement imperméables, dans leur étui. Un plan directeur de la localité lui indiqua le lieu où vivait le Capitaine Umbolu. Il enregistra un message disant que ses affaires l'obligeaient à sortir et que son hôte ne devait pas l'attendre pour dîner ; il était certain que Inyanduma serait plus soulagé qu'offensé. Puis il pénétra dans le sas, qui se referma automatiquement derrière lui.

Le coucher de soleil embrasait les eaux pourpres. L'écume blanche

des écueils était changée en or ; sur la rive noire dénudée, les flaques laissées par la marée évoquaient le cuivre en fusion. A l'est, le ciel était bleu foncé encore pâle au zénith, virant à un vert clair, immaculé, près de l'horizon derrière lequel se couchait le soleil. A travers le fracas et le grondement des flots, Flandry discerna les cloches d'un des nombreux beffrois roses... à moins que ce fût celle d'un navire au milieu du craquement des vergues, ou encore, un bruit qu'il avait entendu en rêve, naguère ? Malgré ce vacarme, tout était merveilleusement paisible.

Personne ne s'encombra d'une barque pour franchir des distances aussi courtes. Flandry plongea dans un endroit abrité, déplia les palmes de ses chaussures, et s'élança entre les rochers épars, hérissés de coupes et de tours. D'autres têtes apparaissaient dans les chaudes vaguelettes, mais nul ne fit attention à lui. Il s'en félicita. Suivant le trajet indiqué par les bouées, il trouva la maison du vieil Umbolu au bout de quelques minutes de gymnastique.

Elle se trouvait sur un long récif mince entouré de rocs plus petits sur lesquels se ruait une fureur meurtrière. Le Terrien louvoyait prudemment à l'entour, cherchant un accès sans risques. Il le trouva ; c'étaient deux jetées naturelles formées d'amas de corail rouge encadrant un sentier qui serpentait au milieu de jardins — pour le moment imbibés d'eau — en direction de la petite coupole. Le crépuscule bleuâtre arrivait lentement ; une blanche planète du soir surgit à l'occident.

Flandry prit pied sur la plage, auprès des roches. Il y faisait sombre. Il n'eût pu dire quel réflexe, dû aux années passées parmi le danger, le sauva. Un homme apparut derrière une des hautes aiguilles, et le visa avec un lance-harpon. Flandry se jeta à plat ventre dès qu'il aperçut le reflet métallique. Le projectile meurtrier siffla à l'endroit qu'il venait de fuir.

— « Je vous en prie ! » Il roula de côté en prenant son pistolet à aiguilles soporifiques. Une panthère noire comme la nuit bondit sur lui. Son arme n'était qu'à moitié sortie quand le corps dur tomba sur lui. Un puissant coup de *karate*, lui paralysant le poignet, envoya rouler le pistolet. Il aperçut un visage barbu, haineux, derrière le poignard.

Flandry para le coup avec son avant-bras gauche. L'assassin écarta sa lame. Avant qu'elle pût redescendre, Flandry lança son pouce vers l'œil le plus rapproché. Son adversaire aurait dû négliger cette riposte et le poignarder — mais il commit la faute de saisir l'avant-bras du Terrien avec sa propre main libre. La main droite de Flandry était encore faible, mais il réussit à asséner une espèce de manchette et dégagea son poing gauche d'un mouvement sec. Prenant le bras armé de l'homme entre ses mains et son genou, il se mit en devoir de le briser.

Le gaillard hurla, se tordit, et parvint à se libérer. Tous deux se relevèrent promptement. La dague gisait entre eux. L'homme de Nyanza se jeta dessus. Flandry posa un pied sur la lame. « Je l'ai, je la garde, » dit-il. Il lui décocha un coup de pied derrière l'oreille et sortit son pistolet exploseur.

L'homme de Nyanza n'était pas assommé. Affalé devant Flandry, il l'empoigna soudain par les jarrets et le fit basculer par-dessus son dos.

Le Terrien chut lourdement. Il vit la mince silhouette détalier ; elle fut dans l'eau avant qu'il eût tiré.

Dès que les échos de la détonation se furent éteints, Flandry récupéra son *soaporifieur*. Son pouls et sa respiration se calmèrent lentement. « Voilà, » confessa-t-il à haute voix, « un cas typique de bêtise mutuelle et réciproque. Nous méritons tous deux d'être chatouillés jusqu'à ce que mort s'ensuive par de petits mille-pattes verts ; quoi qu'il en soit... si tu n'en parles à personne, j'en ferai autant. »

Dans la pénombre, il examina le poignard de l'assassin. C'était une lame inoxydable ordinaire, mais la poignée en os était ornée d'un dessin inconnu. De plus, il n'avait jamais vu un homme de Nyanza possesseur d'une barbe respectable.

Il longea le sentier et sonna à la porte de la maison. Le sas s'ouvrit et il entra.

L'habitation avait la propreté d'un navire et elle était remplie de maquettes, de poissons empaillés, d'armes. Tous les souvenirs du marin. Mais elle paraissait vide. Un vieil homme y demeurait, seul avec ses morts.

John Umbolu leva ses yeux pâles et hocha la tête.

— « Oui, » dit-il. « Je vous attendais, Capitaine. Soyez le bienvenu et asseyez-vous. »

Flandry se laissa tomber sur un divan couvert de la peau à écailles douces d'un gigantesque animal aquatique que John Umbolu avait capturé autrefois. Le cuir en était complètement râpé. Le vieil homme lui apporta en boitillant un carafon de rhum d'importation. Quand ils furent tous deux servis, il s'assit dans un fauteuil massif et leurs gobelets s'entrechoquèrent.

« A votre bonne santé, *sir*, » dit John Umbolu.

Flandry regarda le visage ridé et dit doucement :

— « Votre fils Derek a dû vous communiquer la nouvelle que j'apporte. »

— « J'ai été prévenu, » dit Umbolu en hochant la tête. Il prit une pipe sur le râtelier et se mit à la remplir avec de lents gestes soigneux. « Vous l'avez vu mourir, *sir* ? »

— « Il tenait ma main. Son escouade est tombée dans une embuscade, au cours d'une mission sur Brae. Il... Ce fut vite terminé. »

— « La noyade est la seule mort convenable, » chuchota l'homme de Nyanza. « Tous mes autres enfants, sauf Derek, ont au moins eu cette chance. » Il alluma sa pipe et fuma pendant un moment. « Je regrette que Tom soit parti de cette façon. Mais vous êtes bien bon de venir m'en parler. »

— « Il sera enterré avec tous les honneurs militaires, » dit Flandry avec gêne. *A moins qu'il y ait tant de morts qu'on les enterre au bulldozer.* « Ou si vous le préférez, au lieu de la prime de décès, vous pourrez faire revenir ses cendres ici. »

— « Non, » dit Umbolu. Sa tête blanche branlait sur ses épaules. « A quoi bon ? Donnez-moi l'argent et j'élèverai un feu fixe sur un récif portant son nom. » Il réfléchit encore un instant et ajouta timidement : « Pourrais-je abuser encore de votre bonté ? Savez-vous si... Vous savez bien, *sir*, les soldats en permission et les filles qu'ils rencontrent... il est possible que Tom ait un enfant quelque part... »

— « Je regrette, mais je ne vois pas comment je pourrais le savoir. »

— « Tant pis. Il faudra donc que Derek se marie bientôt pour que le nom se perpétue. »

Flandry tira une profonde bouffée de sa cigarette prise dans un étui imperméable. Il parvint à prononcer :

— « Je dois vous raconter ce qu'a dit votre fils en mourant. »

— « Parlez sans crainte. »

Flandry parla. Lorsqu'il eut terminé, les yeux du vieil homme se fermèrent — comme ceux de Derek l'avaient fait — et il laissa tomber son verre vide.

Il dit enfin :

— « Je ne sais rien de tout cela. Me croyez-vous, Capitaine ? »

— « Oui, *sir*, » répondit Flandry.

— « Vous craignez que Derek soit pris dans le même filet ? »

— « J'espère que non. »

— « Moi aussi ; je ne voudrais pas qu'un de mes fils participe à un complot qui s'appuie sur le meurtre — quoi qu'il puisse penser de votre Empire. Quant à Tom... Tom était jeune et ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Me croyez-vous ? » demanda John Umbolu d'une voix anxieuse. Flandry hocha la tête. L'homme de Nyanza entoura de ses mains le fourneau de sa pipe comme pour se réchauffer. « Mais en ce qui concerne Derek... Derek fait parti du Conseil. Derek avait les yeux ouverts ! »

Flandry le laissa seul avec lui-même pendant un moment puis reprit :

— « Où un jeune homme aurait-il put rencontrer les auteurs d'un complot de ce genre ? »

— « Qui sait, *sir* ? Avant d'être adulte, un Umbolu mâle a connu

tous les ports de la planète. De plus il y a perpétuellement des marins de chaque nation de Nyanza ici, à Jainnovaunt. »

Flandry montra le poignard qu'il avait enlevé de haute lutte.

— « Ceci appartient à un barbu, » dit-il. « Qu'en dites-vous ? »

Les yeux décolorés scrutèrent l'objet.

— « C'est du travail de Rossala. » Ce fut une constatation immédiate, formulée d'une voix monocorde. « Et les hommes de Rossala portent la barbe. »

— « Lorsque j'ai débarqué ici, » dit Flandry, « un personnage barbu a essayé de me tuer avec ce couteau. Il s'est sauvé mais... »

Il se tut. Le vieux marin s'était dressé. Flandry levant la tête vit un masque de rage incandescente, et s'aperçut tout à coup que John Umbolu était un homme très grand.

Les poings gigantesques se fermèrent par-dessus la tête du Terrien. La grosse voix gronda comme le tonnerre :

— « Des assassins sur mon sol ! Contre mon invité ! Par les mânes de mes ancêtres, *sir*, j'interrogerai tous les Rossaliens de Jainnovaunt et j'écorcherai vif le coupable ! »

Flandry se leva à son tour, une nouvelle excitation monta en lui... Un plan de fraîche date. Et en même temps... *doucement, petit, doucement ! Tu n'obtiendras pas sa collaboration sans utiliser les arguments les plus cauteleux, les plus éhontés :*

Bah, se dit-il, je suis payé pour ça.

VI

Des heures avaient passé quand il quitta la maison. Il y avait mangé, mais une lassitude profonde l'accablait. Il revint fort lentement à la nage au rocher du Commandeur. Quand il y arriva, il se reposa en contemplant la mer.

Loa, grosse comme la lune terrienne mais beaucoup plus brillante, était levée. Son éclat éclipsait la plupart des constellations. Sur chaque récif, les balises colorées transformaient Jainnovaunt en un vaste coffre à bijoux et scintillaient sur l'océan éclairé par Loa.

Flandry prit une cigarette. Il se félicita d'être seul avec ces lumières : cela le reconfortait. Il eût fallu que les agents de l'Empire subissent une espèce de conscience-ectomie... Il aspira une bouffée.

— « Vous ne dormez pas, Capitaine ? »

La voix grave de la femme le fit retourner brusquement. Apercevant Tessa Hoorn sous l'éclat de la lune, il rangea son pistolet avec une expression gênée.

— « Vous me semblez bien éveillée vous-même, » répliqua-t-il.

« A moins que vous ne marchiez en dormant ou que vous dormiez en nageant, j'ignore quelles sont vos coutumes. Mais non, c'est certainement moi qui dors. Ne me réveillez pas. »

La lune la transformait en zones obscures et en légers feux folets, tandis que l'eau tourbillonnait autour de ses pieds. Elle venait de nager — Loa faisait étinceler sur son épiderme un million de fraîches gouttelettes, sa seule parure. Il se rappela combien ils avaient bavardé, ri, et échangé souvenirs, chansons — et espérances sous les voiles baignées de lune. Son cœur battit et sa tranquillité d'esprit disparut.

— « Oui. Je ne peux trouver le sommeil ce soir. »

Les yeux baissés, elle se tenait devant lui. C'était la première fois qu'elle n'affrontait pas son regard. Sous la lumière irréaliste il vit pulser une veine de sa gorge. « J'ai donc quitté ma couchette et... » Elle se tut.

— « Pourquoi êtes-vous revenue ici ? » interrogea-t-il.

— « Oh... par hasard. A moins que... » Ses lèvres essayèrent de sourire mais tremblaient. « Où étiez-vous ce soir, puisque nous sommes si curieux ? »

— « J'ai parlé au vieux John, » avoua-t-il parce que la vérité servait son projet. « Ce ne fut pas facile. »

— « Oui, je ne donnerais pas votre travail à mon pire ennemi. Pourquoi le faites-vous ? » Il haussa les épaules.

— « C'est tout ce que je sais faire. »

— « Que non ! » protesta-t-elle. « Pour aider une brute de gouverneur ou une nullité de résident... vous êtes trop masculin. Vous pourriez venir... même ici — quoique, non, le soleil ne vous permettrait pas... »

— « Ce n'est pas totalement pour rien, » dit-il. « L'Empire est... » (il sourit rêveusement) « moins parfait que moi. C'est vrai. Mais ce qui le remplacerait serait bien pire. »

— « En êtes-vous sûr, Dominic ? »

— « Non, » dit-il avec amertume.

— « Vous pourriez vivre sur un monde frontalier et accomplir une tâche correspondant à votre valeur, je... Moi-même, j'ai pensé qu'il existe dans cet univers d'autres planètes que Nyanza... Et si de telles planètes possédaient des océans, j'accepterais peut-être... »

Flandry dit en toute hâte :

— « Ne m'aviez-vous pas dit avoir un enfant, Tessa ? »

— « Oui, un fils du Commandeur, mais comme je ne suis pas encore mariée, le petit a été adopté. »

Il parut surpris et elle expliqua, volontairement impersonnelle : « Le Commandeur ne doit pas se marier, mais couche avec qui bon lui semble. C'est un grand honneur, et si elle n'a pas de mari la femme reçoit de lui un gros douaire. Les rejetons de ces unions sont élevés par les familles maternelles ; quand ils sont tous suffisamment

âgés, le Conseil choisit le plus représentatif comme héritier apparent. »

Au milieu de son désarroi, Flandry pensa que les Empereurs Terriens auraient beaucoup à apprendre de Nyanza. Ils se força à rire et dit :

— « Ainsi, vous êtes la proie parfaite, Tessa — titrée, riche et mère d'un chef en puissance. Comment avez-vous pu vous échapper jusqu'à présent ? »

— « Je n'ai pas trouvé l'homme qui me convenait, » murmura-t-elle. « Inyanduma lui-même est un tel homme, voyez-vous, malgré son âge. Seul Derek Umbolu (comme vous me faites parler, Terrien !) ... et il est trop fier pour se marier au-dessus de sa condition. » Elle reprit son souffle et dit précipitamment : « Mais je ne suis plus une jeune fille et je n'attendrais pas le déluge pour redevenir une femme. »

Flandry aurait pu marmonner quelque chose et prendre ses jambes à son cou. Mais un frémissement dans son sang lui rappela qu'il était agent de l'Empire et que cette fille venait d'accomplir dans les mers du Sud quelque chose qu'on lui taisait.

Il l'embrassa.

Elle y répondit timidement d'abord, puis avec une voracité qui le déchira. N'éprouvant aucun besoin de parler, ils restèrent assis un très long moment sous la lune — quand Flandry s'aperçut avec surprise que la marée léchait ses pieds. Tessa se leva.

— « Venez chez moi, » dit-elle.

C'était l'instant d'être mufle... ou gentilhomme accompli, il ne savait malheureusement pas lequel des deux. Demeurant assis, il la regarda, couronnée d'étoiles, et déclara :

— « Je regrette. Ça ne servirait à rien. »

— « N'ayez pas peur, » dit-elle avec un petit rire, presque un sanglot. « Vous pourrez repartir quand vous voudrez. Je ne voudrais pas d'un homme qui ne resterait pas de son plein gré. Je ferai l'impossible pour vous garder, Dominic chéri. »

Il cherchait une autre cigarette.

— « Ce serait mon plus cher désir, » dit-il. « Mais il y a un monstre en liberté sur cette planète, j'en suis persuadé. Je ne veux pas vous consacrer quelques rares heures alors que mon esprit est préoccupé. Par la suite... » Il n'acheva pas.

Elle resta silencieuse pendant un temps interminable.

« C'est aussi pour Nyanza, » plaïda-t-il. « Si cette situation reste sans contrôle, cela risque d'être la fin de votre peuple. »

— « Oui, » dit-elle d'une voix morne.

— « Vous pourriez m'aider. Lorsque la présente mission sera accomplie... »

— « Eh bien... Que voudriez-vous savoir ? » Elle détourna les yeux.

Il alluma la cigarette et la dévisagea à travers la fumée.

— « Que faisiez-vous au Kraal ? »

— « Maintenant je ne suis plus si sûr de vous aimer, Dominic. »
— « Dites-le moi, pour que je sache ce qui m'attend. » Elle soupira.

— « Rossala est en train de s'armer. Ils fabriquent des engins de guerre, des canons, des torpilles — pas nucléaires, car nous n'en avons pas la possibilité, mais plus que la loi Terrienne ne nous le permet. J'ignore pourquoi, bien que la rumeur parle d'un Uhnhu immergé. L'Emir garde bien ses secrets, mais il y a des rumeurs de libération. C'est peut-être pour bientôt, je n'en sais rien. Nous ne nous battons pas contre l'Empire pour le compte de nos concitoyens de Nyanza, mais... nous nous réarmons aussi, dans l'éventualité où Rossala recommencerait les anciennes guerres. J'ai conclu un pacte avec le Kraal. »

— « Et si Rossala ne vous attaquait pas, mais se révoltait contre la Terre ? » voulut savoir Flandry. « Que ferait votre propre coalition réarmée ? »

— « Je n'en sais absolument rien. Je ne suis qu'une habitante de Nyanza. N'en avez-vous pas appris suffisamment ? »

Elle rabattit le casque de son aquascope et plongea. Il ne la vit pas remonter.

VII

Alors que la planète lui offrait toute une variété d'aliments marins, le Commandeur, par esprit d'hospitalité, servit à son invité un bifteck d'importation pour son petit déjeuner. Flandry alla se promener au milieu des flaques laissées par la marée matinale, et attendit, maussade, que les événements se déclenchent.

Seul, dressé sur un rocher avec les vagues qui déferlaient à ses pieds, il présentait une silhouette très visible avec son costume blanc iridescent. Un chasseur sous-marin aurait pu le harponner sans émerger, puis disparaître. Flandry ne quittait pas des yeux les crêtes bleues et vertes au-delà des écueils. Il pensait tristement à Tessa Hoorn... Bon sang, il reviendrait par la planète Morvan, passerait une semaine dans sa cité du plaisir, et inscrirait le tout sur sa note de frais. A quoi bon lutter pour empêcher une civilisation décadente d'être anéantie, s'il ne pouvait jamais profiter de lui-même de cette décadence ?

Une forme noire traversa son champ de vision. Alerté, il se raidit. L'homme nageait comme un poisson droit vers la rive. Il y avait dans ces tourbillons des rochers coupants — minute ! — Derek Umbolu émergea enfin, empoigna la roche humide sur laquelle Flandry

se tenait, et se hissa à son tour. Il repoussa son casque avec un fracas plus violent que le grondement des vagues. Toisant le Terrien, il grogna :

— « Que lui as-tu fait ? »

— « A Madame Hoorn ? » demanda Flandry. « Rien, malheureusement. »

Un énorme poing le menaça.

— « Tu mens, Terrien ! Je l'ai vue ce matin, elle avait pleuré. » Flandry grimaça un sourire.

— « Et suis-je obligatoirement le coupable ? Vous me flattez. Elle a une certaine estime pour vous, Capitaine. »

Un frisson parcourut l'immense carcasse. Derek fit un pas en arrière.

— « Pas un mot de plus, » murmura-t-il.

— « Je voulais vous voir aujourd'hui, » dit Flandry. « Nous avons encore bien des choses à discuter. Par exemple, de l'homme qui a tenté de me tuer la nuit dernière. »

Derek cracha :

— « Dommage qu'il ait raté ! »

— « Votre père pensait différemment, vu que la tentative a été faite sur son propre rocher. Il était parfaitement indigné. »

Les yeux de Derek se plissèrent. Ses narines frémirent comme les naseaux d'un taureau furieux et sa tête s'abaissa.

— « Ainsi tu as parlé à mon père ! Je t'avais prévenu, Mécéant... »

— « Nous avons bavardé amicalement, » dit Flandry. « Lui, au moins, ne croit pas qu'on gagne quelque chose en tuant les gens pendant leur sommeil. »

— « Je suppose que toutes tes actions pourraient être citées en exemple ? »

Comme elles ne le pouvaient certes pas, Flandry fronça les sourcils et poursuivit :

— « Mais à votre place, je veillerais sur mon père. J'ai déjà vu ces sales actes de fanatisme ; les premières personnes assassinées sont les natifs qui ont conservé suffisamment de sens local et d'honneur pour traiter les Impériaux en camarades. Vois-tu, de telles gens sont trop susceptibles de comprendre que la révolution est, en fait, organisée par quelque impérialisme rival et que l'on ne peut gagner une guerre quand son propre pays est le champ de bataille. »

Incapable de trouver de paroles assez méprisantes, Derek poussa un cri rauque d'animal :

— « Arrgh ! »

— « Et mon futur assassin est toujours en liberté, » reprit Flandry. « Il sait que j'ai parlé à votre père. Détestez-moi tant que vous voudrez, capitaine Umbolu, mais montez la garde auprès du vieux

gentleman ou du moins, parlez à certains Rossaliens que je ne vous accuse pas de connaître. »

Pendant encore un moment, les yeux bruns étincelèrent devant le regard éteint, gris, glacial du Terrien. Ensuite, Derek rajusta son casque et retourna dans l'eau.

Flandry soupira. Son devoir était à présent de lancer la machinerie de l'enquête, mais... il retourna à la maison avec l'intention d'y emprunter une canne à pêche.

Inyanduma, assis devant un bureau jonché des documents inévitables chez les dirigeants, lui lança un regard préoccupé.

— « Etes-vous certain qu'il existe une véritable conspiration sur Nyanza ? » demanda-t-il. « Nous avons toujours eu des têtes chaudes comme tout le monde... Oui, j'ai vu et je connais d'autres planètes. Je me suis engagé dans la Flotte spatiale autrefois et suis officier de réserve. »

Flandry s'assit et examina ses ongles.

— « Dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas signalé ce que vous savez sur Rossala ? » demanda-t-il doucement.

Inyanduma sursauta.

— « Etes-vous télépathe ? »

— « Non. La vie serait trop monotone. » Flandry alluma une nouvelle cigarette. « Je crois que Rossala est en train de s'armer et que ceci alarme votre nation au point de l'obliger à fabriquer des armes défensives et conclure des pactes. Comme l'Empire devrait vous protéger, vous prévoyez donc que l'Empire sera chassé de Nyanza ? »

— « Non, » chuchota Inyanduma. « Nous ne sommes sûrs de rien. C'est seulement que... Nous ne voulons pas recevoir une horde de détectives, encore moins une armée terrienne, en dénonçant une nation voisine... Avec si peu de preuves... Il nous faut pourtant conserver une certaine liberté d'action pour le cas où... »

— « Non. Non. »

— « En d'autres circonstances ce serait pathétique. » Flandry secoua la tête. « Tout ceci est un tel travail d'amateurs que j'ai l'impression de voler mon salaire. Mais celui qui a tramé le complot *n'est pas* un amateur. Il s'est habilement servi de vos attaches locales, et doit avoir l'intention d'agir bientôt, avant qu'un gouverneur préoccupé découvre suffisamment d'éléments pour justifier l'envoi de l'armée. L'assassinat du résident est évidemment une action-clé. C'est une chance que je sois arrivé le jour même, mais un collègue serait certainement arrivé peu de jours après et n'aurait guère mis plus de temps à en apprendre autant. Naturellement, s'ils peuvent me tuer, tout sera légèrement retardé, ce qui leur sera utile ; mais ils ne paraissent pas avoir besoin d'un long délai. »

Flandry marqua un temps d'arrêt, hocha la tête et reprit :

« Par conséquent, si cette affaire n'est pas contrecarrée nous pou-

vous penser que Rossala se révoltera dans quelques semaines au plus tard. Rossala demandera l'aide des autres nations de Nyanza — lesquelles ont habilement été induites à s'armer et à créer des cadres militaires. Si l'expert que je soupçonne se trouve derrière cette révolution, les chefs comme vous-même, qui frémissent à cette idée, périront pour être remplacés par des dirigeants malléables. Bien sûr, Nyanza aura reçu la promesse d'une aide extérieure : je ne pense pas que même Derek Umbolu croie qu'une unique planète puisse résister à toutes les forces de la Terre. Merseia n'est pas tellement éloignée. Si tout se passe bien, nous aboutirons à un Nyanza nominalement indépendant, qui sera en réalité une colonie mersienne — au plus profond de l'espace terrien. Si la tentative échoue, eh bien, qu'est-ce qu'un monde détruit et radioactif de plus aux yeux de Merseia ? »

Il y eut un silence.

A la fin, Inyanduma dit sombrement :

— « Je me demande si les risques dont vous parlez ne valent pas mieux que d'appeler les Terriens ; car toutes nos nations ont enfreint votre loi interdisant de fabriquer des armes. Les Impériaux ne nous laisseraient pas ce gouvernement autonome que nous avons actuellement. »

— « Leur présence ne sera peut-être pas nécessaire, » dit Flandry. « Puisque vous possédez ces armes et que la police de la Cité est une force locale dotée légalement de petites armes nucléaires... vous pourriez faire votre propre nettoyage. Je pourrais superviser l'opération, m'assurer qu'elle est achevée, timbrer mon rapport au quartier général « Fantastiquement Secret », et c'en serait terminé. »

Il se leva. « Réfléchissez-y, » dit-il.



Dehors, sur le rocher, tout était calme. Le moulinet de Flandry ronflait, l'appât étincelait dans l'air lumineux, les flots jouaient comme des chatons avec son hameçon. Aucune importance s'il n'avait pas la moindre touche. La marée commençait à monter, il allait rentrer ou échanger sa gaule contre un trident...

Un kayak survint parmi les écueils immergés. Derek Umbolu le pilota jusqu'aux pieds de Flandry et leva la tête. Son visage était mouillé par les embruns ; Flandry s'en réjouit, car il ne souhaitait pas savoir si le géant était en train de pleurer.

— « Du sang, » fit Derek d'une voix rauque. « Du sang, et les chaises cassées ; j'ai lu dans le sang comment on l'a traîné dehors et jeté aux requins. »

Un grand vide se fit dans le cœur de Dominic Flandry. Ses épaules s'affaissèrent.

— « Je suis navré, » dit-il. « Bon Dieu, je suis navré. »

Les paroles monotones jaillirent, précipitées, dans le bruit de la marée :

— « Ils se regroupent à Rossala mais c'est quelqu'un de Uahunhu qui les dirige. Je devais prendre le commandement ici lors du soulèvement, si Inyanduma ne nous laissait aider la révolution. Le meurtre du vieux Bannerji m'a fortement déplu mais il était nécessaire — parce que désormais il n'y aura plus de contrôle efficace du trafic spatial avant qu'on le remplace et dans deux semaines arriveront des spationefs de Merseia avec des armes lourdes nucléaires comme nous n'en avons jamais possédé. L'homme qui abattit Bannerji a aussi tenté de vous tuer. C'était le seul tueur expérimenté de Jainnovaunt, (et de plus, un voisin vous a donné un alibi) je n'ai donc cru aucune de ses dénégations geignardes selon lesquelles il n'avait pas frappé mon père. Il s'appelait Mamoud Shufi. Qu'il soit maudit jusqu'à ce que le soleil gèle ! »

Sa grosse main noire ouvrit la capote du kayak. L'autre main plongea à l'intérieur, sortit un objet dégoulinant, et le lança si violemment aux pieds du Terrien qu'un œil éteint jaillit de la tête tranchée.

VIII

Sur Nyanza, la bataille faisait rage partout. Les hommes s'éventraient et se fusillaient, des navires coulaient par le fond et des habitations se fendaient comme des fruits pourris. L'endroit où se trouvait Flandry n'était que turquoise et dentelle. Peut-être certains des nuages blancs qui bordaient l'ouest étaient-ils frangés de fumée.

Un homme d'équipage, porteur d'une sonde ultra-sonique, hocha la tête.

— « Nous sommes au-dessus des hauts-fonds de Uahunhu, *sir*. »

— « Arrêtez la musique, » dit Flandry.

Le commandant transmet plusieurs ordres. Dominic sentit que les moteurs s'arrêtaient ; le sous-marin s'immobilisa. Les hommes se rassemblèrent avec des expressions intriguées, presque irritées. Ils avaient espéré se joindre aux combats avant que ce Terrien dirige le vaisseau vers l'est.

— « Et maintenant, » dit farouchement Derek Umbolu, « ayez l'amabilité de nous dire pourquoi nous nous sommes détournés de Rossala. »

Flandry sourcilla.

— « Pourquoi êtes-vous si pressé de tuer d'autres hommes ? » rétorqua-t-il. Derek fulmina.

— « Je n'ai pas peur de risquer ma peau, Mécéant... comme certains de ma connaissance ! »

— « Il s'agit d'autre chose, » dit Flandry. Il se demanda pour quelles raisons il débitait de la psychologie de bazar alors qu'un monstre était aux aguets sous leurs pieds. Reculait-il le moment ? Il jeta un coup d'œil à Tessa Hoorn qui avait insisté pour venir. « Voyez-vous ce que je veux dire, Maîtresse des Feux ? Savez-vous pourquoi il a tant envie de perdre son harpon ? »

La froideur qu'elle lui avait témoigné au cours de la semaine s'adoucit légèrement.

— « Oui, » dit-elle. « C'est parce que nous participons à une guerre contre nos concitoyens, sans y gagner au change. »

Flandry se demanda combien partageaient ces sentiments. Après qu'il eût pris l'avion jusqu'à la Cité avec Inyanduma et demanda au préfet de mobiliser ses forces, un appel avait été lancé aux volontaires. Le public de Nyanza avait simplement appris qu'une conspiration dangereuse venait d'être découverte, qu'elle se situait à Rossala, que l'Emir avait refusé à la police le droit d'entrer et qu'en conséquence il faudrait une force importante pour capturer cette nation malgré la résistance de ses citoyens égarés, et l'occuper tandis que les spécialistes du préfet recherchaient les véritables fautifs. Et par milliers les hommes étaient venus de toute la planète. Mais c'était bien pire pour ceux qui savaient ce que signifiait réellement cette opération de police.

— « Silence ! » ordonna Derek Umbolu. « Dites pourquoi vous nous avez amenés ici, un point c'est tout ! »

Flandry alluma une cigarette et regarda, par-dessus la lisse, les vagues si transparentes qu'il voyait l'obscurité augmenter avec la profondeur. Il dit :

— « C'est là-dessous — à moins qu'il n'ait appris que je connais son existence — que se trouve l'ennemi. »

— « Oh !... » Tessa Hoorn posa la main sur son pistolet ; mais Flandry s'aperçut avec un bizarre petit pincement au cœur qu'elle se rapprochait instinctivement de Derek. « Mais qui pourrait se cacher dans Uahunhu immergée ? »

— « Je le connais sous le nom de A'u, » dit Flandry. « Il n'est pas humain. Il peut respirer l'eau aussi bien que l'air — je suppose que sa planète natale doit être fort humide, bien que j'ignore où elle se trouve. Mais c'est quelque part dans l'Empire Mersien et, comme moi, il appartient à la seconde des plus vieilles professions du monde ; nous avons déjà joué ensemble. Je l'ai battu sur Conjumar, il y a deux années terriennes de cela : mes hommes avaient détruit son repaire et son astronef personnel avait reçu un coup qui l'avait rendu impuissant et radioactif. Mais il s'était échappé. Non point chez lui, son engin étant trop délabré, mais hors d'atteinte. »

Flandry rejeta voluptueusement la fumée par ses narines. Ce serait peut-être la dernière fois. « Etant donné ce que j'ai vu ici, je suis dorénavant certain que le camarade A'u se dirigea vers Nyanza, se terra, prit contact avec certains de vos mécontents et se mit à fomenter la révolution. Toute cette affaire porte sa signature, avec moult fioritures. A tout le moins, une révolte de Nyanza suivie d'une intervention mersienne lui permettrait de rentrer chez lui et il était susceptible d'infliger une lourde défaite à la Terre par la même occasion. »

Un murmure parcourut l'équipage, mélange de courroux et de crainte. « Sic semper les patriotes locaux, » conclut Flandry. « Je veux être absolument certain de coincer A'u ; or, il a tout l'océan pour se cacher s'il est alerté et nous serons trop occupés à tendre des pièges aux envahisseurs mersiens attendus la semaine prochaine pour jouer à cache-cache un long moment. Sinon j'aurais certainement attendu de pouvoir amener des forces plus importantes. »

— « Trente hommes contre une pauvre créature traquée ? » se moqua Tessa.

— « Dans son genre, c'est une grosse créature, » lui déclara doucement Flandry.

Il regarda ses acolytes, magnifiques et noirs sous le soleil qui faisait jouer des milliers de tons bleus sur leurs dos, sous un petit vent frais qui touchait les peaux nues et la forme pure des armes. Flandry savait avec précision pourquoi il menait cette chasse — non par courage ni pour la gloire, ni même pour avoir un exploit supplémentaire à raconter à quelques hautaines blondes Terriennes. Il y allait parce qu'il était Agent Impérial et que, s'il restait en arrière, les coloniaux se gausseraient de lui.

Pour cette raison, il tira une dernière bouffée, jeta sa cigarette à l'eau et murmura : « Soyez sage, Tessa, et je vous ramènerai une sucette. Allons-y les enfants. » Fermant son casque, il plongea.

L'eau devint un univers. Au-dessus se trouvait une zone de soleil éblouissante, trop vive pour les yeux ; partout ailleurs la fraîche pénombre se transformait en obscurité totale. Le sous-marin évoquait une baleine au repos... dommage qu'il ne pût s'en servir pour torpiller A'u, mais une séance désagréable avec un homme appréhendé à Atlla lui avait appris une chose : A'u n'admettait d'être approché que par des nageurs... La zone lumineuse diminua au fur et à mesure qu'il descendait, eut la taille d'une minuscule étoile — puis disparut. Il éprouva le soyeux frôlement des courants qui glissaient sur ses muscles ; le froid grandissant parcourut ses veines. Il vit, derrière lui, s'échapper une quantité de bulles semblables à des planètes argentées, tandis que ses compagnons filaient comme l'éclair dans le calme crépuscule verdâtre. Que n'eût-il donné pour être un phoque !

Couvertes d'algues, les hauteurs d'Uhunhu s'élevaient imperceptiblement sous lui — monstrueux dolmens et menhirs dressés par des

forces inhumaines et noyés depuis des millions d'années... Un navire coulé depuis des siècles — embryon de récif — et quelques crânes servant à abriter des poissons, étaient désagréablement nets, crus, devant les parois inclinées. Flandry passa dans un silence de rêve.

Il ne brisa pas cette quiétude, bien que son casque comportât un système de porte-voix. Si A'u se trouvait encore là, il ne fallait pas l'alerter en lançant l'ordre de se déployer en tirailleurs. Flandry se rapprocha de Derek, lui adressa un signe de tête, et le géant fit des signaux à ses hommes. Puis Derek et Flandry se retrouvèrent seuls dans ce qui avait été, peut-être, une rue ou bien un corridor.

Ils glissèrent entre des défilés énormes ; de temps à autre apparaissait une ombre plus dense, mais ce n'était qu'un roc, un décapus ou une mâchoire aussi grande qu'un portail. Flandry se mit à sentir le froid sous sa peau, presque aussi dense que le silence.

Une main saisit brutalement son poignet. Il fit halte et flotta, tête penchée, jusqu'à ce que le bruit que Derek avait vaguement perçu eût franchi le vibreur, l'océan, et son récepteur. C'était le hurlement d'un homme que l'on tue, mais si lointain, et si faible qu'il eût pu être le cri d'agonie d'un moucheron.

Flandry blasphéma le nom de dix-huit dieux divers, se mit en mouvement, et s'élança dans Uhunhu comme une anguille en chasse. Mais Derek le dépassa et il arriva presque le dernier au combat.

— « A'u, » dit-il inutilement à haute voix, au milieu des cris des hommes et du bouillonnement des eaux ensanglantées. Il se souvint du fusil-lance-harpon qu'il portait en bandoulière, le prit, vérifia le chargeur, et se rapprocha. Trente hommes — non, vingt-neuf au plus — un cadavre passa en flottant, les yeux écarquillés dans son casque défoncé — vingt-huit hommes tournoyaient autour d'un monstre. Flandry ne voulait en toucher aucun.

Il remonta, puis regarda A'u en contre-bas. La grande silhouette noire avait jailli d'un dolmen. Quinze mètres de long, un épiderme de cuir ridé comme celui de quelque golem arctique, la gueule d'une baleine, et des bras d'éléphant invertébré... mais munis de mains, de mains... A'u faisait des ravages parmi ses assaillants. Flandry le vit empoigner, à l'aide de ses jambes qui lui servaient sur terre ferme, deux hommes par les talons et arracher leurs membres. La gorge du monstre n'émettait aucun son mais les ridicules pépiements humains étaient couverts par chaque claquement des nageoires comme par des éclatements de bombes.

Flandry épaula son arme et pressa la détente. Le recul le renversa cul par-dessus tête — il ne sut pas si son harpon avait touché le but dans les flancs tourmentés d'A'u. C'était obligé, se dit-il : des explosifs tueraient aussi les hommes sous la pression de l'eau et... Le sang jaillit d'une énorme main transpercée. A'u s'adossa à un monolithe,

arqua sa queue, et se précipita vers la surface. Les hommes se détachèrent de lui comme des grains trop mûrs.

Flandry réunit ses jambes et fila à la poursuite de l'être. Le ventre blanc, paroi, nuage ou rêve, se tourna vers lui. Il tira de nouveau et vit pénétrer son harpon une deuxième fois ! A'u se tordit de douleur, cracha du sang, perçut la présence de l'homme et fonça sur lui. Flandry regarda à l'intérieur d'une caverne d'horribles dents. Il aperçut les yeux, ces derniers étaient aveuglés par le désespoir. Il tenta de s'écarter. A'u changea de direction avec l'aisance d'un serpent. Flandry eut le temps de se demander si A'u le reconnaissait.

Un homme sortit du brouillard sanglant ; il lança un harpon en se raidissant contre le recul ; au lieu de filer la ligne pour empêter la bête, il la saisit et fut halé presque jusqu'au flanc. Les ouïes le menacèrent comme des gueules. Tout en visant, il suivit le monstre dans ses soubresauts parmi les profondeurs glaciales. Enfin il tira. Un œil se ferma. Un cerveau fut traversé. A'u se renversa et mourut...

Flandry tenta de récupérer son souffle. Son casque résonnait et vibrait, l'étranglait, il lui fallait l'arracher avant d'étouffer... Des mains l'arrêtèrent. Il aperçut la physionomie victorieuse de Derek Umbolu.

— « Attends ici, attends, Homme de la Terre, » dit Derek avec un calme olympien. « Tout est terminé. »

— « Je... je... merci ! » haleta Flandry.

Son souffle lui revint. Il compta les hommes qui se regroupaient pendant qu'ils remontaient avec la lenteur voulue. Six avaient péri — faible prix pour être débarrassé de A'u.

Si j'avais été jeté seul dans l'univers d'une race répugnante... je me demande si j'aurais eu le courage de survivre jusqu'à maintenant.

Et je me demande s'il y a, sur une planète humide parmi les étoiles mersiennes, des petits qui ne peuvent comprendre pourquoi leur père n'est pas rentré à la maison.

Finalement, il remonta sur le pont, rejeta son casque sous le regard anxieux de Tessa Hoorn.

« Qu'on me donne une cigarette, » dit-il d'une voix rauque. « Et quelque chose d'alcoolisé. »

Elle se força à être calme.

— « Avez-vous pris le monstre ? » interrogea-t-elle.

— « Oui, » dit Derek.

— « Il a failli nous échapper, » dit Flandry. « Tout le mérite revient à notre ami Umbolu. »

— « C'est bien peu pour venger mon père, » dit la voix monocorde et amère.

Le commandant du sous-marin salua l'homme pâle qui grelottait en savourant sa cigarette.

— « Des nouvelles de Rossala, sir, » annonça-t-il. « L'Emir a cédé,

bien qu'il jure qu'il se plaindra de cet outrage au prochain Résident Impérial, mais il laissera les policiers occuper son royaume et chercher à leur gré. »

Chercher une quantité de jeunes patriotes fervents, bien intentionnés, qui ne reverront plus jamais l'aurore sur l'océan. Bah! je suppose que c'est pour le bien de tous. Il le faut — notre noble homosexuel d'Empereur l'a déclaré en personne.

— « Parfait, » dit Flandry. Il dévisagea Derek. « Puisque vous m'avez sauvé la vie, vous méritez une récompense. Votre père. »

— « Hein? » Le grand gaillard fit un pas en arrière.

— « Il n'est pas mort, » dit Flandry. « Je l'ai persuadé de m'aider. Nous avons simulé un meurtre. Il est probablement chez lui à l'heure actuelle, en pleine crise de conscience. »

— « *Quoi?* » rugit Derek.

Flandry haussa un sourcil.

— « Pianissimo, je vous prie. » De sa cigarette, il fit reculer le jeune homme menaçant. « C'est vrai, je vous ai joué un tour. »

— « Un tour qu'on aurait dû prévoir, de la part d'un sale Mécréant! » Et Tessa Hoorn cracha à ses pieds.

— « Portez la main sur moi, frère Umbolu, et je vous arrête pour trahison, » dit Flandry. « Cela mis à part, en vertu de mes pouvoirs discrétionnaires, je vous place en liberté surveillée perpétuelle, sous la garde d'un citoyen qualifié. » Il sourit faiblement. « Je crois que la Maîtresse des Feux de Petit-Skua est parfaitement qualifiée. »

Derek et Tessa se regardèrent.

Flandry se leva.

— « Ladite liberté est conditionnée à votre mariage, » reprit-il. « Je vous conseille, Umbolu, en choisissant l'épouse idoine, d'oublier son noble sens du devoir, de faire abstraction du fait qu'elle peut vous fournir de l'argent, et de penser à tout ce que vous pouvez lui donner. » Il leur jeta un coup d'œil, vit que leurs mains s'étaient soudainement enlacées — et eut une brève conversation privée avec le Norn de son destin personnel. « Y compris des héritiers, » conclut-il. « J'aimerais que Nyanza soit bien peuplée. Lorsque la Grande Nuit tombera sur la Terre, il faudra que quelqu'un prenne la relève. *Pourquoi pas vous?* »

Il les contourna et se rendit à sa cabine, loin de tous ces jeunes regards noirs.

Traduit par P.J. Izabelle.

Titre original: The game of glory.

Trois devant la porte d'ivoire

« **N**OUS sommes de nouveau arrivés au seuil où l'humanité attend son salut d'un petit nombre d'entre nous, » dit l'image du vice-président de la Fédération Terre, sur l'écran à trois dimensions. « Cette fois, il ne s'agit ni de défendre un lambeau de planète ni de conquérir l'espace ou le temps. Le péril est universel. La cinquième dimension s'ouvre devant nous — c'est un gouffre secret. Nous entrons dans le domaine de l'inconscient. »

Deux hommes se tournèrent d'un commun accord vers le stéréoviseur, dans le but apparent d'en tourner le bouton. Ils se regardèrent et se sourirent. L'un était le professeur Dorn, grand maître des études psycho-physiologiques et coordinateur de l'expérience en cours. L'autre portait simplement le sigle X003. Il rappelait les grandes sculptures figuratives du Très Ancien Temps, très calmes, mais la profondeur verte, orageuse, de ses yeux annonçait une froide détermination.

« Dès l'aube de l'Age Technique, » poursuivait la voix du vice-président, » l'homme a franchi les murs du son et de la lumière, il a abordé victorieusement le domaine de la pensée non-aristotélicienne et plongé dans l'abîme ouvert par Lobatchevsky. Nous avons conquis le cosmos et traversé le temps.

» Reste, éternellement ouvert à nos côtés, en nous-mêmes, un gouffre ténébreux et sans fond. Les racines de nos actes y sont scellées. Chaque nuit, la porte d'ivoire s'entrouvre, pour rejeter l'écume de nos songes. Qu'y a-t-il derrière cette porte ? Le paradis ou l'enfer ? Trois êtres humains ont été choisis parmi des milliards, pour franchir ce seuil. Cette exploration est un acte d'autodéfense de l'humanité, de toutes les humanités galactiques que des forces inconnues guettent du fond des ténèbres de l'inconscient... La Terre attaque. »

Un tonnerre d'applaudissements couvrit la voix. Sur la Terre et sur Mars, sur les grandes planètes humaines du Sagittaire et du Bouvier, les amphithéâtres retentissaient. Dorn tourna violemment le bouton.

— « Eh bien, » dit X003, d'un ton neutre, « laissons notre grand

vice-président aux prises avec l'extase des foules. Mais quelle jolie image : « les trois devant la porte d'ivoire » ! Professeur, vous m'avez appelé pour me parler de mes prédécesseurs. »

Le centre d'études dominait l'océan. Disposées en cercle, toutes les salles s'ouvraient sur l'immensité variable, mouvante, qui, depuis que la Terre est Terre, montait inlassablement à l'assaut d'une île qui subsistait. Admirable symbole ! Dans l'édifice bâti en polymères minéraux indestructibles, les teintes apaisantes — blanc, vert et bleu pâle — prédominaient. Le grand silence n'était guère troublé par l'harmonie continuelle des flots. Dorn, accoudé à la balustrade, prononça :

— « Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi leurs noms, promis à la gloire comme le vôtre, restent inconnus ? »

X003 répondit, après une brève réflexion :

— « Ils sont désormais hors circuit, non ? »

— « Le terme est bien choisi. »

— « On nous apprend à nous exprimer aux cours de préparation psycho-physiologique. »

Un silence, puis :

— « Parlons d'abord de l'expérience, » commença Dorn.

— « Qu'est-ce qui n'a pas été dit ? »

— « Tout. Rien. Nous devons faire le point. A l'état normal, chez l'homme, le subconscient, qui forme une zone intermédiaire entre la réalité et le « gouffre », et ses manifestations cénesthésiques sont recouverts, et même refoulés partiellement, par les apports de la vie sociale et de la pensée consciente. C'est seulement dans les états morbides ou le rêve que la cénesthésie se révèle ouvertement. Les états morbides ne nous intéressent pas. Nous exigeons des sujets parfaitement sains et normaux, étrangers à toute intoxication du système nerveux. Le vice-président l'a dit : la sélection s'opère sur des milliards d'individus.

» Le sujet choisi, le voyage commence. Comparons-le aux raids cosmiques et temporels : c'en est un. Le premier stade, c'est l'embarquement. Nous provoquons un état de relaxation complète, un sommeil artificiel. Pas d'hypnose, des moyens chimiques légers. Il s'agit de neutraliser, sans les perturber, les centres de synthèse et d'adaptation à la réalité. Il faut éviter, en même temps, que la volonté consciente d'un tiers s'y substitue. »

— « Ce qui s'appelle *faire le vide*. »

— « Exactement. Le second stade — le départ — consiste dans la stimulation des régions cérébrales qui correspondent aux sensations cénesthésiques, c'est-à-dire à tous les états normalement ignorés de notre conscience. Le cortex, bien sûr, et, en particulier, le circonvolution pariétale ascendante ou post-centrale, située en arrière du sillon de Rolando. Et surtout cette mystérieuse formation réticulée. Voici notre sujet rendu réceptif, c'est-à-dire parti pour ce pays « que nous

n'avons jamais quitté »... Car il n'est pas vrai que l'élément autistique — la pensée s'enfermant sur elle-même — ne soit en fait que le reflet exact de la vie du corps — pas plus que la Métagalaxie n'est seulement faite que de matière inerte.

» Nous sommes partis. Maintenant il s'agit d'assimiler l'« autre réalité » et de la communiquer à ce monde. C'est là qu'interviennent les difficultés.

» La cénesthésie, notre seul mode de propulsion, se présente, non comme un total de sensations primitivement indépendantes, mais comme un ensemble confus de sensations mal définies et vaguement localisées. Malheureusement elles se manifestent surtout sous un aspect affectif, beaucoup plus que sous une forme représentative. Pour permettre au « psychonaute » (le terme n'est pas encore accepté, mais s'impose) de remplir sa mission — c'est-à-dire de voir, de sentir et d'interpréter — nous avons recours aux « associations dynamiques » (suivant Ribot) et à la mémoire qui se situe dans la région de Broca et tout au long de la scissure de Sylvius. Le cerveau tout entier devient un appareil : l'appareil à visiter l'inconscient.

» Le retour est encore plus facile : les additifs chimiques sont normalement éliminés. Le sujet s'adapte à la réalité et se réveille.

» Avez-vous des questions à me poser ? »

— « Oui, » dit X003. « Pourquoi ne puis-je moi-même communiquer avec mes prédécesseurs ? »

— « Bien, » dit Dorn, accusant le coup. « Je m'y attendais. Je pourrais vous répondre que le premier est mort. Oh ! six mois après notre expérience. Je l'ai revu peu de temps avant sa fin... C'était un garçon très beau, très vivant, qui plongeait profondément dans la masse terrienne, celle de son peuple, un des plus humains de la Terre. La presse s'en est beaucoup occupée — et la mondiovision — sans aucun rapport avec nos expériences. Il s'appelait Raj Nal. »

— « L'alpiniste célèbre ? Celui qui a vaincu les cratères de la Face Invisible et qui a péri dans une crevasse d'Alpha 6 du Sagittaire ? »

— « Lui-même. Nous avons ici ses dépositions enregistrées au magnétophone. Ces bandes nous ont été volées dans des circonstances extraordinaires. »

— « Dites. »

— « Elles étaient enfermées dans le coffre-fort du centre, tout en haut de la tour Est et sous bonne garde. Il y avait deux hommes dans la pièce des archives, des patrouilles en bas, et moi-même je couchais sur le palier. Disons tout de suite que nous nous attendions à un coup dur. Toutes les précautions ordinaires avaient été prises — signaux, cellules photo-électriques, etc. »

— « Et... ? »

— « Cela n'a servi à rien, bien sûr. Quelqu'un est monté à la tour, venu directement de l'océan, semble-t-il. Les gardiens en bas ont entendu un « frôlement de couleuvre », sans rien voir. Le lendemain l'acier monoatomique du coffre a été trouvé éclaté, pétri, comme si une force indescriptible l'avait écrasé. Les deux hommes qui avaient dormi aux archives ressemblaient à deux sacs d'os brisés. On n'a relevé aucune trace, sinon... »

— ?...

— « De larges traînées sur le sol, comme si un corps pesant y avait glissé. Et des marques indéfinissables qui persistent. Vous les verrez. Nous n'avons pas revu Raj Nal, et peu après, la nouvelle de sa mort nous parvenait d'Alpha 6. Ah... tout au long du mur de la tour, sur soixante mètres, une sorte de bave luisante avait séché. »

— « Vous avez une explication de ces faits ? »

— « Elle vaut ce qu'elle vaut. »

— « Parlez-moi de Raj Nal. »

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient — en tant que maître et disciple, c'est-à-dire plus intimement que des parents — X003 vit le professeur Dorn chercher un secours dans un « excitant léger des anciens âges ». Il fit coulisser la paroi d'un placard, en retira un flacon plein de liquide ambré, deux verres, et les remplit.

— « Profitez-en, » dit-il. « Dès minuit, vous êtes à la diète. Et écoutez-moi bien. Ces dépositions, je les connais par cœur. Raj Nal m'a affirmé au sortir de son raid qu'il ne s'était pas rendu compte aussitôt *qu'il était arrivé*. Comme cela se produit fréquemment dans les rêves, ce monde était notre monde, et le sujet restait parfaitement conscient de sa personnalité. Il était Raj Nal, alpiniste de renom, étudiant au centre psycho-physiologique et descendant d'une bonne famille de brahmanes. Il avait vingt-trois ans, ses parents étaient aisés et il allait épouser une jeune voisine qu'il aimait. Voilà pour lui. Simplement, comme il se désintéressait du moment présent, il avait oublié notre expérience. »

— « Curieux. »

— « Non, pas curieux. « Dormir, c'est se désintéresser », a dit Bergson. Nous rêvons rarement de ce qui nous a préoccupés la veille. Cependant, la sonate intitulée « *Le trille du diable* » fut, paraît-il, composée en rêve par Tartini et le prélude de « *L'or du Rhin* » apparut à Wagner dans un état hypnagogique. Mais la musique est une force à part. »

— « Oui. »

— « Où en étais-je ? Toujours selon Nal, il était dans sa ville natale, Calcutta, je crois, dans les faubourgs. Il faisait un jour éclatant,

la Terre offrait cette beauté colorée et presque féroce qu'on ne voit plus qu'aux planètes de feu. Nal rentrait d'un voyage, il allait rejoindre les siens dans sa maison natale. En même temps, il voyait nettement cette maison — un havre ombreux, avec des incrustations de nacre et des vases de bronze, et un pavement de marbre où il faisait bon marcher pieds nus. Il avançait suivant un sentier qui traversait une forêt de fleurs aux thyrses élancés — des lys, des lotus. Une pluie de pollen d'or tombait doucement, le ciel était un lac de miel sur les cimes immaculées. »

— « Un songe ravissant. »

— « Raj Nal m'a affirmé que ces images étaient plus brillantes et plus riches que le réel. Il semblait que le sujet s'adaptait admirablement à ce monde-là. Je lui demandai si cet univers pouvait subsister en son absence. « Et pourquoi pas ? » rétorqua-t-il, un peu irrité. « Cette table se désagrège-t-elle quand vous ne la regardez pas ? » Il ajouta ensuite, après une pause : « C'était si beau. Ces bas-reliefs de Wishnou, Kâli sur son trône aux carrefours. J'étais heureux comme un dieu ! Et puis il arriva ceci... Le ciel s'assombrit tout à coup et des choses noires commencèrent à tomber. Comme des câbles longs, visqueux, constellés d'écaillés. Cela se tordait effroyablement, cela sentait le marais, l'eau stagnante, on pensait au chaos originel — au commencement et à la fin des mondes. Et c'était la mort. »

» (Notez qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Mais il avait pu feuilleter d'anciens atlas zoologiques, et les Ecritures des sectes diverses parlent encore du Serpent. Dans sa mémoire héréditaire, cela se rattachait à son pays natal. Freud voit dans ces reptiles un symbole de vigueur virile, mais nous sommes bien loin de Freud...) »

» Le reste a été un cauchemar, un combat hideux à mille variations avec ces lianes vivantes, ces monstres qui suintaient la haine et l'horreur. « Ils semblaient heureux de m'avoir retrouvé ! » répétait Nal. Tantôt ils s'abattaient sur lui de tout leur poids monstrueux et il réussissait juste à leur échapper à la dernière seconde, tantôt ils le ligotaient étroitement et leurs têtes triangulaires aux yeux torves se balançaient à la hauteur de son front, cherchant où frapper. Ou alors ils brisaient et couvraient de bave vénéreuse les lys du jardin, ils étouffaient les êtres qui lui étaient chers. L'épouvante était dans la répétition. Il disait : « Ils venaient à peine de tuer Damayanti » (c'était sa fiancée), « je la voyais comme un lotus écrasé, englué de bave noire, et je me disais : « Heureusement rien d'autre ne peut lui arriver, elle est morte... » mais elle bougeait tout à coup et je voyais son visage intact, délicieux, affolé. Et je savais qu'ils allaient la tuer à nouveau. » Il les tuait lui aussi, avec un glaive de feu, il les étranglait avec ses mains nues, il voyait gicler leur sang noir et jaillir les globes sanglants de leurs orbites. Le pire encore était de couper leurs nœuds, car ils formaient des nœuds — et Nal redoutait plus que tout de marcher

dans ce grouillement immonde qui allait l'envoyer dans il ne savait quels abîmes sans fond.

» Tandis que nous enregistrions sa vision, il s'agitait, vivant visiblement cette lutte ; son visage était livide, comme s'il suffoquait, et de grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Je touchai sa main, elle était froide et visqueuse, comme couverte de bave. Nous l'avons réveillé un peu avant l'heure fixée. Il a été soigné et a reçu des sédatifs. Le premier accroc se produisit la nuit suivante, c'est-à-dire dès qu'il reprit contact avec son inconscient. »

— « Il revit ses serpents ? » demanda X003, attentif. « Je veux dire... il est retombé *là-bas* ?... »

Le professeur s'était levé, il marchait de long en large dans la salle et, sur le couchant pourpre et or qui incendiait l'océan, sa silhouette était noire et triste, comme celle d'un faucheur.

— « Nous l'avons cru d'abord, » dit-il. « Des commotionnés, dans leur délire onirique, ont des visions précises. Des alcooliques aussi, et parfois, des agonisants : souvenez-vous de Rimbaud. Il voyait les serpents apparaître dans l'air, s'accrocher aux voûtes, tomber dans la piscine. Il couchait armé. Ses descriptions ne variaient jamais — nous avons fait venir des experts en zoologie des Anciens Temps. Il s'agissait toujours de nasiques ou d'eunectes, parfois de pythons. Des câbles violacés, gris ou noirs, avec des écailles fines, enduites d'une sorte de glu. » Le professeur frottait avec énergie les paumes de ses mains. « C'était fort éprouvant. »

— « On dirait, » fit doucement X003, avec une nuance d'ironie, « que vous avez eu vous-même affaire à ces monstres. »

L'autre se tourna brusquement.

— « Que croyez-vous donc ? Vous voyez cette marche sur la terrasse, au bord effrité ? Ce polymère minéral est indestructible. Mais cette bave devait contenir un acide particulièrement corrosif. Les chimistes étaient déroutés. »

— « Et puis ?... »

— « Et puis, il y a eu ce préparateur de labo, heureusement martien et sans famille, qui a rencontré un boa. Enfin, on l'a entendu crier et il a disparu. On a pu étouffer l'affaire. Et le comble a eu lieu lorsque des céraustes et des crotales, qui ont naturellement froid sous ce climat, ont bouché les canalisations... »

— « Professeur, vous ne voulez pas dire... ? »

— « Ce que je dis, exactement. L'univers inconscient du sujet avait débordé sur le monde réel, et il se révélait aussi matériel, aussi solide que la matière. Nous étions, je l'avoue, catastrophés. Mais en somme, il valait mieux être prévenus, non ? Du moins connaissions-nous la faille par où l'invasion pouvait arriver. Nal, que nous avions gardé en observation, s'est enfui une nuit, sans laisser d'autre trace qu'une marche effritée. Et le cauchemar cessa net. »

— « Et Nal est allé s'écraser dans une crevasse. »

— « Oui, » dit le professeur Dorn, essayant rapidement ses oculaires. « Dommage : c'était un splendide garçon. »

— « Bien, » résuma X003. « Maintenant je connais le premier péril qui menace l'humanité : l'inconscient qui déborde sur l'univers matériel. Est-ce tout ? »

— « La seconde expérience a été exposée par le sujet lui-même. Elle tient dans ce rapport. Vous l'écoutez cette nuit. Bonsoir, Frank. »

— « Bonsoir, professeur. »



Rentré chez lui, au troisième étage de l'aile gauche du centre, Frank, dit X003, resta un moment devant l'immense océan bercé d'une houle lente. Il y avait longtemps qu'il avait établi des similitudes entre cette harmonie basse, grave et profonde, si détachée du paysage actuel, et certaines œuvres oubliées — Beethoven, Lizst... Il en goûtait la beauté profonde. Il était calme, glacé. Il pensa que le Conseil de la Fédération l'avait probablement choisi parce qu'il n'avait ni famille ni hérédité définie : éclat des Conflits Ultimes, élevé dans les garderies de la planète, parfaitement équilibré. Il revint dans la pièce pour placer une bande sur le magnétophone, l'expérience était fixée à 13 heures le lendemain, il devait faire vite s'il voulait s'endormir à minuit. Il mit l'appareil en marche.

Et aussitôt une voix argentée, légère, comme celle d'une très jeune fille qui a couru et qui suffoque un peu, entre les larmes et le rire, parla :

« Je suppose que c'est cela, l'expérience. J'ai mis le casque à électrodes, je me suis étendue et j'ai fermé les yeux. Une grimace au professeur Dorn, une autre à Giddi. J'ai un peu sommeil, puis plus du tout, je rouvre les yeux. L'étonnant est que je me retrouve dans cette maison basse, blanche et fraîche, dont les fenêtres aux carreaux enchâssés de plomb donnent sur un paysage familial aux antiques maîtres lombards — un paysage d'ombres bleues, de cyprès charbonneux, de ceps tordus, avec un ciel délicat, pâle et cruel que nous ignorons désormais. Un paysage de Giotto, de Vinci, peut-être, mais vivant. Un vol de corneilles passe sur la plaine. Un long lévrier sort des taillis. Un cavalier passe sur un alezan doré, il tient sur un gant de maroquin rouge un faucon encapuchonné. Une cloche tinte : c'est l'angelus.

» Ses accents tombent comme des gouttes d'or, comme des larmes lourdes au fond des cœurs. Chœurs d'anges. Angélique. Angelina. Je m'appelle Angelina, j'habite cette maison. Je n'ai jamais quitté ce village. Ni aimé... »

Plus même que les paroles, cette voix est un univers d'évocations. X003 réfléchit : le deuxième explorateur mis hors circuit, c'était donc une femme. Jeune, probablement. Mais là-bas, dans le monde privilégié où elle aborde, c'est presque une enfant, comme cette mystérieuse Gentucca, dont le profit charmant passe dans les strophes d'airain de Dante :

*Femmina è nata, e non porta ancor benda,
Comincio el, che ti farà piacere
La mia città, come ch'uom la riprenda...*

« Une jeune fille est née qui ne porte pas encore la guimpe,
Si décriée soit-elle, elle te fera chérir ma patrie... »

Et il n'a aucune peine à la voir. La *benda* est juste cette mentonnière de lingerie qui enveloppe l'ovale des saintes de Lucca del Robbia, de Filippo Lippi, le visage de la reine de Saba et des vierges sages de la cathédrale de Strasbourg. Cet apprêt donne au visage adolescent un air de grâce et de pudeur, il souligne son charme de fruit défendu. Il semble tout à coup à X003, explorateur de 2800, Ere Psychique, qu'il émane de la bande du magnéto une faible odeur de roses et de myrrhe, un amer thymiam biblique...

La voix légère parle :

« L'onduleuse marée des oliviers argentés, plongés dans la nuit, monte et se balance harmonieusement ; le paysage fait penser aux fonds marins. L'aube s'attendrit sur la Rocca et le chant des grillons devient grave, presque douloureux. Comme les jours sont lents et les nuits rapides ! Père est parti pour Milan où l'appelle le service de Monseigneur Francesco Sforza. Personne n'entre jamais dans cette maison, ma nourrice est très vieille, son époux, le jardinier, noir et sec, ressemble à un cep noueux. Nous n'avons pas d'autres domestiques, parce que nous sommes pauvres et que père a des dettes (je le sais). Mais parce que nous sommes nobles, je ne puis sortir et rire avec les filles et les garçons du village. Ces filles sont jolies : yeux cernés et bouches comme des cœurs de sang. Mon confesseur à la Sainte Marie de Grâce m'a dit que tout le mal sur la Terre est venu par la chair. « Eve a séduit Adam, » m'a-t-il affirmé. Et moi : « Mais puisqu'ils étaient au paradis, que faire de ces jours si longs ?... » Il m'a reproché d'avoir la tête mal tournée et beaucoup d'audace. Mais ce n'est pas vrai, je n'ai pas d'audace. Je prie, je brode, je vaque aux soins du ménage. Il faut que les beaux bois des meubles et les carreaux blancs et noirs de la cuisine reluisent, comme au temps où ma mère était là.

» Ce soir je suis allée à l'église. Il y a, à droite de l'autel, une très belle Annonciation. Une Vierge pas plus âgée que moi, parmi

les lys, reçoit la visite de l'Archange. Ses ailes sont d'argent, un dard de feu est entre ses mains. Il la regarde avec beaucoup de tendresse et de respect à travers ses cils dorés. On croit qu'il a quelque chose à dire, mais elle n'entend pas.

» Il est très beau.

» Mon père est revenu de Milan. Il avait la figure blême et bouffie des matins après les fêtes, mais il a sauté gaiement de sa mule et m'a embrassée sur les deux joues. Un grand homme noir, au visage livide, l'accompagnait, ma nourrice l'a nommé : ser Pietro di Guido Angiolieri. Mon père lui a dit, tandis que je tremblais un peu : « J'apporte une surprise pour ma fille Angelina. » — « Et quoi donc, mon père ? » — « Lui, » répondit-il, en m'indiquant le grave homme d'âge. « N'est-ce pas un beau cadeau pour une jeune épousée ? » Je me suis enfuie de peur, mais je les entendais encore rire : « Ce n'est qu'une enfant, elle s'habituerà. »

» Ma nourrice m'a dit que père a perdu de grosses sommes au jeu et que ser Pietro est son créancier. Alors, il veut me donner à cet homme que je ne connais pas. Mais je ne veux d'aucun homme.

» Je suis allée prier devant mon ange. Mon Dieu, mon Dieu, permettez-vous cette horreur ? On n'a qu'une vie et l'on doit la perdre dans les bras d'un étranger qui ressemble à un pendu. Je préfère me retirer au couvent. Je préfère...

» L'ange m'a regardée. Il avait l'air de me plaindre.

» Cette nuit, on m'a enfermée à clef dans ma chambre, parce que j'ai dit « non » à messer Pietro. Père a voulu me tirer les tresses, mais l'étranger a dit : « Elle a de trop beaux cheveux, je ne veux pas qu'on les abîme. » Il me regarde déjà comme une brebis ou une chèvre du troupeau qui lui appartient. J'étais furieuse. Un grand clair de lune emplissait ma chambre et je me suis mise à genoux sur les dalles, j'étais en chemise de nuit et le visage salé de larmes, mais je n'ai pas eu honte de l'appeler.

» Puisque vous avez pitié de moi, ange ! Puisque vous me trouvez jolie, ange ! Venez, s'il vous plaît. Transpercez-moi avec ce dard de feu dont la Vierge a peur. Moi, je veux bien. Je préfère mourir de vos mains. »

(« Une jeune fille hystérique ou folle, » pensa très loin dans l'avenir un garçon baissant ses cils dorés. « Mais elle voit cela avec une telle netteté... Bien sûr, il y a la mémoire héréditaire, mais encore... »)

« Il est venu, il est venu ! J'étais toujours à genoux sur les dalles froides, et c'était la troisième nuit. Mon père m'avait battue Ser Pietro lui a appris que pour ne pas abîmer la peau il faut mettre du sable mouillé dans un bas — ser Pietro s'y connaît : il est le bourreau de la ville de Milan. J'étais toute comme brisée, je n'avais mangé que

du pain sec depuis trois jours et bu de l'eau. Mais il est venu. Il y avait l'ombre sèche du rosier grimpant sur la fenêtre, l'odeur de l'étang et la lune dans le ciel comme une barque blanche, et les oliviers, les cyprès, les magnolias ondulant dans le vent de la plaine, comme des algues parmi les courants. Puis tout s'est effacé — il avait son air d'étoile tranquille, venue d'une lointaine constellation. Et son dard de feu...

» — Tu veux ? » demanda-t-il tristement.

» — Mourir pour toi ? Oui, je le veux. »

» — Tu ne mourras pas, tu souffriras. »

» — Je veux souffrir pour toi. »

» — Dans les siècles des siècles ? Car nous sommes hors du temps. Et nos blessures saignent toujours. »

» — Je veux saigner pour toi. »

» Alors il s'est penché, il a levé les cils et j'ai vu ses yeux — un océan d'étoiles. Ils entraient dans les miens. Et son long dard doré a brillé. Il fut plongé dans mon cœur et jusque dans mes entrailles, de sorte que je suis restée toute enflammée d'amour divin.

» Et le monde pouvait crouler, mon père frapper et défoncer la porte, et entrer, suivi du ser Pietro — et ils me bousculaient, et je tombais à la renverse, les bras en croix — mais sous ma guimpe arrachée, sur ma poitrine, saignait la bienheureuse plaie qui perdait le sang goutte à goutte, sans que je puisse jamais revenir dans ce monde — ni mourir... »

L'enregistrement s'arrêtait là. Il s'accordait d'ailleurs avec la nuit profonde déjà, et l'air froid, et l'océan mêlant sur plusieurs plans sensoriels son immense harmonie, ses frissons, ses réverbérations, l'odeur de ses vagues — algues et ambre. X003 se leva en chancelant et alla réveiller le professeur Dorn, mais il le trouva assis devant sa lampe, frileusement emmitoufflé dans des couvertures et plus lucide que jamais.

— « Elle est morte ? » demanda Frank brièvement.

— « Non. Nous n'arrivons pas à la tirer d'une sorte de coma, d'un état d'extase — cette extase, vous savez, qui faisait que les vierges sages laissaient pendre, en plein hiver, leurs mains dans des lessiveuses saisies de glace, qui permettait aux sorcières de léviter ou de marcher sur du feu... »

— « Vous n'auriez pas dû prendre une femme pour sujet d'expérience ! »

— « Pourquoi pas ? Nous ne vivons pas au XX^e siècle et dans le domaine psychique elles sont mieux armées que nous : elles ont moins de complexes ! »

- « Elle est en catalepsie ? »
- « Je ne pense pas, ses membres sont souples et son pouls normal. Il y a seulement... »
- Il hésitait.
- « Quoi donc ? »
- « Cette plaie qui ne cesse de saigner. »
- « Le diable soit avec vous, professeur ! »
- « Frank, ne soyez pas ridicule ! Le diable — je veux dire cette antique superstition — n'existe pas. Et nous trouverons bien un moyen de coaguler le sang. »
- « Pourquoi m'avez-vous donné cette bande ? »
- « Pour que vous connaissiez le second danger, » dit le professeur, tournant vers lui un visage intrépide. « Le cas où l'inconscient s'implante dans la matière, voilà tout. Maintenant, si vous voulez remettre l'expérience... »
- « Non, pourquoi la remettrais-je ? »
- « Ecoutez, » dit Dorn, se soulevant dans ses couvertures, « j'ai peur d'avoir agi avec vous d'une manière plus ou moins illégale : je ne devais pas vous mettre au courant de tout cela. Je l'ai fait. C'est que j'ai confiance en vous, X003 ! Raj Nal était une belle bête saine et puissante, mais habitée par des épouvantes ancestrales. Et Ange-Marie Visconti, une femme et une latine par surcroît. Avec vous, le terrain est plus sûr : nous connaissons votre hérédité, vos parents étaient athées et il semble que vous considérez l'amour... »
- « Comme une fonction naturelle, oui. C'est donc moi qui risque le moins sur ce globe ? »
- « C'est avec vous que le globe risque le moins. Songez qu'une attaque pourrait utiliser les types « Raj-Nal » pour peupler cet univers de monstres et les types « Ange-Marie » pour suspendre tout fonctionnement vital. Les êtres comme vous et moi — je m'en flatte, car je n'ai que deux faiblesses : la cuisine française et la poésie russe — sont faits pour dresser une barrière devant l'invasion. Je ne connais rien de moins inconscient qu'une béarnaise ou un poème de Tvardovsky. Par conséquent... »
- « Je vais me coucher, » dit Frank. « Cet océan joue une sonate. Et l'expérience est fixée à 13 heures, demain. »



Voici les extraits du compte rendu de l'expérience :

Sont présents les professeurs XXXX. Les sénateurs. Les délégués.
 Le sujet pénètre dans la cabine de relaxation.
 Il met le casque à électrodes et s'étend.
 Le compte à rebours se termine.

- « Trois, deux, un, zéro. »
- « Vous dormez, X003 ? »
- « Oui. Je dors. »
- « Complètement relaxé ? »
- « Oui. »

— « Vous n'avez aucun souvenir. Aucun désir. Aucune tendance. Vous entrez dans cet autre monde avec le détachement et l'incoercibilité d'un pur esprit. »

Interruption :

— « Pas de « purs esprits », professeur Dorn. Cela vous a une vague odeur théologique. »

— « Je parle de l'intelligence humaine. »

— « Le terme prête à équivoque. »

— « Si le professeur Giddi tient à conduire lui-même l'expérience, je m'efface... »

— « Libres citoyens ! Nous ne sommes pas des enfants ! »

— « Quiconque m'accuse d'infantilisme... »

— « Personne, personne... »

— « Bien sûr, le professeur Dorn n'est pas dans son assiette : il vient d'apprendre que son sujet — son second sujet d'expérience — vient de mourir d'une hémorragie larvée. »

— « Larvée ! mon œil ! J'étais là : les draps étaient rouges... »

— « Bien sûr, une telle erreur... »

— « Le professeur Giddi était de la commission de contrôle ! »

— « Messieurs, messieurs, ne faisons pas de personnalités. »

— « D'autant que, cette troisième expérience touchant à son terme, nous savons déjà les dangers qui nous menacent et qu'on jugule avec du bon vieux gin ou de la vodka des Anciens Temps : 1° l'inconscient débordant sur la matière ; 2° l'inconscient s'incruster dans la matière... »

— « Reste à savoir si la matière peut être aspirée par l'inconscient. Et s'y incruster ! »

— « Ce serait contre toutes les lois de la physique ! »

— « Y a-t-il une physique ? »

— « Libres citoyens, cela ne peut pas durer ! La Terre entière nous observe ! Et le Cosmos... »

— « On s'en f... du Cosmos. »

— « Libres citoyens, l'expérience reprend. »

— « X003, vous m'entendez ? »

— « Oui. »

— « Que voyez-vous ? »

Un silence. Puis :

— « L'océan. »

— « Qu'entendez-vous ? »
— « LA MUSIQUE. »
— « Et puis ? X003, vous nous entendez ? X003 ? »
Silence.
— « Regardez ! Regardez donc ! O-o-oh ! »
LA CABINE DE RELAXATION
ÉTAIT
VIDE.

ENTRE LECTEURS

entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,20 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise
Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres
10 % pour tous nos abonnés.)

Vends « Fiction » 1 à 52, « Galaxie » 1 à 52, « Mystère-Magazine »
1 à 112. Faire offre à :
SORBIER, 11, Rue Clemenceau — Aix-en-Provence (Bouches du Rhône)

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre*, de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

Contrebande sidérale

L'OFFICIER des Douanes Albert Pedigree regarda le « *Vélocité* », vaisseau-amiral de la flotte interstellaire, se poser sur la mousse saharienne, tel un monstrueux sablier monté sur de longues pattes d'araignée. Il y avait à bord trente-deux humains, qui sortirent d'un côté. Tout un assortiment de Fourmis Martiennes, de Valuriens, de Trots, d'Aoks, d'Hérolites et de Blimmies s'échappèrent du côté opposé. Puis enfin, les passagers d'Albénil se présentèrent, et Albert Pedigree se secoua, car c'étaient eux qu'il devait prendre spécialement en charge, sous sa responsabilité propre. Ils étaient trois seulement. Sans même avoir à consulter la liste des passagers, il connaissait leurs noms : Mr. et Mrs. Ttlutlankl. Et leur enfant. Depuis son dernier séjour terrien, Mrs. Ttlutlankl avait offert à son mari un héritier.

Le visage de Mr. Pedigree s'allongea. Il sortit une petite pilule blanche d'un flacon posé sur son bureau, et l'avalala en même temps que quelques gorgées de nectar tirées du distributeur installé par l'Etat, près de la porte. Puis il respira profondément, et redressa ses étroites épaules. Cette pilule, que les officiers de Douane étaient autorisés à prendre lorsqu'ils avaient affaire à des passagers difficiles, décuplerait ses perceptions en même temps qu'elle lui calmerait les nerfs, lui permettant ainsi de faire face à ses devoirs l'esprit tranquille et détaché.

Les Albéniens, du sas dont les portes s'ouvrirent automatiquement, en passant par le Dôme de Réception, et le couloir menant à la porte où était marquée l'inscription « *Albéniens* », atterrirent tout droit devant un Mr. Pedigree opiniâtrement souriant.

Mrs. Ttlutlankl ouvrait la marche, suivie de Mr. Ttlutlankl qui traînait le trolley sur lequel gisait Ttlutlankl junior, aussi faible qu'un bébé humain.

Fluff-fluff-fluff : les six énormes pieds velus de Mrs. Ttlutlankl écrasèrent lors de sa progression le très épais tapis à auto-croissance fourni par l'Etat. Elle s'arrêta. Albert Pedigree leva les yeux — encore, et encore, et encore — jusqu'à avoir dans son champ visuel le visage pour le moins singulier qui se dressait à trois mètres au-dessus de lui.

— « Bonjour, Mrs. Ttlutlankl, » dit-il en albénien, prononçant

cette langue du mieux qu'un gosier humain pouvait espérer le pouvoir faire. « J'espère que vous avez fait bon voyage. »

— « Ces voyages interstellaires sont à sangloter d'ennui, » répondit Mrs. Tlutlankl, « mais après tout, nous voici arrivés et n'est-ce pas l'essentiel ? Et vous-même, Pedigree, toujours en forme ? »

Mr. Pedigree put constater l'effet de la pilule. Sans effort, il contrôla l'irritation produite par l'odieux snobisme et l'intolérable familiarité de Mrs. Tlutlankl.

— « Très bien, je vous remercie, Mrs. Tlutlankl, » répondit-il de sa voix la plus douce.

Puis, avec le sourire le plus merveilleusement hypocrite : « Je vous présente toutes mes félicitations. » Il s'approcha du trolley et tapota la carapace de Tlutlankl junior. Ce qui lui donna à peu près autant de sensations que s'il caressait le dessus d'une chaudière d'amiante qui aurait eu besoin d'être récurée. Aucun élan sentimental ne présidait à ce geste. Le règlement précisait : « Les Officiers de Douane devront, à tout moment, être courtois, amicaux, et faire preuve d'un maximum de compréhension, dans la mesure où leur fonction l'exigera. »

— « Quel est son nom ? » demanda-t-il à Mrs. Tlutlankl.

— « Rufus. »

— « Rufus ! » Mr. Pedigree considéra bébé Rufus. Un mètre quatre-vingts de long. Les six pattes invisibles, parce que repliées sous la carapace. La tête brillante, en forme de poire, avec son embryon d'antenne et les multiples facettes des yeux ronds, verts, qui ne cliquaient jamais. Les mandibules féroces qui, dès à présent, auraient pu s'emparer d'Albert Pedigree, le tuer et le démembrer en moins d'une demi-minute, eût-il été assez fou pour se placer à leur portée. Les tentacules mouvants qui sortaient, tels les poils d'une moustache de cauchemar, de dessous l'horrible mâchoire. Brrr ! se dit Mr. Pedigree en se demandant quel errement avait bien pu le conduire à se porter volontaire pour la section d'Albénil.

Mais il se ressaisit. « Gouli, gouli, » susurra-t-il à Rufus. « Voilà un grand garçon ! Un beau grand garçon... » Il tapota une dernière fois la carapace de la créature, par manière d'acquit, et retourna à son bureau tout en prenant grand soin de décrire un crochet suffisant pour se tenir à distance des mandibules de bébé Rufus.

— « Mais Rufus n'est pourtant pas un nom d'Albénil, » demanda-t-il à Mrs. Tlutlankl, tout en pressant sur le bouton électrique qui soulèverait ledit bureau au niveau de l'œil de la dame.

— « Oh ! non, c'est le nom d'un de nos amis de Londres, Rufus Polax. » L'énorme mâchoire de Mrs. Tlutlankl s'ouvrit béante. C'était un sourire. « J'espère vraiment que cela lui plaira. »

Mr. Pedigree glissa un œil vers Rufus. Un nom humain. Pour cette « chose »-là ! ...Ouch !

— « Je suis sûr qu'il en sera absolument ravi, » assura-t-il miel-

lèvement. « Et maintenant, Mrs. Tlutlankl, je dois vous demander : Avez-vous quelque chose à déclarer ? »

Les bagages des Tlutlankl glissèrent d'une ouverture pratiquée dans le mur et atterrirent sur un banc aux pieds mêmes de la dame d'Albénil. De grandes boîtes de plastique, chacune contenant une carapace de rechange.

Il était de bon goût, pour les Albéniens de la haute société, de se faire enlever par une opération chirurgicale leurs horribles carapaces naturelles, de façon à pouvoir porter, à la place, des carapaces artificielles de toutes couleurs et de toutes formes, suivant l'humeur et l'occasion. Les meilleures carapaces étaient fabriquées sur Terre, à Cincinnati (Amérique du Nord) et à Birmingham (Angleterre), et leur vente constituait une part importante du trafic commercial entre Albénil et la Terre.

Mrs. Tlutlankl agita un tentacule au-dessus des boîtes de carapaces. « Rien que des effets personnels, Pedigree — et quelques misérables petits présents, pour des amis. »

— « Enumérez-les-moi, je vous en prie, » dit Mr. Pedigree, les doigts déjà posés sur sa machine à écrire.

— « Un collier de grenats d'Albénil, pour la fille de Rufus Polax ; une voiture fonctionnant sur le principe antigravitationnel, un jouet, pour le fils d'un autre ami ; une mémoire artificielle pour le professeur Blotto, de l'Université de Londres... »

Sa voix métallique cliquetait, et Mr. Pedigree tapait laborieusement sur sa machine, de façon que Mrs. Tlutlankl puisse apposer plus tard sa signature au bas de la liste. Mais tandis que ses doigts se déplaçaient avec une automatique dextérité, son esprit travaillait à un autre projet. Il pensait aux diamants. Les diamants d'Albénil avaient la taille d'un bel œuf de poule, et valaient au bas mot 5.000 dollars terriens et plus. Les traités commerciaux existant entre la Terre et Albénil stipulaient que l'exportation des diamants albéniens devait être contrôlée exclusivement par le Monopole Diamantaire d'Albénil. Tout Terrien et tout Albénien porteur à titre privé de diamants se trouvait donc être en contravention grave avec la loi, s'il les faisait sortir d'Albénil ou pénétrer sur la Terre. Cela tout simplement parce que le dernier des simples d'esprits sur Albénil pouvait, en se promenant une seule journée, ramasser suffisamment de diamants sur son chemin pour faire de lui un millionnaire terrien. Or, le gouvernement d'Albénil désirait, à tout prix, maintenir la cote des prix des diamants à son maximum.

Enfin, Mrs. Tlutlankl termina l'énumération de ses possessions soumises aux droits de douane. Mr. Pedigree ajouta à la liste la date, le lieu, les indications particulières portées sur les passeports, les noms, les numéros d'identité et une demi-douzaine d'autres informations apparemment futiles. Ce faisant, il se demandait où les Tlutlankl avaient bien pu, cette fois, cacher les diamants. Ce voyage

se trouvait être leur treizième visite à la Terre. (Treize ! pensa Mr. Pedigree, un nombre considéré comme malchanceux dans les temps anciens. Ha ! ha !) A trois reprises, Mr. Pedigree avait été suffisamment malin, ou fortuné, pour découvrir leur contrebande. Ce qui, en soi, n'était pas si mal ; mais ce qui était peu si l'on voulait bien considérer qu'il n'y avait aucune raison pour que les dix autres fois, les Ttlutlankl se soient promenés sans le même genre de cargaison...

Ce score de 9 à 3 était un chiffre que Mr. Pedigree trouvait humiliant, et qu'il était déterminé à améliorer.

— « Signez là, je vous prie, Mrs. Ttlutlankl... Et là... Et là... Là encore. Merci. »

Mr. Pedigree transféra la liste imprimée dans un auto-duplicateur à téléprinter incorporé. Il appuya sur plusieurs boutons. Puis sur celui qui contrôlait la hauteur de son bureau, lequel redescendit doucement au niveau du sol. Enfin, il tourna un œil perçant vers les boîtes de carapaces. Les jeux étaient ouverts. Le match allait commencer. Il avait beau sentir peser sur lui le regard d'insecte de Mrs. Ttlutlankl chargé de la malveillante ironie qu'il devinait, sans même avoir à se retourner, il se sentait blindé, protégé par le zèle et le bon droit. Il se saisit d'un projecteur de fouille à micro-ondes et le projeta sur la première boîte de carapaces. Il surveilla l'écran qui couvrait la surface d'un des murs, épiait l'image qui s'y formerait si les micro-ondes rencontraient une matière possédant la structure moléculaire d'un diamant. Aucune image n'apparut. Mais Pedigree s'y attendait : les Ttlutlankl n'étaient pas des amateurs.

Il repoussa sa machine et, s'adressant d'un ton ferme à Mrs. Ttlutlankl :

— « Vos poches, je vous prie. »

En agitant ses tentacules d'un air excédé, la dame d'Albénil plia ses pattes sous sa carapace et prit une position assise.

Mr. Pedigree s'empara d'une petite échelle, car, hélas, il n'était pas possible d'utiliser le projecteur sur Mrs. Ttlutlankl, les micro-ondes détruisant les tissus vivants. C'est donc en rampant péniblement sur la carapace bleu cobalt de la dame qu'il put ouvrir les énormes compartiments qui servaient à celle-ci de poche, et vérifier leur contenu. Tap-tap-tap, faisait son petit marteau, tandis qu'il vérifiait si un son plus creux ne révélerait pas l'existence d'une poche cachée... Rien. Il redescendit avec précaution. Il était dans ses pouvoirs d'exiger d'elle qu'elle enlevât sa carapace. Il y songea un instant, puis décida de n'en rien faire. Une espèce d'intuition lui disait qu'elle n'avait rien sur elle. De plus, une telle demande lui aurait imposé la vue d'une Mrs. Ttlutlankl toute nue, si l'on peut dire, et il n'en avait certes pas le moindre désir.

— « Est-ce tout, Pedigree ? » demanda calmement Mrs. Ttlutlankl.

« Pouvons-nous enfin partir ? Rufus va réclamer dans très peu de temps son biberon de quatre heures. »

Mr. Pedigree garda le sourire, bien que la seule idée d'avoir à assister au repas de Rufus lui glaçât le sang. Mais, après tout, il ne lui avait jamais été possible non plus d'assister de sang-froid à une corrida. Il secoua doucement la tête.

— « Un moment encore, Mrs. Ttlutllankl. Encore quelques formalités, mais il n'y en a plus pour longtemps. »

Les mâchoires de Mrs. Ttlutllankl se détendirent en un sourire hypocrite. Elle se mit à frotter ses mandibules l'une contre l'autre, sachant parfaitement que ce bruit mettait les nerfs de Pedigree à l'épreuve.

Mais Mr. Pedigree demeura sourd. Il se tourna vers Mr. Ttlutllankl, l'esprit aux aguets, à la recherche d'une inspiration qui pourrait lui venir de leurs entrevues passées. Mr. Ttlutllankl était demeuré bien silencieux — bien plus silencieux qu'à l'habitude, en fait, se dit tout d'un coup Pedigree ; Ttlutllankl n'avait pas encore prononcé un seul mot, qu'il fût de bienvenue, de protestation ou d'impatience... Etait-ce parce qu'il était trop préoccupé par la garde de son rejeton sans défense allongé sur son trolley?... Hmm. Peut-être... Ou parce qu'il était en train de dématérialiser quelque chose ? Impossible ! Pedigree repoussa cette dernière idée. Bien sûr, la capacité qu'avaient les Albéniens de dématérialiser des objets de petite taille constituait la réponse même au rêve de tout contrebandier. Mais c'eût été un procédé futile à employer face à un inspecteur du calibre d'un Pedigree, et celui-ci n'arrivait pas à penser que Ttlutllankl aurait pu être à ce point ridicule.

Et pourtant, plus il regardait Ttlutllankl, plus cette idée prenait corps. Cette immobilité... Ce silence... Cette concentration...

— « Mr. Ttlutllankl, » appela Mr. Pedigree de sa voix la plus douce. Pas de réponse.

— « Mr. Ttlutllankl ! » répéta-t-il, cette fois plus fermement. Pas de réponse.

Pedigree s'approcha de Mr. Ttlutllankl, et tambourina impérieusement sur sa carapace avec son petit marteau, tout en hurlant cette fois : « Mr. Ttlutllankl ! »

— « Oui, Mr. Pedigree ? »

— « Approchez de mon bureau. »

Le bureau grimpa à nouveau dans les airs et Mr. Pedigree plongeait dans les yeux verts, tristes, immenses, de Mr. Ttlutllankl.

— « Multipliez 15 par 147, » cria-t-il.

— « 2.205, » répondit Mr. Ttlutllankl.

— « Multipliez 33 par 1.908 ! »

L'antenne de Mr. Ttlutllankl frissonna. Il regarda sa femme, puis ses pieds, puis Pedigree.

— « 62.974, » dit-il avec effort.

— « Faux, » s'exclama Pedigree d'un ton triomphant. « Pouvez-vous me donner la racine carrée de 14.722 ? »

— « Je ne peux pas, » murmura Mr. Ttlutlankl, pathétique.

— « Combien de temps faudrait-il pour remplir une baignoire d'une capacité de 3.600 litres, si l'eau y parvenait à travers un tuyau à raison de huit litres et demi toutes les sept minutes ? »

Des diamants de la taille de balles de golf scintillèrent dans les airs à un mètre des mandibules de Mr. Ttlutlankl. Ils rebondirent bruyamment sur le bureau de Mr. Pedigree qui s'en empara d'un geste vif avant qu'ils roulent à terre. Mr. Pedigree était enchanté.

— « Ha ! ha ! Comme vous êtes ridicule, Ttlutlankl ! »

Et, mentalement, il changea le score précédent en 9-4, tandis que Ttlutlankl baissait la tête.

En lui demandant de procéder à ces calculs, Pedigree l'avait empêché de se concentrer, donc de continuer à dématérialiser les diamants.

Cinq diamants, compta fièrement Pedigree, tandis que la voix de Mrs. Ttlutlankl retentissait :

— « Comment, Klankli, pauvre idiot ! Vous n'avez rien trouvé de plus sot à faire ? Vous m'aviez pourtant promis de ne jamais plus recommencer ! »

Pedigree réunit les diamants, les glissa dans une boîte, posa la boîte dans un tiroir à fermeture automatique, et commença à appuyer sur des boutons.

L'image d'un tribunal apparut sur l'écran de télévision qui se trouvait sur le mur derrière Pedigree. « *Cour criminelle permanente. Centre Mondial n° 3* », pouvait-on lire en sous-titre. « *Président : juge Binks.* » Le juge Binks, de dessous sa perruque symbolique, jeta un coup d'œil peu amène sur la famille Ttlutlankl dont l'image trop connue apparaissait au même instant sur l'écran de la salle du tribunal.

— « Klankli Ttlutlankl, » prononça Pedigree dans un microphone situé sur son bureau. « Age : 209 ans ; citoyen d'Albénil, y résidant ; accusé d'avoir tenté de passer en contrebande cinq diamants d'Albénil évalués à 32.000 dollars terriens ; ce qui constitue une atteinte à la loi terrienne n° 12.620... »

— « Que plaidez-vous, Klankli Ttlutlankl ? » demanda la voix du greffier, quelques minutes plus tard.

— « Coupable, Votre Honneur, » répondit Klankli avec toutes les apparences du remords.

— « Les diamants seront confisqués, et vous serez condamné à payer une amende de 10.000 dollars terriens ou l'équivalent en monnaie d'Albénil. » dit le juge Binks. « Si vous refusez de payer, ou si vous ne pouvez le faire, l'alternative consistera en dix années de résidence surveillée dans une maison de correction lunaire. »

Klankli Ttlutllankl frissonna. Mrs. Ttlutllankl avait déjà ouvert son sac.

— « Un, deux, trois, quatre, cinq, » compta Mr. Pedigree joyeusement. « Et cinq de plus. Dix mille dollars, nous sommes d'accord. Merci, Mrs. Ttlutllankl. »

— « Vous pouvez aller au diable, Pedigree. Pouvons-nous partir enfin ? »

Mr. Pedigree jeta un coup d'œil sur l'horloge murale qui indiquait 4 h. 5, puis sur bébé Rufus qui agitait furieusement ses mandibules. Il se recula.

— « Oui, » dit-il, « oui, vous pouvez vous retirer. »



Quelques heures plus tard, dans un luxueux palace londonien spécialement adapté aux besoins des hôtes d'Albénil, Mr. et Mrs. Ttlutllankl attendirent que la porte de leur appartement se fût refermée sur le directeur. Puis, pendant quelques instants, ils se tinrent l'un devant l'autre, se frottant affectueusement les antennes. Mr. Ttlutllankl dit tendrement :

— « Comme tu es belle, mon amour. Tes yeux sont comme des clairières dans la forêt... »

Une race sensible et poétique, les Albéniens — et pratique aussi, car, une minute plus tard, Klankli Ttlutllankl était au téléphone, disant :

— « Le service d'échanges de diamants de Hatton Garden ? Mr. Rufus Polax est-il là ?... Allô, Rufus ? Nous sommes arrivés. Vous pouvez venir. »

Tandis que son époux téléphonait, Mrs. Ttlutllankl s'approcha de bébé Rufus, immobile sur son trolley. Elle prit un tournevis dans une des poches de sa carapace et lui enleva la tête.

Puis, dans l'orifice ainsi découvert, elle pressa un bouton. Un de ses tentacules se déploya pour soulever, sans le moindre effort, la carapace de Rufus. A part un petit compartiment contenant la machinerie qui permettait aux mandibules de Rufus de s'agiter furieusement toutes les six heures, de la manière la plus réaliste, le corps colossal était creux.

Mr. Ttlutllankl rejoignit sa femme, et, côte à côte, ils contemplèrent longuement le contenu de cet enfant contre nature : des centaines de kilos de diamants ; des tonnes, littéralement, de diamants.

— « Eh bien, » dit Mr. Ttlutllankl, « voilà qui est fait définitivement. Et nous n'aurons jamais à nous embarrasser de tout ça, n'est-ce pas, ma chérie ?... »

*Traduit par Régine Vivier.
Titre original : Rufus.*

L'éternel triangle

I

L'OBSCURITÉ qui l'entourait ne gênait nullement Sedok. Imperturbable, il continuait sa besogne, penché au-dessus de la cage thoracique de Bendor. L'opération s'était avérée plus délicate qu'il ne le pensait. Seul le bruit des instruments au contact du corps étendu sur la table d'opération troublait le silence qui alourdissait les ténèbres. Grâce aux ondes qu'émettaient ses yeux, Sedok pouvait voir dans la nuit. Quant au silence, il s'y était habitué au cours des siècles. Absorbé par son travail, il ne se rendait pas compte de l'écoulement des heures.

Soudain le puissant plafonnier s'alluma et enveloppa Sedok et Bendor dans son faisceau éclatant. Sedok cligna des yeux et rajusta son iris. Qui avait pu mettre en marche le système d'éclairage ? Il était seul à l'hôpital et n'attendait personne. Il posa les pinces sur le bord de la table et esquaissa un mouvement vers la porte, mais au même instant un bruit métallique de pas parvint du couloir. Sedok demeura à sa place. Sans doute un malade qui venait le consulter. Son horloge incorporée indiqua : vingt-deux heures. Pourtant tout le monde savait que l'hôpital fermait à vingt heures. Une urgence, peut-être. A cette pensée, il se sentit contrarié. Il se rappela son rendez-vous avec Xenos aux laboratoires de recherches, à vingt et une heures. Comment avait-il pu l'oublier ? Et cette personne dont les pas approchaient inexorablement ! Comment se débarrasser de l'importun ? Il serra les poings, mais son mouvement d'humeur se dissipa aussitôt : il téléphonerait à Xenos pour s'excuser de son retard. Le visiteur venait de s'arrêter devant la porte de la salle d'opération. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il frappât.

— « Entrez, » cria Sedok.

La poignée de la porte tourna lentement. Sedok reconnut immédiatement la silhouette difforme de Xenos.

— « J'ai pensé que vous étiez retenu à l'hôpital. Comme je n'avais

rien à faire, je suis venu... La soudaine apparition de la lumière a dû vous surprendre. Je ne puis malheureusement pas me diriger dans le noir comme vous. Je vous demande pardon... »

— « Mais non, c'est moi qui m'excuse de mon retard. Bendor m'a donné du fil à retordre. J'ai oublié l'heure. J'allais justement vous appeler... Laissez-moi quelques secondes pour en finir avec Bendor... »

— « Vous pourriez continuer demain. »

— « Je n'aime pas laisser traîner une opération. Asseyez-vous, je vous en prie. J'en aurai terminé dans un instant. »

Xenos s'installa sur un tabouret et se mit à observer Sedok qui se pencha à nouveau sur la cage thoracique de son malade. Il parlait maintenant tout en travaillant.

« Ces mécanismes des Derniers Temps sont bien plus délicats qu'on ne le suppose. Ils me donnent beaucoup de mal. Et puis la plupart des patients s'ouvrent tout seuls, au moindre malaise, le ventre ou la poitrine et tripotent les centres de distribution. Ils se croient habiles, mais ne font qu'aggraver leurs perturbations... Remarquez que je ne m'en plains pas. Que ferais-je autrement ? »

Xenos hocha la tête en silence.

« Oui, vraiment, » poursuivit Sedok, « que ferais-je sans cet hôpital?... Voulez-vous un peu d'huile ? Non?... Ça y est ! Maintenant c'est fini. »

Il referma la cage thoracique de Bendor.

« On devrait leur mettre des serrures et fermer à clef leurs ventres et leurs poitrines. »

Les paupières de Bendor se soulevèrent.

— « Docteur, est-ce terminé ? »

— « Oui, mon ami. »

— « Puis-je partir maintenant ? »

— « Oui, vous pouvez partir. »

Bendor se souleva lentement, pivota sur lui-même et laissa glisser ses jambes. La mousse de caoutchouc qui recouvrait la plante de ses pieds amortit le bruit. Il aperçut Xenos qu'il salua cérémonieusement.

— « Merci, docteur. »

— « Pas de quoi. Une autre fois n'essayez pas de vous tripoter vous-même. Au revoir. »

Tandis que Bendor quittait la salle d'opération, Sedok rangea soigneusement ses instruments. Il prit un flacon dans l'armoire, avala une gorgée et le remit à sa place.

— « Vous ne voulez vraiment pas une goutte d'huile ? »

— « Non, merci. »

— « Elle est pourtant excellente. »

Lorsqu'il eut terminé ses rangements, Xenos l'interrogea :

— « Alors ? »

— « Tout est prêt. »

— « On tente l'expérience ce soir ? »

— « Oui. Voulez-vous qu'on prenne ma voiture pour aller aux laboratoires ? »

— « Non. Je crois que je préfère marcher un peu. »

— « Moi aussi. D'ailleurs nous avons tout notre temps. »



La rue était sombre malgré les réverbères qui tous les dix mètres découpaient des ovales jaunâtres sur les trottoirs. Sedok ferma à clef la porte extérieure.

— « Je prends mes précautions. Par ces temps de névrose collective, il vaut mieux ne rien laisser au hasard. Vous vous souvenez de la dernière mise à sac de l'hôpital ? »

— « Oui, mais si nous réussissons... Au fait, il boude toujours, l'autre ? »

— « Oui. Impossible de lui tirer une parole. »

— « Vous êtes sûr que les centres qui commandent la parole sont en bon état ? »

— « Parfaits. Les examens sont concluants. »

Ils cheminèrent en silence entre les blocs d'immeubles en acier et en ciment, aux fenêtres éteintes.



Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent en vue du bâtiment des laboratoires. Dans la demi-obscurité, on devinait les silhouettes des nombreux gardes. L'un de ceux-ci braqua sur eux sa torche-mitraillette. Les reconnaissant, il abaissa aussitôt son arme.

— « Bonsoir, messieurs. »

Ils passèrent la porte pour se trouver dans un hall d'où partaient plusieurs couloirs. Deux individus en blouse blanche apparurent à l'entrée d'un des couloirs.

— « Alors ? » demanda Xenos.

— « Toujours la même chose, » dit l'une des deux personnes.

— « Il refuse de s'alimenter, » ajouta l'autre. « D'après la Machine, il en a tout au plus pour une semaine. »

— « Si encore il parlait ! » déclara Sedok. « Non seulement il fait la grève de la faim, mais aussi la grève du silence. Il faut deviner ses désirs ! Mais ne perdons pas de temps. Hoover, préparez le courant ! Quant à vous, Conor, allez lui tenir compagnie. »

Sedok et Xenos s'engagèrent, derrière Hoover, dans le couloir de droite, au fond duquel une porte ouverte laissait échapper un flot de lumière qui contrastait avec celle que répandaient chichement les plafonniers du corridor. Ils pénétrèrent dans une vaste chambre qui

rappelait la salle d'opération de l'hôpital. Des machines compliquées et bizarres encombraient la pièce. Au milieu, sur une table à bascule, on devinait une forme étendue sous un drap blanc. Des fils sortaient des deux extrémités de la table, reliant celle-ci à un panneau mural avec de nombreux instruments de mesure. Hoover se dirigea vers le panneau, tandis que Sedok et Xenos s'approchèrent de la table.

— « Heureusement que cette fois nous avons gardé le secret, » dit Xenos.

— « En effet, » acquiesça Sedok. « Une nouvelle déception aurait entraîné des troubles graves. Mais mettons-nous au travail sans plus tarder. Si les calculs de la Machine sont exacts, tout doit se passer en quelques secondes. Hoover, donnez le courant. »

Hoover abaissa une manette. Les aiguilles des appareils de mesure se mirent à danser. Alors, pour la *deuxième fois*, le miracle se produisit. La forme sous le drap se mit à trembler, d'abord frénétiquement, puis avec une certaine régularité. Sur un signe de Sedok, Hoover coupa le courant.

— « Nous avons réussi, » s'écria joyeusement Sedok.

Xenos releva lentement le bout du drap, découvrant un visage féminin d'une harmonieuse beauté.

II

Un mois plus tard, Sedok marchait de long en large dans son bureau de l'hôpital en attendant Xenos. Ils devaient se rendre ensemble auprès d'Architopor pour lui rendre compte des résultats négatifs de leur expérience. Sedok ressentait une certaine amertume. Par deux fois, il avait réussi à créer des êtres vivants, mais sans pour autant résoudre le problème. Il songea à sa première visite à Architopor, des siècles après la Grande Guerre atomique de 2170. La guerre ! Des cités entières pulvérisées en un instant, la disparition du genre humain sous l'effet de la pollution de l'atmosphère. Seuls quelques centaines de robots fabriqués jadis par l'homme avaient survécu, parmi lesquels Xenos et Architopor, qui appartenaient à la Première Génération, celle qui avait vu le jour à la fin du XX^e siècle. Sedok, lui, remontait au XXIII^e siècle et était doté des plus récents perfectionnements. Ainsi pouvait-il agir dans l'obscurité la plus totale, au contraire de Xenos. Tout de suite après la catastrophe, il avait fallu songer à la sauvegarde des survivants. Suivant les conseils d'Architopor, Sedok et Xenos s'étaient employés à construire des légions de robots nouveaux pour remettre en marche les usines et fabriquer les pièces de rechange nécessaires à leurs mécanismes internes. Ainsi les robots, animés par une sorte d'instinct de conservation, s'étaient-ils maintenus sur la Terre.

Mais depuis quelques années, une curieuse maladie causait des ravages parmi eux. Les robots se détruisaient eux-mêmes. Et cette tendance au suicide prenait des proportions inimaginables. Sedok et Xenos avaient alors décidé d'aller consulter Architopor dont la sagesse ne faisait pas de doute.

Tout en marchant de long en large dans son bureau, Sedok se remémora cette première entrevue.

— « Les robots s'ennuient, » avait énoncé le Maître. « Qu'il s'agisse d'humains ou de robots, ce qui maintient l'existence, c'est une tension vers un but. N'oubliez pas que l'homme nous a construits dans le seul dessein de le servir. Et voilà qu'il n'y a plus d'hommes sur cette planète ! Les robots se sentent frustrés, inutiles. Ils s'ennuient. »

Et Xenos et Sedok avaient décidé de construire un homme, malgré les mises en garde d'Architopor. Ils voulaient sauver la race des robots de l'anéantissement total. « A quoi bon ? » disait Architopor. Ainsi avait été créé Adam II.

Sedok se rappela les premiers jours de la vie du nouvel homme. Adam II s'agitait, donnait des ordres. Les robots, ravis, exécutaient tous ses désirs, s'empressaient autour de lui. Mais bientôt Adam II avait perdu de sa vitalité et s'était mis à boudier. Il se cantonnait dans un inexplicable silence, refusait de s'alimenter.

Architopor avait alors dit à Sedok et Xenos :

— « L'homme trop choyé s'ennuie. D'autant plus qu'il est seul parmi des robots. Il lui faut une compagne. »

Ainsi, Eve II avait vu le jour, un mois auparavant. Cette fois encore les choses avaient bien marché pendant quelques jours. Mais depuis une semaine environ, Adam II et Eve II se boudaient et gardaient un silence nuisible aux robots. Ils refusaient de se laisser servir. Sedok et Xenos, ne voyant pas où résidait l'erreur de leur entreprise, avaient décidé d'aller consulter une fois de plus Architopor.

Sedok ruminait de sombres pensées lorsque la voix de Xenos lui parvint de la porte de son bureau :

— « La voiture est en bas. »

— « Allons-y. »



Architopor habitait loin de la cité, dans une grande maison où il avait rassemblé une énorme quantité de livres de tous genres. Il passait son temps à les lire. Ce goût pour l'étude avait fait de lui le maître à penser des robots. Personne ne mettait en doute sa sagesse. Il accueillit ses visiteurs sur le seuil de sa demeure.

— « Quelque chose ne va pas ? »

— « Oh ! Maître ! Nous n'y comprenons plus rien. »

Le vieux robot les écouta attentivement, puis hocha lentement la tête. Son corps émit des grincements dus sans doute à la rouille.

Sedok se rappela qu'il lui avait proposé de remplacer certains rouages. Mais Architopor refusait obstinément. Il tenait à son corps de tôle ondulée, comme un vieillard à ses vieux os. On eût dit que la fréquentation de la pensée des hommes l'avait doté de sentiments humains !

Architopor sombra dans une profonde méditation que Xenos et Sedok n'osèrent pas interrompre. Ils se tenaient respectueusement à une certaine distance du Maître.

Enfin, la tôle ondulée s'agita de nouveau et fit entendre quelques grincements.

— « Laissez mourir Adam II et Eve II, » dit-il laconiquement.

— « Vous n'y pensez pas, » s'écrièrent ensemble Xenos et Sedok. « Et le but des robots ? »

— « Laissez aussi la race des robots s'éteindre... »

— « Mais, Maître... »

— « A quoi bon continuer ainsi ? » reprit Architopor, comme s'il se parlait à lui-même. « A supposer que des êtres humains arrivent à se multiplier sur cette terre, qu'en résulterait-il ? La planète se repeuplerait. Et nous, les robots, enseignerions aux humains la science de leurs ancêtres lointains. Mais bientôt ils recommenceraient à se disputer, à fabriquer des engins de destruction et à s'entre-tuer. A quoi bon ?... »

— « Quels que soient les risques, il faut les courir. Et n'oubliez pas, Maître, que nous pouvons les conditionner... Si Adam I et Eve I avaient eu à leur disposition des robots, il n'y aurait pas eu de catastrophe atomique... »

Ils supplièrent tellement le Maître que celui-ci finit par céder à leurs instances :

— « Je viens de lire une série de romans et de pièces de théâtre qui ont remué en moi de vieux souvenirs de l'époque où les humains existaient... L'homme, en fait, ne peut survivre que dans un univers triangulaire... »

— « Qu'est-ce à dire ? »

— « La littérature des hommes que j'ai compulsée au cours des siècles mentionne toujours trois personnages : l'homme, la femme et l'amant. Voilà sans doute pourquoi Adam II et Eve II boudent et s'ennuient. Il leur manque la troisième pièce de l'échiquier, celle qui leur apportera le zeste qui leur fait défaut actuellement... »

— « Hourrah, » s'écrièrent ensemble Xenos et Sedok. « Nous allons créer Adam III. Rien de plus simple ! »

Et ils quittèrent hâtivement le Maître qui resta un moment à les regarder s'éloigner.

Chambre noire

LA boutique de Mr. Azel était située entre celles d'un drapier et d'un miroitier ; trois degrés particulièrement raides y menaient. La devanture en était étroite ; un étranger pressé ne l'eût même pas remarquée, car le mur en briques sales de la miroiterie, qui appartenait à un autre immeuble, formait un important décrochement en saillie.

Trois petites marches à descendre et l'on trouvait une petite zone toujours nette devant la porte. Le vent aigre faisait tourbillonner des fétus de paille et des débris de papier d'un bout à l'autre de la rue et abandonnait partout ses joujoux sauf devant la boutique. De l'autre côté de la porte vitrée, à hauteur de vue, était posée une barre d'où tombaient les plis réguliers d'un rideau de velours rouge. La vitrine, à gauche de la porte, était voilée de manière identique. Seuls figuraient sur la vitre, en caractères démodés, les chiffres dorés du numéro de la rue.

Il n'y avait pas de fente de boîte aux lettres, pas de nom, pas d'enseigne, rien d'autre sur la porte ou la vitrine. La boutique était neutre, ne faisait aucune impression sur l'œil, n'évoquait rien. Si certains passants la remarquaient en se hâtant, ils présumaient qu'elle était vide.

Nul chat n'utilisait cette aire paisible pour somnoler au soleil, alors qu'au moins deux matous s'installaient régulièrement sous la vitrine en encorbellement du drapier. En ce jour qui nous occupe, la tranquillité de la paire de félins fut troublée par la course de Mr. Lucius Collins, lequel pourchassait son chapeau. Ce dernier était un melon propre et convenable, et tout en le poursuivant avec un air indigné, Mr. Collins haletait et soufflait, la bouche ouverte — une bouche petite, pleine, purpurine, encadrée de part et d'autre par une paire de favoris blonds, bien taillés, en côtelette.

Outrageant ! se disait Mr. Collins en agitant furieusement ses courtes jambes. *Humiliant !* Et personne sur qui rejeter la faute, pas même le gouvernement, ou les Boers, ou Mrs. Collins avec ses reniflements et son visage de lapine. *Honteux !* Les médailles de sa chaîne de montre

s'entrechoquaient et battaient contre son estomac, tandis que le vent emportait rapidement le melon.

Devant la boutique du drapier, le vent abandonna tout à coup son petit jeu, et le chapeau délaissé chut avec un bruit mat en face de la boutique contiguë. Il roula sur la première marche, puis sur la seconde, la troisième, et s'arrêta piteusement contre la porte.

Mr. Collins descendit péniblement les marches et se pencha pour le saisir. Sa tête demeura figée, ainsi que ses mains et ses genoux. Environ un pied de vitre non voilée s'étendait entre le velours rouge et l'huisserie ; et Mr. Collins regarda par cette ouverture. Il parut abasourdi.

A l'intérieur de l'échoppe, un gentleman petit et mince fixait le visage lunaire et rougeaud de Mr. Collins ; il s'appuyait contre un meuble comme s'il posait pour une photographie. Le léger amusement lisible sur ses traits fins fit réaliser à Mr. Collins que sa position était pour le moins inconvenante. Il ramassa son couvre-chef, se leva, brossa de sa manche le melon errant, épousseta ses genoux, et pénétra dans la boutique. Quelque part dans le fond, un timbre résonna aussitôt.

Une moquette, rouge aussi, étouffait le bruit de ses pas. La salle était petite mais bien meublée, dans le style solide plus en vogue jadis. Il n'y avait rien d'abîmé ou d'usé, pourtant rien n'était neuf. Un brûleur à gaz avec manchon jaillissait d'une cloison dont l'éclat sombre avait l'aspect d'une boiserie longuement polie, mais le brûleur n'était pas allumé, bien que la boutique fût assez obscure. Plusieurs chaises garnies de cuir étaient placées à intervalles réguliers autour de la pièce. Il n'y avait pas de comptoir, pas d'étagères, uniquement le meuble-vitrine. Cette dernière était vide, et seul un haut-de-forme d'Ascot bien brossé était posé dessus.

Mr. Collins ne souhaitait pas que le petit gentleman mince eût l'impression que lui, Lucius, avait pour habitude de s'accroupir pour espionner sous les rideaux des portes de boutiques.

— « Etes-vous le propriétaire ? » demanda-t-il. Le gentleman, toujours souriant, dit qu'il l'était. C'était un sourire froid, et le propriétaire était un personnage d'apparence froide. Il avait un nez long planté dans un visage long. Son menton était fendu.

Les jambes minces du gentleman étaient habillées d'un pantalon assez informe, mais il était visible que celui-ci était une séquelle de l'époque où le pantalon flottant était de mode, et le résultat d'une négligence de sa vêtue. Le tissu en était un mélange d'écossais et de damier, et une paire de bottines fort pointues et étincelantes chaussait ses pieds menus. Un gilet barré d'une chaînette de montre en or, une redingote assez courte et un col cassé ceint d'une cravate noire complétaient son costume. Aucune époque distinctive ne marquait ses vêtements, mais l'on sentait qu'en sa jeunesse — à quelque

période qu'elle eût lieu — ce mince gentleman avait été un gandin... un dandy... à sa façon, froide, mais souriante.

De son nez à son menton étaient burinées deux profondes rides, et des plis rieurs bordaient ses yeux. Sa chevelure, brune et assez clairsemée, était taillée de manière conventionnelle. Le seul trait saillant était que le petit gentleman portait sur le front, comme feu Lord Beaconsfield, une bouclette du genre communément appelé « accroche-cœur ». Quant à sa petite boutique proprette, pour autant que Mr. Collins pût voir, elle ne contenait absolument aucune marchandise.

« Le vent, voyez-vous, a... heu... emporté mon chapeau et l'a déposé contre votre porte, pour ainsi dire. »

S'apercevant que l'homme semblait encore assez amusé, et croyant que cela était dû à son entrée précipitée, Mr. Collins s'expliqua avec une certaine gêne. Afin de cacher son embarras et pour justifier sa présence prolongée, il demanda très vite : « Que vendez-vous exactement ? » en montrant du doigt la pièce vide.

— « Que désirez-vous acheter ? » rétorqua l'homme.

Mr. Collins s'empourpra derechef, ouvrit encore de grands yeux, et chercha désespérément une réponse.

— « Je... je veux dire : dans quelle branche êtes-vous ? Vous n'avez rien en montre, voyez-vous. Pas le moindre objet. Comment savoir quel genre de stock vous possédez, puisque vous ne l'exposez pas ? » Tout en parlant, Mr. Collins reprit un peu son sang-froid, et continua avec plus d'assurance : « Par exemple, mon dada personnel est la photographie, voyez-vous... mais si vous ne montrez rien qui puisse indiquer que vous travaillez dans cette branche, j'avoue que je passerai ici tous les jours sans songer à entrer. »

Le sourire du propriétaire s'élargit imperceptiblement, et ses sourcils rejoignirent son accroche-cœur.

— « Mais il se trouve que moi aussi, je m'intéresse à la photographie, et bien que je n'aie ni étalage ni enseigne pour vous attirer, vous êtes entré. La publicité, le battage, ne m'intéressent pas — c'est à mon avis, vulgaire. Mon matériel n'est pas destiné à une clientèle de désargentés, et je ne ferai rien pour attirer ces derniers. »

— « Votre matériel ? » Mr. Collins examina une nouvelle fois le local. « Où est-il ? » Studio — si studio il y avait — ou boutique vraiment inhabituelle, pensa-t-il, mais il fut impressionné par ce qu'il trouva être une attitude louable de la part du petit gentleman : une qualité si élevée qu'il refusait de la dégrader en l'abaissant au niveau universellement admis dans le commerce.

Le propriétaire désigna le recoin le plus obscur de la boutique. Dans la pénombre, entre la boiserie et le meuble-vitrine, se trouvait un grand appareil de photographie aux formes archaïques, juché sur un trépied. Mr. Collins s'en approcha avec intérêt pour l'examiner.

Fait d'un bois dur inconnu, le vieil appareil, dont le tube optique

brillait d'un ton doré plus vif que celui du cuivre, était à tous points de vue un objet de musée ; pourtant, malgré son âge, il semblait en excellent état de fonctionnement. Mr. Collins passa la main sur la surface lisse ; ce faisant il sentit un endroit rugueux à l'arrière. C'était un nom mais impossible à lire dans la pénombre. Il se tourna vers le propriétaire.

« Il fait assez sombre, ici. »

— « C'est vrai... pardonnez-moi... j'oubliais. Voilà un objet remarquable, n'est-ce pas ? On ne trouve plus de travail semblable de nos jours — ceci a coûté des années de labeur, savez-vous. » Tout en parlant l'homme ouvrit le gaz et alluma le bec. La douce lueur jaunâtre de la flamme emplit le local avec un léger sifflement. Chaque jour plus nombreuses, les boutiques étaient éclairées désormais à l'électricité ; mais celle-ci ne le serait certainement jamais.

Mr. Collins courba respectueusement la tête et déchiffra l'inscription. D'une écriture ancienne et fleurie, on avait gravé autrefois le nom *Gaston Montavarde*. Mr. Collins releva la tête avec stupéfaction.

— « L'appareil de Montavarde ? Ici ? »

— « Lui-même, sous vos yeux. Montavarde travailla cinq années sur ses modèles expérimentaux avant de réaliser celui que vous voyez maintenant. A l'époque il était encore — d'après les historiens — l'élève de Daguerre.

» Mais pour ceux qui le connurent intimement, l'élève dépassa de beaucoup son maître ; tout comme Daguerre avait lui-même dépassé Niepce. Si Montavarde n'avait pas péri alors qu'il allait maîtriser la technique, ses œuvres seraient actuellement célèbres dans le monde entier. Dans l'état actuel des choses, l'appréciation du style et de l'importance de Montavarde est réservée à un petit nombre d'amateurs, auxquels je me flatte d'appartenir. Et j'ai le plaisir de voir, monsieur, que vous faites partie des autres. Des rares autres. »

Sur ces mots, le mince gentleman s'inclina. Mr. Collins fut très flatté, non point tant de la courbette — tous les boutiquiers la pratiquaient — que du compliment adressé à ses connaissances.

A vrai dire, il savait peu de chose sur Montavarde, sa vie ou son œuvre. Mais qui les connaît ? Comme tout amateur de photographie primitive, il avait vu l'étude faite par Montavarde d'une scène de rue pendant la révolution de 1848 à Paris : *Barricade à l'aube*, qui montre une barricade démolie et les corps inanimés de ses défenseurs, est peut-être la première photographie de guerre ; on a coutume de la qualifier — à tort — de daguerréotype. A peine plus de six ou huit clichés de Montavarde sont connus du grand public, et tous sont réputés pour leur singulière qualité lumineuse qui semble provenir de quelque source inconnue, étrangère à la scène. Collins savait aussi l'existence de plusieurs autres Montavarde, en possession de collectionneurs de photos érotiques ou ésotériques, et ne pouvant être pu-

bliées ou exhibées. Parmi ces dernières, une des plus fameuses est celle intitulée *La messe noire*...

Un prêtre renégat de Lyon, Duval, qui célébrait les messes noires des Démonolâtres, utilisa pendant quelques années en guise d'« autel » le corps nu d'une courtisane bien connue : La Manchette. C'est cette scène que Montavarde était réputé avoir photographiée. A l'instar de nombre de femmes de sa catégorie, La Manchette eût pu ensuite se retirer pour cultiver ses roses jusqu'à un âge fort avancé, n'eût-elle été assassinée par l'un de ses innombrables amants. Les photographies prises de la guillotine (*La Veuve*) par Montavarde avant et après une exécution, avaient été interdites par la censure de Louis-Napoléon par mesure de décence.

Tout ceci n'est évidemment qu'une digression. Nous mentionnons ces faits parce qu'ils étaient connus de Mr. Collins, ce qui explique sa stupéfaction et son respect à la vue de l'appareil ayant — de façon présumée — photographié lesdites scènes.

« Comment vous êtes-vous procuré ceci ? » interrogea-t-il, sans souci de réprimer ou de cacher sa curiosité.

— « Pendant plus de trente ans, » expliqua le propriétaire, « il appartient à un Américain. Celui-ci vint à Londres, subit des revers financiers et mit son matériel en gage. Il ignorait, suppose-t-on, qu'il s'agissait de l'appareil de Montavarde... Je n'eus guère de concurrents à la vente aux enchères. J'appris par la suite que l'homme était reparti aux Etats-Unis — ou s'était suicidé, d'après certains. Mais peu importe ; l'appareil était une affaire. L'ayant revendu peu après, je pensais ne plus le revoir ; mais les mensualités n'en ayant pas été versées, il est revenu — chez moi... et le voilà. »

Apprenant que l'appareil était à vendre, et sachant qu'il n'avait pas les moyens de l'acquérir, Mr. Collins se mit à en débattre le prix, sans admettre un refus. Finalement un contrat fut établi, stipulant qu'il paierait une certaine somme comptant et le reste en huit mensualités.

Le petit gentleman sourit en jouant avec sa chaîne de montre tandis que Mr. Collins sortait son chéquier.

— « Quel nom dois-je inscrire, monsieur ? Je ne... »

— « Mon nom est Azel. Comme initiales : A. Z. C'est cela... Pouvez-vous prendre l'appareil ? Dans ce cas, bonsoir, Mr. Collins. Vous avez fait une affaire exceptionnelle, vraiment. Permettez-moi de vous ouvrir la porte. »

Mr. Collins prit un fiacre pour emporter son emplette chez lui, et passa la soirée à nettoyer et polir. Mrs. Collins, petite silhouette sèche, noueuse, arborait une coiffure qu'elle croyait semblable à celle de la Princesse de Galles — Mrs. Collins avait un rhume, comme d'habitude. Elle admit que l'appareil était en bon état, mais — avec

un reniflement — lui fit remarquer qu'il y avait consacré bien trop d'argent. Dans son jeune temps, alors qu'elle était une demoiselle Wilkins, elle-même avait beaucoup fait de photos d'amateur, mais avait abandonné car cela coûtait trop cher.

Quelques soirées après, elle répéta ces réflexions au Révérend Wycliffe Wilkins, son frère, venu faire sa visite hebdomadaire.

— « Notez bien, » dit Mr. Collins à son beau-frère, « je ne sais pas exactement quel procédé utilisait l'inventeur pour développer ses plaques, mais j'ai fait de mon mieux et le résultat n'est pas si mauvais. Voyez. Je n'ai fait que ceci jusqu'à présent : une des vieilles bâtisses de Great Cumberland Street, de l'époque Tudor. Il paraît que c'est une maison qui remonte à la Peste. Dommage qu'on doive la raser pour faire place à la nouvelle route. J'ai voulu battre de vitesse les démolisseurs. »

— « Je suis persuadé que c'est très bon, » déclara le beau-frère. « Je ne connais pas grand-chose en matière de photographie. Mais je vois que vous n'êtes pas au courant de ce qui est arrivé hier à cette maison. Non ? Voici : ma cuisinière faisait son marché et, alors qu'elle arrivait au carrefour, la maison s'est effondrée en un tas de poussière. Certainement une malfaçon quelque part ; car le bâtiment n'avait sans doute pas plus de trois cents ans. Naturellement, il n'y avait personne à l'intérieur ; mais quand même, ma cuisinière a subi une rude émotion.

» Je pense qu'il n'y a aucun mal à ce que vous possédiez cet appareil ; quant à moi, cependant, en raison de ses antécédents, je n'en voudrais pas dans ma maison. Des femmes nues, pensez ! Sauf le respect que je te dois, Mary. »

— « Allons, allons ! » dit Mr. Collins. « Montavarde était un artiste. »

— « Quantité d'artistes furent des gens pieux et décents, Lucius. Il ne peut y avoir de compromis entre le bien et le mal. » Mrs. Collins renifla son approbation. Mr. Collins fronça sa petite bouche et ne dit rien jusqu'à l'arrivée de la bonne avec le thé, ce qui lui rendit sa bonne humeur.

— « Donc, Wycliffe, tu ne voudrais pas que je prenne une photo de toi, je suppose ? »

— « Voyons, je ne vois pas pourquoi, » protesta Mrs. Collins. « Etant donné l'argent que Lucius y a mis, je pense que nous devons nous en servir. Lucius tirera ton portrait, Wycliffe, dès que possible. Lucius a beaucoup de loisirs. Gelée de mûres, ou de groseilles, Wycliffe ? »

Mr. Collins photographia son beau-frère dans le jardin du presbytère — seul, puis avec le Révérend Osias Gomm, son vicaire. Les deux ecclésiastiques s'occupaient activement d'une ligue pour la tempérance — ce qui ajouta une note ironique aux événements tragiques du jour suivant. Ce fut indubitablement la faute de la charrette du

brasseur, Stout — dont les chevaux s'étaient emballés à la vue d'un morceau de papier. Les témoins — au nombre de six — racontèrent qu'ils virent les deux clergymen, absorbés dans leur conversation, commencer à traverser la chaussée. Ils décrivirent comment la charrette surgit au grand galop.

— « Y z'ont pas eu l'temps d'rien voir, » déclarèrent les témoins. Mrs. Collins dit que c'était la seule chose qui la consolât. Elle ne dit rien, naturellement, du legs (trois mille livres placées à six pour cent), mais elle parla de la photo.

— « Comme elle est claire, Lucius, » fit-elle. « Presque brillante. »

Après les funérailles, elle s'estima autorisée à discuter des affaires financières de son défunt frère et, tant que l'héritage ne fut pas réglé, Mr. Collins n'eut guère le temps de s'occuper de photographie.

Il continua cependant à verser ses mensualités, quoiqu'elles fussent une lourde charge. Après tout, ce n'était pas son revenu à lui qui venait d'être augmenté de 180 livres par an.



Ce ne fut qu'en novembre que Mrs. Collins consentit à faire allumer du feu. Le fait d'hériter la part fraternelle du patrimoine n'avait pas amélioré ses habitudes, au grand dam de son mari — entre autres. Bien qu'il transférât, tous les trimestres, la même somme de son compte personnel au compte du ménage, cela se voyait de moins en moins chaque semaine. La viande apparaissait moins souvent sur table, et c'était plus généralement un bas morceau qu'une portion noble. Le thé était de qualité inférieure, le beurre avait diminué de proportions et plus d'une fois Mr. Collins, ayant réclamé une autre tranche de cake à l'heure du thé, s'était vu répondre (à juste titre, comme il l'apprit la nuit en furetant dans la cuisine) qu'il n'y avait plus le moindre morceau de cake dans la maison. (Fut-ce parce qu'il se couchait avec l'estomac creux — donc, nerveux... des rêves bizarres se mirent à l'assaillir vers cette époque : des scènes confuses dont il ne se souvenait pas ensuite, et une voix basse, vibrante, qui répétait sans relâche : *« La vie réside dans la lumière... la vie réside dans la lumière... »*)

Il avait évidemment protesté — ce qui, aussi évidemment — n'avait servi à rien. Mrs. Collins, en reniflant, parla d'augmentation des prix, du déséquilibre des relations internationales, de la nécessité de mettre quelque chose de côté en vue de l'avenir, parce que (disait-elle), sait-on jamais ?

Quoi qu'il en soit, novembre était là, ainsi qu'un bon feu d'anthracite dans l'âtre, et Mr. Collins, installé dans son fauteuil préféré, lisait le journal. (Ils en achetaient deux autrefois, mais Mrs. Collins, dans l'intérêt de l'économie budgétaire domestique, en avait supprimé

un.) Il y avait ce soir-là d'intéressantes informations et, de temps en temps, Mr. Collins en lisait une à haute voix. Mrs. Collins dévidait un écheveau de laine.

— « Sapristi ! » dit Mr. Collins.

— « Qu'y a-t-il, Lucius ? »

— « Allocation spéciale de l'évêque de Lyon. » Il regarda son épouse. « Dois-je te la lire ? »

— « Je t'en prie. »

Son Eminence l'évêque de Lyon avait estimé nécessaire d'avertir toutes ses ouailles qu'une série d'odieux forfaits venait d'être perpétrée dans la ville et la région de Lyon. Non point une fois, mais à six reprises, des hosties consacrées avaient été subtilisées dans les églises et sacristies de la ville et du diocèse de Lyon. Le but de ces larcins ne pouvait signifier qu'une chose, et cela indignait les fidèles, et cætera. Sans nul doute (commentait le correspondant parisien du journal de Collins), l'évêque se référait à la curieuse cérémonie généralement appelée messe noire, qui se pratiquait encore en d'autres régions de la France ; et pas seulement, comme on pourrait le croire, dans les couches sociales les moins cultivées de la population.

— « Sapristi ! » répéta Mr. Collins.

— « Ah ! ces Français ! » s'écria Mrs. Collins. « N'est-ce pas de Lyon que venait ce déplaisant personnage ? L'homme de l'appareil photographique ? »

— « Montavarde ? » Mr. Collins leva la tête avec surprise. « Peut-être... Je n'en sais rien. Qu'est-ce qui te fait croire cela ? »

— « Le pauvre Wycliffe ne le disait-il pas lors de sa dernière visite ? »

— « Je ne m'en souviens pas. »

— « Certainement que si. Sinon, comment le saurais-je ? »

Question qui n'exigeait pas de réponse. Mais elle éveilla d'autres questions dans l'esprit de Mr. Collins. Cette nuit-là, il eut le même rêve, et s'en rappela parfaitement au réveil : il y avait une femme, une étrangère... comment il savait ce dernier point, il n'eût pu le dire. Sûrement pas grâce à son langage, car elle ne disait rien, se contentant de gestes : gestes repoussants et désordonnés au demeurant. Ni grâce à ses vêtements, car elle n'en portait pas. Et elle avait dans la main un objet de la dimension d'un florin, marqué curieusement, qu'elle lui offrait. Comme il était sur le point de s'en saisir, elle l'écartait en riant et portait l'objet à sa bouche rouge, d'un rouge... Cependant que la voix — monocorde, vibrante — répétait inlassablement : « *La vie réside dans la lumière... la vie réside dans la lumière...* » Une voix qui lui semblait étrangement familière.



Le lendemain le trouva dans la librairie de Mr. Pettigew, l'antiquaire bien connu — dénommé envieusement « l'antiquité » par les jeunes membres de la profession. Faisant semblant de rouiner parmi les rayons, Mr. Collins lut tout ce qu'il put trouver sur la démonolâtrie en général, et sur la messe noire en particulier. C'était extrêmement intéressant mais, comme tous les livres dataient du siècle précédent, il n'y trouva aucune mention de Duval ou de Montavarde. Mr. Collins souleva sans melon à l'adresse du libraire (il s'agissait du même chapeau) et sortit de la boutique.

Il acheta l'« *Illustrated London News* » chez un marchand de tabac, prit un siège sur l'impériale de l'omnibus, et se prépara à jouir du trajet de retour chez lui. La journée était belle en dépit de la saison ; c'était le plus beau jour de Guy Fawkes qu'il eût jamais vu (1).

L'*Illustrated*, remarqua-t-il, utilisait de plus en plus des photographies, au détriment des dessins. Le progrès, le progrès, songea-t-il en examinant avec approbation et affection une photo du Duc d'York et de ses fils, les petits princes, en uniforme des Highlanders. Puis, tournant la page, il vit quelque chose... et faillit lâcher le magazine : l'image d'un *dreadnought* ; mais c'était le style, et non le sujet, qui attirait son attention.

« *La photographie ci-dessous,* » exposait la légende, « *du malheureux navire de guerre « U.S.S. Maine » fut prise avant son départ pour La Havane, son ultime voyage. Les habitués de l'art photographique verront immédiatement la luminosité particulière du cliché, laquelle évoque les travaux du Français Montavarde. Le Maine fut construit à...* » Mr. Collins cessa de lire. Il se mit à réfléchir, à suivre un enchaînement de pensées inaccoutumées. Evitant toute fantaisie incohérente ou incongrue, Mr. Collins énuméra mentalement de son mieux toutes les photographies qu'il savait avoir été prises par l'appareil de Montavarde.

Barricade à l'aube ne prouvait rien, pas plus que *La Veuve* : nul être vivant n'y apparaissait. Par contre, si l'on considérait l'affaire de La Manchette, qui faisait le sujet de la photo de Montavarde appelée *La messe noire* ; si l'on considérait la vieille maison de Great Cumberland Street, ainsi que les Révérends Wilkins et Gomm. Si l'on considérait aussi le bateau de guerre *Maine*...

Ayant considéré tout cela, Mr. Collins se trouva à son arrêt d'omnibus. Il rentra directement chez lui, prit l'appareil photographique entre ses bras, et l'emporta dans la cave.

Y avait-il dans l'appareil une qualité qui absorbait la vie de ses

(1) Guy Fawkes : celui qui, dans la Conspiration des Poudres, devait mettre le feu pour faire sauter le Parlement ; on l'a longtemps brûlé en effigie, le 5 novembre.

Conspiration des Poudres : complot formé par quelques catholiques, pour faire sauter les Chambres du Parlement, à l'aide de trente-six barils de poudre à canon. Les conjurés furent dénoncés le 4 novembre 1605, et la plupart furent exécutés.

sujets ? Quelque moyen de transmuier la vie en lumière — une lumière infusée dans la photographie au prix de la vie des sujets... ?

Mr. Collins empoigna une hache et se mit à frapper l'engin. Le bois était d'une dureté extraordinaire, et il ôta son veston avant de se remettre à la tâche... Quoi qu'il fit, Mr. Collins ne put entamer l'appareil, bois, métal ou lentilles. Il s'arrêta enfin, transpirant à grosses gouttes, pour entendre la voix de sa femme le héler. Que diable fabriquait-il ?

— « Je débite une caisse pour allumer le feu, » cria-t-il. Et puis, tandis qu'elle lui enjoignait de ne pas utiliser trop de bois, ledit bois devant leur durer encore une quinzaine, il eut une nouvelle idée. Il remonta avec l'appareil, qu'il plaça sur le feu. Il entassa du charbon par-dessus, y versa de la paraffine au prix de ses sourcils, et il tordit les pincettes.

Au bout d'une demi-heure d'efforts, l'appareil était absolument intact. En désespoir de cause, il le retira du feu et, suant, échevelé, le considéra, ne sachant plus que faire. Tous ses doutes étaient évanouis. Auparavant, il n'était pas absolument sûr de ce qu'impliquait la présence de Montavarde avec sa terrible chambre noire aux rites de Lucifer, à cette horrible cérémonie célébrée par Duval, le prêtre défroqué. Ce n'était pas en simple spectateur que le photographe avait assisté à ces parodies blasphématoires. Crachats sur le crucifix, administration des signes de la souillerie, signature du pacte avec son propre sang, le cérémonial de l'hostie volée en attendant l'épouvantable moment où le prêtre — ou bien la prêtresse — de la détestable secte annoncerait la présence du Malin dans son propre corps... Montavarde avait certainement *fait* tout cela, ne se contentant pas d'observer.

Mr. Collins éprouva le besoin de respirer. Il mit son chapeau, son manteau, et sortit. La brise rafraîchit son visage enflammé et calma ses idées. Plusieurs enfants remontaient la rue dans sa direction, allumant des pétards et les lançant en l'air.

« *Souviens-toi, souviens-toi, le cinq novembre*

» *Fut poudre à canon, trahison, et complot,* »

se mirent à psalmodier les enfants en arrivant à lui. Ils traînaient une vieille baignoire déglinguée et, à l'intérieur, l'épouvantail du diable vêtu de haillons ; exactement ce qu'avait fait Mr. Collins dans son enfance.

« *Pourquoi faudrait-il oublier*

» *La conspiration des poudres ?* »

telle était la conclusion traditionnelle suivie des mains tendues dans l'expectative, puis du cri général : « *Souviens-toi du diable ! Souviens-toi du diable !* »

Mr. Collins distribua sa monnaie au groupe empressé, bien qu'il eût aperçu son épouse — laquelle, étant descendue, le regardait d'une fenêtre du rez-de-chaussée en hochant la tête — qui pinçait les lèvres

et lui faisait signe de ne pas leur donner un sou. Détournant la tête, il examina le diable.

Le pantalon en loques de ce dernier avait un dessin semi-écossais ; ses bottines à revers étaient extrêmement pointues. Un gilet gris fort grasseux, une espèce de redingote déchirée, un col cassé — avachi et sale — ainsi qu'un haut-de-forme Ascot cabossé, complétaient son habillement. Ce costume parut désagréablement familier à Mr. Collins, mais il ne put déterminer pour quelle raison. A ce moment une rafale de vent arracha le vieux couvre-chef, révélant la tête du diable. Elle était faite d'une de ces noix de coco que les visiteurs des mers du Sud en rapportent souvent, et ses traits burinés étaient une affreuse parodie du visage du petit gentleman qui lui avait vendu l'appareil photographique.



Les enfants reprirent leur route pendant que Mr. Collins, immobile, se débattait dans des songes étranges et que Mrs. Collins, de sa fenêtre, le regardait en fronçant les sourcils. Elle semblait occupée à quelque chose ; ses mains s'affairaient... Il parut à Mr. Collins qu'une éternité passa, tandis que les mains dans les poches, il évoquait ce Montavarde mort depuis longtemps (de quelle façon ? « Indéterminée » tel était le mot constamment utilisé) et qui avait payé, d'un prix inconnu et difficile à imaginer, une adresse insurpassable dans la fabrication et l'utilisation de sa chambre noire. Que fallait-il en faire ? La fourrer dans un grand sac ou l'enrober de béton, et la jeter dans la Tamise ?

Ou bien la conserver, cachée dans un lieu inviolable ?

Se tournant vers la maison, il regarda Mrs. Collins à sa fenêtre. (Que *diable* venait-elle de faire ?) Il se dit que jamais elle n'avait autant ressemblé à un lapin — et l'idée le traversa qu'il avait toujours détesté les lapins et ce, depuis son enfance. Laquelle, tout compte fait, n'était pas tellement lointaine. Il était encore relativement jeune. Nombre de femmes pourraient encore le trouver attirant.

Devait-il se soumettre, tel un légume, au grignotement perpétuel de sa femme ? Non : la voie lui était indiquée ; il avait lutté, mais pour un genre de victoire qui ne lui était évidemment réservé. Il suivrait donc le chemin tout tracé depuis le moment où il avait acquis l'appareil. Et il s'en servirait de nouveau, en toute connaissance de cause.

Il gravit le perron et venait d'atteindre la marche supérieure, quand une douleur fulgurante le frappa en pleine poitrine ; le soleil disparut. Dans sa chute, son chapeau dégringola, dévala la première, la seconde et la troisième marche. Mrs. Collins se mit à hurler. En cet instant de noire agonie, Mr. Collins songea que ces cris étaient bien peu convaincants...

Pour une raison inconnue, sa fin ne survint pas immédiatement.

— « Je ne suis pas satisfaite du portrait que j'ai tiré de toi immédiatement avant ta crise, » lui dit Mrs. Collins. « Il est vrai que c'était la première fois que j'utilisais un appareil depuis notre mariage. Et la photo — pendant même qu'on la regarde — paraît devenir de plus en plus brillante. »

C'est logique, se dit Mr. Collins ; car en même temps il s' 'faiblissait. Baste, cela ne signifiait peut-être rien.

« Tes affaires sont en ordre, n'est-il pas vrai, Lucius ? » Ses yeux évoquaient ceux d'un oiseau... et un oiseau, naturellement, n'est pas humain. Il ne répondit pas. « Oui, elles le sont. Je m'en suis assurée. Si ce n'est que ce désagréable Mr. Azel me réclame de l'argent encore dû, selon lui, pour l'appareil photographique. Eh bien je ne paierai pas. J'ai déjà assez de peine à subvenir à mes propres besoins. Mais je lui réserve une surprise. Il peut reprendre son vieil engin, grand bien lui fasse. Avec la bague qui me vient de ma mère, j'ai complètement rayé ses sales lentilles à l'aide du diamant... »

Sa voix se faisait plus lointaine.

« ...Tradition dans la famille, tu sais ; c'est un vieux diamant, un héritage ; il est dans la famille depuis très longtemps, et on dit qu'il était naguère serti dans un ostensor placé sur le maître-autel de Canterbury, avant l'époque du roi Henri.

» Ce sera une bonne leçon pour ce Mr. A.Z. Azel... »

Traduit par P. J. Izabelle.

Titre original : The Montavarde camera.

De l'autre côté

O CLARISSE, mon amie, je te vois dans ta chaise longue, nous sommes demain, non pas « nous », mais « vous », vous les vivants, vous êtes demain, 15 janvier, la matinée est déjà avancée, et toi, Clarisse, allongée sous la couverture qui recouvre tes jambes paralysées, tu penses à moi intensément, tu sens l'angoisse t'envahir. Clarisse, tu pleures déjà sur ma mort quand le facteur te remet la lettre qui te l'apprend. Oui, je suis morte, Clarisse. Maintenant, alors que tu lis ces lignes, mon corps raidi en arc de cercle repose sur la nuque et les talons sur le lit de la chambre rose. Tu es mon amie, tu sauras tout.

On a dit qu'Hélène s'était suicidée à la strychnine, mais, Clarisse, ce n'est pas vrai ; je le sais, car c'est moi qui l'ai tuée, je revendique ce crime, c'est moi qui l'ai tuée, va-t-en le dire aux autres. Que la justice humaine me condamne ou m'absolve, mais qu'on sache que je plaide coupable, va-t-en le dire aux autres. Elle était rayonnante et extasiée, le buste rejeté en arrière, la taille courbée sur le bras de Jacques quand je lui ai porté le coup mortel. Strychnine ? Qu'il est pauvre l'esprit humain, et étroites ses limites, c'est moi qui l'ai tuée. Clarisse, je vais mourir, en arc de cercle comme eux que j'ai voulu rejoindre, que je vais rejoindre. Clarisse, je vais mourir, va dire que je l'ai tuée, va-t-en le dire aux autres.

Non, je n'aimais pas Jacques, non, je n'ai pas eu de peine. Que ceux qui ont connu les détails de sa mort n'aillent pas imaginer que le choc m'a ébranlé les nerfs ; car je n'ai pas eu peur quand j'ai ouvert la porte de la chambre rose, et que j'ai vu sur le lit son corps raidi courbé en arc de cercle, reposant sur la nuque et les talons.

Non, je n'ai pas eu peur et je n'ai pas souffert non plus, car je ne l'aimais pas.

Il était jeune, beau et brillant, mais je ne l'aimais pas ; il me plaisait qu'il eût pour moi rompu ses fiançailles, préférant la beauté tendre et chargée de mes trente-cinq ans à la jeunesse trop éclatante d'une enfant de vingt ans. Je lui étais reconnaissante de cette joie d'orgueil, mais je ne l'aimais pas et il m'est toujours resté étranger,

même pendant ces quelques semaines où il a habité chez moi. Je l'ai quitté un soir sans l'ombre d'une inquiétude et je l'ai retrouvé le lendemain matin, mort, un flacon de poison sur la table de nuit... Mort, et je ne savais pas pourquoi. Il vivait chez moi, il était mon amant, il disait qu'il m'aimait et je ne savais pas qu'il voulait mourir. Je regardais ce corps atrocement tordu que reflétait la grande glace rectangulaire fixée au mur, le long du lit. Je regardais et je me demandais ce qu'il convenait de faire pour étouffer le scandale. Mais je ne souffrais pas, son absence ne laisserait aucun vide. Je ne souffrais pas et je n'avais pas peur non plus. Tu le sais, Clarisse, je ne croyais pas à la survie de l'âme, ni à l'esprit ; seulement à la matière mortelle. Ce corps en arc de cercle n'était pour moi rien de plus qu'un bloc de pierre. Je pus m'approcher sans crainte et toucher son front glacé et tenir un miroir devant son visage, cherchant la plus légère buée, indice de vie... une pierre, une pierre... il fallait songer aux démarches... ni peur ni peine... juste une émotion due à la surprise, et quelques larmes au bord des cils, mais pas de peur, pas de peur du tout.

C'est peu de temps après qu'une phrase anodine autour d'une tasse de thé devait me conduire là où je suis maintenant.

Oui, c'était devant une tasse de thé, chez toi, Clarisse. Une femme très occupée m'a conseillée de prendre une étudiante comme secrétaire, et de la prendre au pair...

... Logez donc chez moi, mon enfant, et nourrissez-vous ici, si bon vous semble, mais rangez mes factures, faites les déclarations d'impôts, occupez-vous de la Sécurité Sociale, remontez les pendules, inscrivez mes invitations... faites tout cela, mon enfant, voulez-vous, et la chambre rose est à vous. La chambre rose qui a un cabinet de toilette particulier, le chauffage central, le téléphone, un balcon... Ah ! j'oubliais, pourrez-vous aussi, ma petite, surveiller et commander la bonne qui ne fait jamais rien ? Vous dites que vous pourrez le faire... Vous vous appelez Hélène... Hélène Kerstemberg, licenciée de russe... à votre âge c'est étonnant, et ainsi vous commencez votre diplôme... cette chambre vous plaira-t-elle, dites-moi si vous désirez quelque chose... on ne pense pas toujours à tout...

Duffle-coat gris et queue de cheval agressive et des yeux trop clairs, c'est moi qui suis intimidée. J'essaie de me dire que j'ai trente-cinq ans, et une situation brillante, j'essaie de me dire que ma beauté vaut bien la sienne. J'essaie de me dire qu'elle n'est qu'une gamine... mais je suis intimidée, et même, même, j'ose me l'avouer seulement maintenant, Clarisse, j'ai peur.

Mais c'est à cet instant que la peur s'est installée... et cela a duré des semaines et des semaines... Non pas la peur nette et précise, celle qui a le visage de l'assassin, la gueule de la bête fauve, ou le canon d'une arme, ou d'autres choses encore, qui ont une forme, une cou-

leur, un visage. Vous pouvez crier, vous défendre et vous pouvez le raconter aux autres, mais cette peur-là... Ah ! je m'en souviens, parfois elle était localisée au creux de ma poitrine, c'était une douleur sourde, mon cœur se rétrécissait, ou bien elle venait m'agripper à la gorge, comme une main aux doigts durs, et je peinais à respirer et à avaler ma salive, je restais sans manger pendant plusieurs jours. Mais c'était au début et cela ne dura pas ; bientôt elle s'installa partout, mon corps tout entier était envahi comme si j'avais la fièvre, mes mains étaient moites et ma vue par instants se brouillait, je sentais mon sang battre à mes tempes et aux poignets. Le soir, quand j'entendais rentrer Héléna, j'étais obligée de serrer les mâchoires et de me contracter pour empêcher mon corps de trembler, de trembler, de trembler.

Il est terrible d'avoir peur et de ne pas savoir pourquoi. La peur absolue, sans objet, à l'état pur.

Oui, c'était surtout le soir, à partir de huit heures. Je savais que cela se passait non loin de moi, dans la chambre rose ; je ne dormais plus guère, je restais tendue, écoutant, tressaillant au moindre choc, mais plus inquiète, encore, du silence qui entourait la chambre rose. Dans la journée, épuisée, je somnolais de temps en temps et je rêvais d'elle à la fois morte et vivante derrière cette porte close. Quand je sortais, les bruits de la rue me cisailaient douloureusement les nerfs ; et je rentrais dans mon silence, vite, vite, que cela n'arrive pas lorsque je serai loin... ma maison ne s'écroulera que sur ma tête, mon navire ne coulera pas sans moi. Et pourtant, il n'y avait que la rue, les lieux publics ou les appartements des autres pour me redonner pendant de courts instants ma lucidité d'autrefois.

Alors je cherchais des raisons claires et logiques pour étayer ce sentiment absurde ; j'essayais de justifier ces angoisses irrationnelles par des explications psychologiques et sociales. Dieu, quand je pense maintenant au lieu où se situait la vérité, j'admire à quel point nous savons recréer un monde à nos dimensions quand nous nous sentons dépassés !

C'est ainsi que je crus découvrir que la présence de cette fille de vingt ans avait déclenché chez moi l'angoisse du vieillissement... mon visage du matin, un peu boursoufflé, un peu couperosé, mon corps marqué des guilochis de la gaine, portant les traces de mon soutien-gorge trop serré... mes cheveux durcis par les teintures successives... Et Héléna... des cheveux blonds, libres dans leur souplesse naturelle, son visage lisse, ses traits nets sans maquillage, son corps mince, ses petits seins pointant hauts et drus sous les pulls de laine... Lancée dans la voie des élucubrations, je ne m'arrêtai pas... N'avais-je pas pour elle un sentiment trouble me causant un malaise et une souffrance que je n'avais pas su identifier ?... Après tout, les avances des

hommes me laissaient depuis quelque temps complètement indifférente... Alors... Peut-être n'était-ce que cela... Peut-être me faudrait-il un amant pour partager avec moi cet appartement et lui redonner une clarté humaine. Mais quand je pensais aux hommes qui me faisaient la cour, je ne pouvais imaginer leur entrée chez moi autrement que comme un sacrilège, une profanation. Alors la terreur me reprenait et je rentrais chez moi le plus vite possible... O ma demeure en danger, mon vaisseau en péril, que j'étais seule à pouvoir défendre. La porte une fois refermée, j'oubliais toutes les bonnes raisons inventées pour les besoins de la cause et qui ne tenaient pas à l'intérieur de mes murs.

J'aurais dû voir un docteur ? Et lui dire quoi ? Docteur, je suis angoissée, j'ai peur de l'étudiante qui travaille chez moi pour payer la chambre qu'elle occupe. Me confier à mes amis ? Mais non, c'était impossible, Clarisse, ne t'est-il jamais arrivé de faire un rêve surprenant et de le trouver ensuite si terne et si absurde que tu renonçais à le raconter ? Dès que j'essaye de parler d'Hélène, je suis effrayée de la pauvreté de mon récit. La réalité est forte et démente, comment la dire à mes amis ? Entre deux gorgées de thé, on me parlait d'elle, on me demandait si j'en étais contente... Contente d'elle ? Mon Dieu, oui, comment ne pas l'être, elle était parfaite, elle semblait avoir tenu une maison, organisé des cocktails, commandé une bonne et tapé à la machine toute sa vie.

Finalement, il fallait m'y résigner, je ne pouvais plus voir personne ; je prétextai une dépression nerveuse. Clarisse, je te demande pardon, je ne pouvais faire autrement, essaie de me comprendre.

A force d'écouter ce silence tous les soirs l'oreille tendue, en fumant et en buvant de l'alcool, ou du thé, j'avais fini par me créer un rythme de vie à part que se partageaient les veilles et de vagues somnolences. Car j'avais peur, tellement peur de sombrer dans le sommeil ! Quand je le sentais venir, je me raccrochais de toutes mes forces à ce qui me restait de conscience, m'efforçant de garder mes paupières ouvertes sur mes yeux brûlants, fixant sans répit la lumière d'une lampe pour que les horreurs inconnues qui peuplaient ma maison à la nuit tombée ne prennent point possession de moi quand mon esprit engourdi ne monterait plus sa garde vigilante. Dieu ! que j'avais peur... thé, whisky, cigarettes et pas de radio et pas de disques pour que je les entende bien se déployer, les forces anonymes et menaçantes. Dans la matinée, je commençais à somnoler ; je me levais vers deux ou trois heures, buvais du café, grignotais quelques toasts, trop oppressée, trop fatiguée pour songer à prendre un vrai repas ; puis la journée se traînait lente et sotte, les phantasmes de la nuit me tourmentaient moins, je prenais un bain, me maquillais avec soin, feuilletais vaguement des revues... j'attendais le soir... un bruit de clef, le pas d'Hélène dans le couloir, jusqu'à sa chambre où elle s'enfermait à double tour ; c'est alors que peu à peu l'atmosphère se chargeait, devenait dense,

anormale ; les objets eux-mêmes prenaient un relief menaçant, les choses familières semblaient être devenues étrangères et hostiles, je me prenais à caresser les murs, à embrasser les rideaux et les bibelots, à sangloter contre un meuble cher, pour lui demander d'être avec moi, de me protéger... oui, j'en étais là, moi...

Avant, c'était l'ère de la joyeuse pagaille, tu t'en souviens, Clarisse ? Les lettres sans réponse, les factures non payées ou payées deux fois, les brouillons d'articles laissés sur les tables des cafés et les invités oubliés qui attendaient sur le palier : le linge, les tailleurs, les robes, des mois chez le teinturier, et puis cette bonne qui ne savait rien faire et qui amenait des clochards et cassait la vaisselle. Oui, c'était l'ère de la pagaille, mais de la pagaille joyeuse, car ma maison était alors claire et vivante, pleine de visiteurs connus et inconnus, maison ouverte à tous ; quinze jours après l'arrivée d'Hélène, il n'y avait plus personne. Pourquoi, mais enfin pourquoi ? Recevoir eût été plus facile avec Hélène, mais la vérité, Clarisse, c'est que je ne pouvais imaginer des étrangers pénétrant dans ce lieu. En quinze jours ma demeure était devenue un sanctuaire où on ne marchait qu'en étouffant ses pas pour ne pas provoquer la colère des dieux.

Un charme maléfique m'engourdissait, je ne pouvais plus réagir. « Je vis comme une huître, » pensais-je. Mais je ne pouvais réagir... Quand Hélène venait me parler de factures ou de courrier, je m'efforçais d'éviter son regard.

Hélène, j'aurais dû te tuer dès le premier jour, dès que j'ai senti la peur s'infiltrer et glacer mon rire. Oui, j'aurais dû te tuer, car il faut que les sorcières meurent. Mais, Clarisse, elle est morte, je l'ai tuée, et cependant ses yeux m'obsèdent encore, et non pas seulement ses yeux, mais aussi sa silhouette, mais aussi l'arc de cercle de son jeune corps, mais aussi ses cheveux. O Clarisse, on dit que les cheveux des morts poussent encore au fond des tombes... cache tes yeux derrière, Hélène, cache-les, je ne peux plus supporter leur lumière... sorcière au corps de nymphe, on aurait dû te brûler.

Clarisse, ne crois pas que je deviens folle. Tu connais mon esprit positif et rationaliste, tu sais que je ne croyais ni à Dieu ni au diable et surtout pas à l'éternité, tu sais que je croyais à la terre et à la minute qui passe, et en quinze jours... Clarisse, « il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre (...) qu'il n'en est rêvé dans toute votre philosophie. »

Et cependant je m'agrippais de toutes mes forces aux conceptions concrètes et sans bavures qui un temps avaient été les miennes.

Et c'est pourquoi j'ai peu à peu nourri le projet de ne rien négliger pour savoir qui était Hélène. Je cherchais un motif matériel et solide qui pût me permettre de lutter à découvert. Que l'ennemi se montre et je ne le craindrais pas.

Je choisis un mardi, sachant qu'Hélène avait des cours tout l'après-midi. Marchant sur la pointe des pieds, je pénétrai dans la chambre rose.

Et moi qui n'avais pas eu peur devant le corps de Jacques, j'ai, à ce moment-là, ressenti une peur aiguë, comme si je pénétrais dans un monde étrange... La chambre était propre et rangée, il y avait des photos et des reproductions sur les murs ; quelques détails avaient été changés... quelques détails... et je me demandais pourquoi je ne m'y reconnaissais pas, pourquoi tout cela me semblait tellement inhabituel, tellement anormal ; non, je ne comprendrai jamais comment, ce jour-là, je n'ai pas vu que le grand miroir, habituellement sur le panneau le long du lit, n'était plus là. Aujourd'hui, cela me semble aberrant, et j'essaie de me rappeler ces instants, d'en mémoriser les images. Mais aux souvenirs de ce jour précis s'ajoutent tous les souvenirs antérieurs et c'est la chambre telle que je la connaissais que je me souviens, pas de la chambre de ce jour-là. Et cependant j'essaie. En pensée, j'ouvre la porte. La pièce est longue et étroite, à gauche de la porte juste la place d'un lit, le mur qui lui fait face est occupé par la cheminée de marbre gris surmontée d'une glace ovale. En face de la porte s'ouvre l'immense baie donnant sur le jardin, c'est devant elle que se trouve la table de travail, je me souviens de tout cela, la porte du cabinet de toilette au pied du lit était entrouverte, il y avait sur la table un vase de céramique rempli de bruyère ; la lourde pendule de bronze de la cheminée était arrêtée sur trois heures. Je me souviens de tout, sauf de l'absence du miroir ; cela, je ne le comprendrai jamais.

Donc, je marchais sur la pointe des pieds, comme dans un sanctuaire, essayant de me dire que cette chambre était semblable à celle d'autrefois, essayant de respirer largement pour me dégager de cette trop étouffanteangoisse... lorsque j'ai aperçu les lettres.

Il y en avait tout un paquet, plus de cent. C'était l'écriture de Jacques.

L'ancienne fiancée de Jacques... la jeune fille abandonnée, pourquoi était-elle venue ? Pourquoi ? Elle dormait dans le lit où il était mort... mort, mort pour elle ; comment pouvait-on oublier Hélène ?... Dormir dans ce lit où il était mort... vivre dans ces murs où... Hélène, Hélène, pourquoi êtes-vous venue ?

Et j'ai encore, pesamment, laborieusement, de toute ma lourde intelligence, essayé de trouver les raisons de sa présence chez moi.

Allait-elle me jeter un sort ? Poupée de cire et mauvaise prière ? Comment reconnaître aujourd'hui les sorcières, elles ont de petits cols blancs et des lèvres sages...

Cherchait-elle à découvrir, dans toutes les compromissions de mon passé avant ma réussite, celle qui serait la plus évidente, ou bien

pensait-elle que j'allais commettre une faute irrémédiable? Je me la représentais travaillant dans l'ombre pour faire éclater un scandale qui me briserait à jamais.

De toute façon, pensais-je avec lassitude, mon attitude étrange auprès des journaux et de mes relations était en train de ruiner ma carrière. Peut-être était-ce seulement cela qu'elle avait voulu...

Quel remède? La renvoyer? Elle savait assez de choses et puis, le mal commencé continuerait de lui-même. Et puis... Comment exprimer cela? Clarisse, essaie de me comprendre... je ne pouvais plus envisager ma vie sans Hélène; je me sentais liée à elle de toutes mes fibres; elle était devenue mon pôle; j'aurais accepté d'aller au bout du monde avec elle. Non, ne me demande pas d'explications rationnelles, cette limite-là est dépassée. C'est pour cela que Jacques s'était suicidé, il n'avait pu supporter de vivre sans elle. Clarisse, tout à l'heure, moi aussi j'irai la rejoindre.

Pendant quelques semaines, il n'y eut que cela, ma peur toute seule, sans objet... et puis un soir...

Oh! je m'en souviens tellement bien! J'étais au salon, n'osant troubler le silence dense par de la musique, ne pouvant lire car j'étais trop angoissée par l'atmosphère chargée. C'est alors que j'entendis sonner le téléphone dans la chambre d'Hélène. Cela me sembla presque insolite, presque anachronique, presque dénué de sens. Hélène était rentrée peu de temps auparavant. Je l'avais entendue s'enfermer à clef. Longtemps la sonnerie continua, vrillante et insistante. Elle ne décrocha pas. On peut ne pas vouloir répondre, n'est-ce pas? Cela n'a rien d'extraordinaire... n'est-ce pas?

Quelques jours plus tard, aux environs de neuf heures du soir, la sonnette de la porte d'entrée résonna trois fois. C'était pour Hélène, mais elle ne bougea pas. J'y allai, un télégraphiste apportait un pneumatique. Je me dirigeai vers sa chambre. Pourquoi n'avait-elle pas réagi au coup de sonnette? Je frappai discrètement d'abord, puis plus fort, m'énervant de ne pas recevoir de réponse, m'affolant de me sentir si vulnérable, si dominée par la terreur. Je me mis à taper à coups de poings, criant son nom. Ah! ce silence épais, solide... que se passait-il derrière cette porte close?

Des faits semblables se renouvelèrent plusieurs fois; et c'était toujours au moment où ma raison s'affolait, me faisant murmurer des phrases insensées telles que: « Porte close, close sur une absence... » et je me gourmandais ensuite d'oser émettre de telles stupidités; je ne savais pas alors combien ces mots étaient justes; ce n'est que maintenant que je peux en mesurer toute la vérité. A cette époque, je ne pouvais que m'efforcer de trouver des explications logiques. Bientôt l'insolite allait envahir mon petit monde matériel aux courtes limites, mais je me suis débattue très longtemps.

C'est ainsi que le jour où je décidai de l'appeler sur l'appareil

intérieur, je fis de grands efforts pour croire qu'il s'agissait d'un roman policier. J'écoutai l'appel résonner dans la chambre où je l'avais entendue s'enfermer. Qu'elle ne réponde pas à un coup de téléphone de moi prouvait qu'elle n'entendait pas la sonnerie. Elle n'entendait pas. Je laissai l'appel continuer. Pas de réponse... cinq minutes, dix minutes. Somnifères ? Drogue ? Elle n'entendait pas. Enfin, le délice, elle avait décroché. Cela faisait presque un quart d'heure. Sa voix était faible, haletante, sans timbre... absente... close, close sur une absence...

Sous un quelconque prétexte, je la priai de venir.

Non, je n'oublierai jamais le visage, le regard, la démarche qu'elle avait ce soir-là. Pâle, avec de grands yeux cernés, et puis des gestes vagues et imprécis ; jamais elle ne m'avait semblé aussi mince, aussi fragile, jamais elle n'avait été plus légère, plus immatérielle... et puis cet air de venir d'ailleurs... drogue, hypnotisme... mais déjà mon être rationnel se débattait plus faiblement, plus maladroitement.

C'est à partir de ce moment-là que j'admis qu'il y avait un mystère, et que mon imagination n'était pas seule en cause.

Tous les soirs à huit heures, il se passait quelque chose d'effrayant dans la chambre rose ; à deux pas de moi, derrière cette porte close, une fille de vingt ans faisait naître un monde de terreur. Il fallait savoir ; je secouai mon engourdissement, ma lassitude, et cette recherche de moyens matériels me communiqua quelques relents de ma lucidité passée.

Une sombre histoire d'hôtel de voyeurs me revint en mémoire. J'envoyai Hélène faire une course en grande banlieue et profitai de son absence pour faire remplacer par une glace sans tain le miroir ovale de la cheminée.

Ce fut facile car la chambre rose n'était séparée de la pièce voisine que par un mince galandage. L'ouvrier qui la posa y resta fort peu de temps. Drôle d'endroit, marmonna-t-il en s'en allant.

Derrière la vitre ovale, je pouvais voir nettement la pièce ; seul le panneau de la cheminée derrière lequel je me trouvais m'était dissimulé.

A huit heures, quand elle rentra, j'étais à mon poste. Je la vis refermer la porte à double tour avant de se dévêtir. Des gestes de fille soigneuse et ordonnée. Elle changea de chaussures, rangea son duffle coat, mit son agenda à jour et passa au cabinet de toilette. Elle en revint bien coiffée, légèrement fardée ; je ne l'avais jamais vue plus ravissante. Elle portait un pull vert, une large jupe de velours noir serrée à la taille par une haute ceinture, des souliers à talons. Elle ouvrit un coffret, sortit un collier de corail qu'elle vint attacher devant le miroir ovale, près, tout près de mon visage, et jamais, non jamais, je n'ai eu si peur que devant ce jeune visage grave aux yeux trop clairs, trop profonds, regardant au-delà des choses.

Elle s'agenouilla, s'allongea par terre — d'une seconde à l'autre j'allais savoir — s'allongea par terre, devant la cheminée, le seul endroit qui fût inaccessible à ma vue... Il me semblait qu'elle était à plat ventre, mais je voyais trop mal. L'atmosphère se chargeait de plus en plus, l'angoisse m'étouffait, je ne voyais pas ce qui se passait devant la cheminée, mais je savais que là se trouvait la source de l'angoisse qui me tenaillait depuis des jours et des jours.

Je refermai le panneau qui dissimulait la glace et revins au salon ; un peu plus tard, je l'appelai au téléphone, elle ne répondit pas. Je m'y attendais et raccrochai sans insister. J'étais lasse infiniment, je me mis à pleurer sans savoir pourquoi. Longtemps après je l'entendis sortir de sa chambre et aller à la cuisine. Sans doute voulait-elle vérifier si la bonne avait fait le travail correctement. C'était fini, jusqu'au lendemain.

Je restai immobile, vide de pensée, incapable d'effort, assise dans le grand fauteuil de cuir, les jambes repliées sous moi ; je l'écoutais aller et venir dans l'appartement, je me la représentais parfaitement bien ; ce matin elle était vêtue de gris, sa queue de cheval remontée très haut lui descendait jusqu'à la taille. Je passai un long moment à imaginer ses cheveux défaits, flottant, mais alors je la voyais ligotée sur un bûcher, ses yeux reflétant de sinistres flammes. Il me fallut longtemps pour éloigner ce phantasme. Il est terrible, Clarisse, de ne pouvoir dominer ses pensées ; je les sentais à la fois paresseuses et folles échapper à mon contrôle. Ah ! que j'aurais voulu dormir. Mes cigarettes étaient sur le piano... Pas le courage d'aller les chercher, et Dieu sait ce qui pourrait arriver si je remuais. J'aurais aimé boire aussi, ou peut-être manger quelque chose, je n'avais rien pris depuis longtemps ; depuis quand ? Je ne savais plus la date.

Je suis restée comme cela toute la nuit, remuant des pensées vagues, incapable de me sortir de cette torpeur, et luttant contre le sommeil.

Le lendemain le temps était à l'orage. Cela intensifia mon agoisie. Vers quatre heures seulement je réussis à sortir de mon engourdissement. Hélène vint voir si je n'étais pas malade. C'est la dernière fois que je l'ai vue vivante, elle avait un pull sport blanc et une jupe plissée bleu marine. Sa queue de cheval était nattée serré. Elle fut charmante et attentionnée et, la bonne étant sortie, m'apporta elle-même du thé brûlant et des toasts. Je la regardais avec attendrissement, comme si ce sixième sens auquel je commençais à croire m'eût avertie que je la voyais pour la dernière fois. Comme elle était douce, comme elle était jolie, comme je l'aimais...

Douce, douce, jolie, jolie, Hélène... O Clarisse, je l'aimais, comment pouvait-on la voir vivre sans l'aimer ?... Jacques... Il n'avait pas

pu, moi non plus je ne peux pas... Je la regardais. Je sentais des larmes me monter aux yeux. Héléna... comment lui dire quelque chose qui lui fasse comprendre combien elle m'était chère ? Hélas, je n'étais pour elle que la femme de trente-cinq ans qui lui avait pris son fiancé. « Vous n'avez besoin de rien ? » Sa voix... je ne devais plus l'entendre... « Non, merci. Vous êtes très gentille. » Elle eut un fugitif sourire et sortit.

Peu après elle quitta la maison ; je m'étendis sur le divan du salon sans prendre la peine d'ôter mes chaussures et m'endormis lourdement. C'est le bruit de sa clef dans la serrure qui m'éveilla, il était huit heures moins le quart ; ainsi je ne sortais du sommeil que pour retomber dans l'angoisse habituelle.

L'orage qui grondait depuis le matin éclata soudain avec une violence sauvage ; je me levai pour fermer les fenêtres. Dans la chambre rose, la baie claquait follement. Je m'y précipitai... enfin...

L'eau pénétrait en trombe, des rafales de vent déchaîné rabattaient d'énormes paquets de pluie jusqu'à l'autre extrémité de la chambre. Des gravures arrachées des murs, des bibelots fracassés, jonchaient le sol... Quand j'entrai, le grand vase de céramique rempli de bruyère fut balayé par la rafale et alla s'écraser sur le parquet. Je bondis vers la baie que j'eus beaucoup de mal à fermer ; puis je me retournai, le dos aux éclairs, à la pluie, à tout ce déchaînement qui ne m'effrayait pas, je me retournai, et des yeux cherchai Héléna. Je m'attendais à la trouver étendue devant la cheminée, soit à plat ventre, la tête dans ses bras, soit sur le dos avec de grands yeux ouverts et fixes...

Mais devant la cheminée, il n'y avait personne.

Ni sur le lit.

Ni ailleurs.

Héléna n'était pas là.

Héléna n'était pas là.

Porte close, close sur une absence.

Je me suis mise à hurler son nom comme une démente. J'ai ouvert la penderie, regardé sous le lit... puis de nouveau debout, criant, appelant, hurlant. Impossible d'accepter une telle absurdité. « Héléna, Héléna, revenez, je vous l'ordonne, je vous prie, je t'en prie, Héléna... »

Vagabondant ainsi à travers la chambre, j'arrivai soudain devant la cheminée, et là, je vis le miroir, posé sur le sol... un long rectangle brillant, parsemé de gouttelettes de pluie. Soudain je fus calmée et grave. « C'est le miroir, » murmurai-je, « et j'ai failli tomber dedans... » Je ne me suis pas demandé pourquoi il avait été enlevé du mur, pourquoi Héléna si soigneuse, si ordonnée, avait eu cette idée saugrenue de le mettre devant la cheminée... « J'ai failli tomber dedans... » Cette fois l'irrationnel et l'absurde me dominaient. Silencieusement je m'agenouillai devant la surface polie.

Clarisse, c'est maintenant que je te demande un acte de foi. Certes,

ce que j'ai vu alors est au-delà des frontières de notre logique humaine, mais qu'importe, ne dis pas que c'est impossible, car moi j'ai vu, alors crois-moi, et va le dire aux autres.

Le miroir était vide de reflets, je n'y ai pas vu mon visage quand je me suis penchée au-dessus. Mais j'ai vu remuer des ombres floues aux tons pâles, presque transparents, et puis des formes aux contours estompés... des arbres, des statues, des bassins ronds, des bancs de pierre... un vieux jardin sous la pluie, un vieux jardin noyé de brouillard.

Debout près d'une colonne brisée, deux silhouettes enlacées, immobiles sous la pluie battante ; j'ai reconnu le profil aigu de Jacques, les cheveux blonds d'Hélène. Sa large jupe, son pull vert, la tête au creux de l'épaule de Jacques immobile sous la pluie.

Je les ai vus bouger avec des gestes lents et inefficaces comme dans les rêves, et crois-moi, Clarisse, j'ai trouvé cela plus effrayant que tout le reste, tellement effrayant que je leur ai crié de s'arrêter, j'ai crié, hurlé comme une démente, mais ils ne m'entendaient pas. Moi-même, entendais-je leurs paroles ? Et pourtant je voyais leurs lèvres remuer. Parlaient-ils d'amour éternel par-delà la mort ?...

Ainsi elle avait réussi à le rejoindre, à le retrouver au fond de ce miroir qui avait contenu le reflet de son corps vivant et de son corps mort. Rendez-vous au fond du miroir auquel elle allait tous les soirs, au fond du miroir, là où il l'attendait au milieu des arbres, des statues, des bassins, dans le vieux jardin. Il l'attendait car il n'avait jamais pu l'oublier, car on n'oublie pas Hélène : on meurt de son absence et, de l'autre côté de la mort, on l'attend. Et elle, elle aimait Jacques, il était l'être indispensable ; il avait fallu qu'elle le rejoigne.

Autrefois, j'avais pu croire qu'elle était venue pour se venger de moi, mais cela lui était bien égal, ce qu'elle avait voulu c'était vivre dans cette chambre où il avait vécu, où il était mort, c'était dormir dans ce lit où il avait dormi, où il était mort, c'était posséder ce miroir qui avait contenu son reflet vivant et mort. Vengeance ? Non, elle était bien au-dessus de cela. Amour éternel, amour éternel par-delà la mort. Il parlait de cela dans les lettres que j'avais lues... et j'avais cru qu'il s'agissait de mots galvaudés...

Et maintenant, elle était là, inaccessible de l'autre côté de cette paroi. Hélène, Hélène, biche des bois, nymphe au cœur fidèle... toute cette pureté, toute cette beauté, cette jeunesse dont je me sentais frustrée... Hélène, Hélène, pourquoi m'as-tu abandonnée, pourquoi suis-je exclue ?... Je pleurais et je criais son nom en sanglotant, collant mon front sur la surface froide.

Son visage était levé vers lui, un court instant je la vis de trois quarts... regard rayonnant de bonheur... c'était cela le vrai visage d'Hélène, celui qui me serait à jamais refusé, celui que seul pourrait lui

donner Jacques dans le vieux jardin noyé de brouillard et de pluie, là où je ne pourrais jamais, jamais aller.

Je te l'ai dit, Clarisse, c'est moi qui l'ai tuée, mais pouvais-je, pouvais-je supporter ce que j'ai vu ensuite ?

Clarisse, ne pense pas que je suis folle ; Clarisse, tout cela est arrivé. Ils étaient derrière le miroir, séparés de moi par des mondes, et je ne m'en étonnais pas. Je souffrais, je souffrais de la voir si loin de moi, si inaccessible, éperdue de bonheur dans les bras de Jacques.

Je les ai vus s'embrasser et s'étreindre comme les vivants et les morts, ne prêtant pas attention à la tempête qui autour d'eux tordait les arbres pâles, cinglait les statues aux contours flous. Insensibles à la pluie qui transperçait leurs vêtements, ils restaient dans les bras l'un de l'autre comme les vivants et les morts, et leurs lèvres étaient jointes.

Oui, j'ai vu Jacques serrer Héléna contre lui, je l'ai vu la renverser en arrière, soutenant de son bras droit sa taille flexible. Clarisse, c'est vrai. Ah ! ne crois pas que j'ai été le jouet d'une hallucination, j'ai vu, j'ai vu Héléna en arc de cercle sous la pluie battante... c'était de l'autre côté d'un miroir et je ne pouvais pas y aller. C'est moi qui l'ai tuée. Pour ça. Parce que je ne pouvais pas y aller. Va-t-en le dire aux autres.

J'ai fait basculer la lourde pendule de bronze sur le jardin, les statues, les bassins, et sur leurs deux corps enlacés... c'est moi qui l'ai tuée.

C'était un crime et j'ai voulu m'enfuir, mais quand je me suis retournée pour courir vers la porte, je l'ai vue, elle, Héléna, sur son lit ; son corps rigide en arc de cercle reposait sur la nuque et les talons ; elle avait une jupe de velours noir, un pull de laine vert et un collier de corail, elle était trempée de pluie ; sur la table de nuit, il y avait un flacon semblable à celui que j'avais trouvé au chevet de Jacques, deux mois auparavant, semblable à celui qu'on a retrouvé, tu le sais, Clarisse, au côté de mon corps tordu en arc de cercle, ce matin 15 janvier.

Ne pleure pas, Clarisse. Il fallait que je la retrouve.

Je ne suis pas morte, Clarisse, je suis allée retrouver Héléna. Ne pleure pas, Clarisse. Je suis allée retrouver Héléna.

Axolotl

Pour les Français, Julio Cortazar est une découverte récente. Nous ignorions son nom jusqu'en 1958, date à laquelle la déjà fameuse « Anthologie du fantastique » de Roger Caillois nous le révéla. Cortazar figurait dans cet ouvrage avec une nouvelle qui s'imposait comme l'un des plus fascinants, l'un des plus envoûtants textes modernes du recueil. Son titre était « La nuit face au ciel », et l'auteur y manifestait des qualités poétiques évidentes.

Nous devons retrouver sa signature dans la seconde anthologie — récemment parue — de Roger Caillois : « Puissances du rêve », et ce avec un récit non moins troublant et fascinant : « La lointaine ». Mais entre temps, notre connaissance de Cortazar s'était accrue, la Librairie Arthème Fayard ayant publié, en 1961, la traduction de son important roman « Les gagnants » — étude de mœurs en même temps que roman philosophique, avec en outre de constantes ouvertures sur l'insolite.

Le sujet de ce roman mérite qu'on l'expose. A bord d'un navire, embarquent une vingtaine de personnes que le hasard a réunies : ce sont les gagnants d'une loterie dont les premiers prix étaient des billets pour une croisière-surprise. Mais très vite, cette croisière s'annonce mal. L'arrière du navire est interdit aux passagers qui se heurtent à une porte de fer solidement verrouillée. Ils apprennent que c'est là simple mesure de précaution : deux cas de typhus se sont déclarés à bord et l'une des victimes n'est autre que le commandant dont l'absence irrite fortement les passagers. Mais cette explication ne satisfait pas tout le monde. Les plus hardis vont à l'aventure dans les profondeurs du navire sans résultat. La tension monte, entretenue par la présence obsédante de cette porte hermétiquement close et le sentiment d'emprisonnement que ressent chacun, mêlé à l'appréhension d'on ne sait quel péril qui semble planer. Le tout jusqu'à une conclusion tragique et dérisoire.

Il y a là une œuvre susceptible d'être interprétée à un double niveau : réaliste et symbolique. Sans cesse l'auteur nous incite à dépasser l'apparence, à nous interroger sur la signification de l'anecdote. Ce navire aux couloirs sombres, sans issue, cette croisière stupidement avortée, n'est-ce pas l'image de la vie humaine

et de notre condition dans un univers clos ? Et la révolte sans objet des passagers n'est-elle pas la quête absurde et vaine de la vérité ?

Par de telles préoccupations, Cortazar rejoint ses aînés et compatriotes (Argentins comme lui) Borges et Casares. Mais sa vision du monde et son style sont résolument plus modernes, ainsi que les personnages plus ou moins dévoyés, plus ou moins intellectuels, qu'il aime mettre en scène. Le lecteur français va avoir une occasion supplémentaire de le découvrir, car les Editions Gallimard publient ce mois-ci un choix de ses nouvelles fantastiques et insolites, sous le titre « Les armes secrètes » (collection « La Croix du Sud »). Avec leur aimable autorisation, nous avons pu reproduire deux d'entre elles : « Axolotl » et « Les fils de la vierge » (cette dernière devant sortir dans « Fiction » le mois prochain).

Julio Cortazar est né en 1914 à Bruxelles, de parents argentins. Il a vécu de 1918 à 1951 à Buenos-Aires, où il a exercé les fonctions de professeur de littérature et de traducteur. Ses principales œuvres sont « Los reyes », poème dramatique (1948) ; « Bestiario » (1950) ; « Final del juego » (1956) et « Las armas secretas » (1958) : trois recueils de nouvelles parmi lesquels ont été sélectionnées celles qui composent le recueil de Gallimard ; « Los premios » (1960) : le roman traduit par Fayard sous le titre « Les gagnants » ; et enfin « Historia de cronopios y de famas », son dernier ouvrage (1962). Depuis 1951, Cortazar habite Paris, et il est actuellement traducteur à l'UNESCO. Notre capitale lui a d'ailleurs inspiré le cadre de maintes nouvelles, comme on le verra précisément en lisant « Axolotl » et « Les fils de la vierge ».

IL fut une époque où je pensais beaucoup aux axolotls. J'allais les voir à l'aquarium du Jardin des Plantes et je passais des heures à les regarder, à observer leur immobilité, leurs mouvements obscurs. Et maintenant je suis un axolotl.

Le hasard me conduisit vers eux un matin de printemps où Paris déployait sa queue de paon après le lent hiver. Je descendis le boulevard de Port-Royal, le boulevard Saint-Marcel, celui de l'Hôpital, je vis les premiers verts parmi tout le gris et je me souvins des

lions. J'étais très ami des lions et des panthères mais je n'étais jamais entré dans l'enceinte humide et sombre des aquariums. Je laissai ma bicyclette contre les grilles et j'allai voir les tulipes. Les lions étaient laids et tristes et ma panthère dormait. Je me décidai pour les aquariums, et après avoir regardé, avec indifférence, des poissons ordinaires, je tombai par hasard sur les axolotls. Je passai une heure à les regarder puis je partis, incapable de penser à autre chose.

A la Bibliothèque Sainte-Geneviève je consultai un dictionnaire et j'appris que les axolotls étaient les formes larvaires, pourvues de branchies, de batraciens du genre *amblystome*. Qu'ils étaient originaires du Mexique, je le savais déjà, rien qu'à voir leur petit visage aztèque. Je lus qu'on en avait trouvé des spécimens en Afrique capables de vivre hors de l'eau pendant les périodes de sécheresse et qui reprenaient leur vie normale à la saison des pluies. On donnait leur nom espagnol, *ajolotl*, on signalait qu'ils étaient comestibles et qu'on utilisait leur huile (on ne l'utilise plus) comme l'huile de foie de morue.

Je ne voulus pas consulter d'ouvrages spécialisés mais je revins le jour suivant au Jardin des Plantes. Je pris l'habitude d'y aller tous les matins et parfois même matin et soir. Le gardien des aquariums souriait d'un air perplexe en prenant mon ticket. Je m'appuyais contre la barre de fer qui borde les aquariums et je regardais les axolotls. Il n'y avait rien d'étrange à cela, dès le premier instant j'avais senti que quelque chose me liait à eux, quelque chose d'infiniment lointain et oublié qui cependant nous unissait encore. Il m'avait suffi de m'arrêter un matin devant cet aquarium où des bulles couraient dans l'eau. Les axolotls s'entassaient sur l'étroit et misérable (personne mieux que moi ne sait à quel point il est étroit et misérable) fond de pierre et de mousse. Il y en avait neuf, la plupart d'entre eux appuyaient leur tête contre la vitre et regardaient de leurs yeux d'or ceux qui s'approchaient. Troublé, presque honteux, je trouvais qu'il y avait de l'impudeur à se pencher sur ces formes silencieuses et immobiles entassées au fond de l'aquarium. Mentalement j'en isolai un, un peu à l'écart sur la droite, pour mieux l'étudier. Je vis un petit corps rose, translucide (je pensai aux statuettes chinoises en verre laiteux), semblable à un petit lézard de quinze centimètres, terminé par une queue de poisson d'une extraordinaire délicatesse — c'est la partie la plus sensible de notre corps. Sur son dos, une nageoire transparente se rattachait à la queue ; mais ce furent les pattes qui me fascinèrent, des pattes d'une incroyable finesse, terminées par de tout petits doigts avec des ongles — absolument humains — sans pourtant avoir la forme de la main humaine — mais comment aurais-je pu ignorer qu'ils étaient humains ? C'est alors que je découvris leurs yeux, leur visage. Un visage inexpressif sans autre trait que les yeux, deux ori-

fices comme des têtes d'épingle entièrement d'or transparent, sans aucune vie, mais qui regardaient et se laissaient pénétrer par mon regard qui passait à travers le point doré et se perdait dans un mystère diaphane. Un très mince halo noir entourait l'œil et l'inscrivait dans la chair rose, dans la pierre rose de la tête vaguement triangulaire, aux contours courbes et irréguliers, qui la faisait ressembler à une statue rongée par le temps. La bouche était dissimulée par le plan triangulaire de la tête et ce n'est que de profil que l'on s'apercevait qu'elle était grande. Vue de face ce n'était qu'une fine rainure, comme une fissure dans de l'albâtre. De chaque côté de la tête, à la place des oreilles, se dressaient de très petites branches rouges comme du corail, une excroissance végétale, les branchies, je suppose. C'était la seule chose qui eut l'air vivante dans ce corps. Toutes les vingt secondes elles se dressaient, toutes raides, puis s'abaissaient de nouveau. Parfois une patte bougeait, à peine, et je voyais les doigts minuscules se poser doucement sur la mousse. C'est que nous n'aimons pas beaucoup bouger, l'aquarium est si étroit ; si peu que nous remuions nous heurtons la tête ou la queue d'un autre ; il s'ensuit des difficultés, des disputes, de la fatigue. Le temps se sent moins si l'on reste immobile.

Ce fut leur immobilité qui me fit me pencher vers eux, fasciné, la première fois que je les vis. Il me sembla comprendre obscurément leur volonté secrète : abolir l'espace et le temps par une immobilité pleine d'indifférence. Par la suite, j'appris à mieux les comprendre, les branchies qui se contractent, les petites pattes fines qui tâtonnent sur les pierres, leurs fuites brusques (ils nagent par une simple ondulation du corps) me prouvèrent qu'ils étaient capables de s'évader de cette torpeur minérale où ils passaient des heures entières. Leurs yeux surtout m'obsédaient. A côté d'eux, dans les autres aquariums, des poissons me montraient la stupide simplicité de leurs beaux yeux semblables aux nôtres. Les yeux des axolotls me parlaient de la présence d'une vie différente, d'une autre façon de regarder. Je collais mon visage à la vitre (le gardien, inquiet, toussait de temps en temps) pour mieux voir les tout petits points dorés, cette ouverture sur le monde infiniment lent et éloigné des bêtes roses. Inutile de frapper du doigt contre la vitre, sous leur nez, jamais la moindre réaction. Les yeux d'or continuaient à brûler de leur douce et terrible lumière, continuaient à me regarder du fond d'un abîme insondable qui me donnait le vertige.

Et cependant les axolotls étaient proches de nous. Je le savais avant même de devenir un axolotl. Je le sus dès le jour où je m'approchai d'eux pour la première fois. Les traits anthropomorphiques d'un singe accusent la différence qu'il y a entre lui et nous, contrairement à ce que pensent la plupart des gens. L'absence totale de ressemblance entre un axolotl et un être humain me prouva que ma

reconnaissance était valable, que je ne m'appuyais pas sur des analogies faciles. Il y avait bien les petites mains. Mais un lézard a les mêmes mains et ne ressemble en rien à l'homme. Je crois que tout venait de la tête des axolotls, de sa forme triangulaire rose et de ses petits yeux d'or. Cela regardait et savait. Cela réclamait. Les axolotls n'étaient pas des animaux.

De là à tomber dans la mythologie, il n'y avait qu'un pas, facile à franchir, presque inévitable. Je finis par voir dans les axolotls une métamorphose qui n'arrivait pas à renoncer tout à fait à une mystérieuse humanité. Je les imaginais conscients, esclaves de leur corps, condamnés indéfiniment à un silence abyssal, à une méditation désespérée. Leur regard aveugle, le petit disque d'or inexpressif — et cependant terriblement lucide — me pénétrait comme un message : « Sauve-nous, sauve-nous ». Je me surprénais en train de murmurer des paroles de consolation, de transmettre des espoirs puérils. Ils continuaient à me regarder, immobiles. Soudain les petites branches roses se dressaient sur leur tête et je sentais à ce moment-là comme une douleur sourde. Ils me voyaient peut-être, ils captaient mes efforts pour pénétrer dans l'impénétrable de leur vie. Ce n'était pas des êtres humains mais jamais je n'avais senti un rapport aussi étroit entre des animaux et moi. Les axolotls étaient comme les témoins de quelque chose et parfois ils devenaient de terribles juges. Je me trouvais ignoble devant eux : il y avait dans ces yeux transparents une si effrayante pureté. C'était des larves mais larves veut dire masqué et aussi fantôme. Derrière ces visages aztèques, inexpressifs, et cependant d'une cruauté implacable, quelle image attendait son heure ?

Ils me faisaient peur. Je crois que sans la présence du gardien et des autres visiteurs je n'aurais jamais osé rester devant eux. « Vous les mangez des yeux, » me disait le gardien en riant et il devait penser que je n'étais pas tout à fait normal. Il ne se rendait pas compte que c'était eux qui me dévoraient lentement des yeux, par un cannibalisme d'or. Loin d'eux je ne pouvais penser à autre chose, comme s'ils m'influençaient à distance. Je finis par y aller tous les jours et la nuit je les imaginais immobiles dans l'obscurité, avançant lentement une petite patte qui rencontrait soudain celle d'un autre. Leurs yeux voyaient peut-être la nuit et le jour pour eux n'avait pas de fin. Les yeux des axolotls n'ont pas de paupières.

Maintenant je sais qu'il n'y a rien eu d'étrange dans tout cela, que cela devait arriver. Ils me reconnaissaient un peu plus chaque matin quand je me penchais vers l'aquarium. Ils souffraient. Chaque fibre de mon corps enregistrait cette souffrance bâillonnée, cette torture rigide au fond de l'eau. Ils épiaient quelque chose, un lointain royaume aboli, un temps de liberté où le monde avait appartenu aux axolotls. Une expression aussi terrible qui arrivait à vaincre l'im-

passibilité forcée de ces visages de pierre contenait sûrement un message de douleur, la preuve de cette condamnation éternelle, de cet enfer liquide qu'ils enduraient. En vain essayai-je de me persuader que c'était ma propre sensibilité qui projetait sur les axolotls une conscience qu'ils n'avaient pas. Eux et moi nous savons. C'est pour cela que ce qui arriva n'est pas étrange. Je collai mon visage à la vitre de l'aquarium, mes yeux essayèrent une fois de plus de percer le mystère de ces yeux d'or sans iris et sans pupille. Je voyais de très près la tête d'un axolotl immobile contre la vitre. Sans transition, sans surprise, je vis mon visage contre la vitre, je le vis hors de l'aquarium, je le vis de l'autre côté de la vitre. Puis mon visage s'éloigna et je compris. Une seule chose était étrange : continuer à penser comme avant, savoir. Quand j'en pris conscience, je ressentis l'horreur de celui qui s'éveille enterré vivant. Au dehors, mon visage s'approchait à nouveau de la vitre, je voyais ma bouche aux lèvres serrées par l'effort que je faisais pour comprendre les axolotls. J'étais un axolotl et je venais de savoir, en un éclair, qu'aucune communication n'était possible. Il était hors de l'aquarium, sa pensée était une pensée hors de l'aquarium. Tout en le connaissant, tout en étant lui-même, j'étais un axolotl et j'étais dans mon monde. L'horreur venait de ce que — je le sus instantanément — je me croyais prisonnier dans le corps d'un axolotl, transféré en lui avec ma pensée d'homme, enterré vivant dans un axolotl, condamné à me mouvoir en toute lucidité parmi des créatures insensibles. Mais cette impression ne dura pas, une patte vint effleurer mon visage et en me tournant un peu je vis un axolotl à côté de moi qui me regardait et je compris que lui aussi savait, sans communication possible mais si clairement. Ou bien j'étais encore en l'homme, ou bien nous pensions comme des êtres humains, incapables de nous exprimer, limités à l'éclat doré de nos yeux qui regardaient ce visage d'homme collé à la vitre.

Il revint encore plusieurs fois mais il vient moins souvent à présent. Des semaines se passent sans qu'on le voie. Il est venu hier, 10 juin, il m'a regardé longuement et puis il est parti brusquement. Il me semble que ce n'est plus à nous qu'il s'intéresse, qu'il obéit plutôt à une habitude. Comme penser est la seule chose que je puisse faire, je pense beaucoup à lui. Pendant un certain temps nous avons continué d'être en communication lui et moi et il se sentait plus que jamais lié au mystère qui l'obsédait. Mais les ponts sont coupés à présent car ce qui était son obsession est devenu un axolotl, étranger à sa vie d'homme. Je crois qu'au début je pouvais encore revenir en lui, dans une certaine mesure — ah ! seulement dans une certaine mesure — et maintenir éveillé son désir de mieux nous connaître. Maintenant je suis définitivement un axolotl et si je pense comme un être humain, c'est tout simplement parce que les

axolotls pensent comme les humains sous leur masque de pierre rose. Il me semble que j'étais arrivé à lui communiquer cette vérité, les premiers jours, lorsque j'étais encore en lui. Et dans cette solitude finale vers laquelle il ne revient déjà plus, cela me console de penser qu'il va peut-être écrire quelque chose sur nous, il croira qu'il invente un conte et il écrira tout cela sur les axolotls.

Traduit par Laure Guille.

Pour conserver votre collection de « FICTION »

Nous vous présentons une reliure cartonnée à tiges métalliques mobiles, permettant de relier instantanément quatre numéros de « Fiction » (ou six pour les numéros antérieurs au 108). Vous pourrez ainsi réunir à portée de votre main, en deux ou en trois volumes, l'année complète de « Fiction » tout en ayant la possibilité de détacher un ou plusieurs exemplaires si vous désirez les consulter isolément.

Chaque reliure est livrée avec une étiquette assortie portant l'indication des numéros qu'elle est destinée à contenir (n'omettez pas, avec votre commande, de spécifier l'étiquette désirée).

La reliure (avec l'étiquette assortie destinée à être collée sur le dos) est vendue au prix de **4,10 F.**

Frais d'envoi à domicile, pour 1 reliure : **1,20 F** ; pour 2 reliures : **1,80 F** ; pour 3 reliures : **1,95 F.**

Pour l'étranger, conditions suivant tarif postal en vigueur. Paiement par chèque bancaire, mandat, chèque ou virement postal. (C. C. P. OPTA Paris 1848-38.)

Nos abonnés bénéficient d'une réduction de 10 % sur le prix de chaque reliure.

Adressez toutes vos commandes aux

« EDITIONS OPTA », 96, rue de la Victoire — PARIS-9^e

Le Rayon des Classiques

HENRY JAMES

Les amis des amis

Près de cinquante ans après sa mort, l'œuvre de Henry James redevient plus que jamais à la mode. Récemment, le théâtre de l'Athénée présentait une pièce de Marguerite Duras adaptée de son roman « La bête dans la jungle ». Cependant que le cinéma anglais s'emparait de son admirable « Tour d'érou » pour en tirer un film (malheureusement discutable) : « Les innocents » (1).

Dans le cadre du « Rayon des Classiques », nous vous avions déjà présenté « Le tour d'érou ». La nouvelle que nous publions aujourd'hui est, à juste titre, l'une des plus célèbres de James. Ecrite en 1896 (l'année même du « Tour d'érou »), elle parut en français dans un recueil édité en 1957 par les éditions Pierre Horay : « L'image dans le tapis ». Le compte rendu de ce recueil avait paru dans notre numéro 59. Reprenons-en les lignes suivantes, concernant « Les amis des amis » :

« C'est l'histoire extraordinaire d'un homme et d'une femme qui des années durant ne parviennent jamais à se rencontrer, et ne se connaissent qu'à travers une amie commune qui cherche en vain à les réunir. Tout un faisceau de coïncidences, de menus hasards, de contretemps, joue pour faire échouer l'objet des rendez-vous, tandis que s'impose avec toujours plus d'évidence l'existence d'un lien psychologique troublant entre ces deux êtres inconnus l'un de l'autre. Ce lien finit par rompre la frontière entre le visible et l'invisible, par des détours qu'il est superflu de dévoiler. Dans ce splendide récit, le surnaturel est pratiquement exclu au profit de l'introspection, de l'étude du mouvement secret des âmes. Et l'étrangeté n'y est que plus manifeste. »

A en relire le texte aujourd'hui, « Les amis des amis » reste un récit plus que jamais frappant (au second degré). Nous en

(1) Voir critique dans « Fiction » n° 104.

imaginerions facilement l'adaptation cinématographique réalisée par Alain Resnais !

Nous profitons de la reprise de cette nouvelle pour présenter dans ce même numéro (page 129) une notice situant l'importance de Henry James dans le domaine de la littérature surnaturelle.

AINSI que vous l'aviez prédit, j'ai trouvé maintes choses intéressantes mais je n'en ai trouvé que bien peu de nature à trancher la question délicate d'une possibilité de publication.

A l'encontre de ce que j'avais espéré, elle ne tenait pas véritablement son journal; elle avait seulement l'heureuse habitude de prendre des notes, de faire des récits, des résumés. Elle mettait de côté, sauvait de l'oubli. Elle semble n'avoir pas souvent laissé passer une histoire qui en valût la peine sans la saisir au vol. Je fais naturellement allusion à ce qu'elle avait vu et éprouvé, plutôt qu'à ce qu'elle avait entendu dire. Elle écrivait tantôt à son propre sujet, tantôt au sujet d'autrui, tantôt à son sujet et à celui d'autrui combinés. C'est dans ce dernier cas qu'elle fait habituellement preuve de la plus grande vivacité. Mais, vous le comprendrez sans peine, ce n'est pas toujours quand sa vivacité l'emporte que l'emportent les possibilités de publication. Elle se montre, à vrai dire, effroyablement indiscreète ou, tout au moins, m'offre l'occasion de me montrer, moi, effroyablement indiscret. Voyez, par exemple, le fragment que je vous envoie après l'avoir divisé, pour votre commodité, en petits chapitres. C'est le contenu d'un mince cahier que j'ai copié. Il a le mérite de composer un récit à peu près complet, de faire un tout intelligible. Ces pages, évidemment, ont été écrites il y a des années. J'ai lu avec une vive stupéfaction cet exposé si détaillé, et fait de mon mieux pour prendre mon parti du prodige qui semble en ressortir. Il y a là, n'est-ce pas, de quoi frapper n'importe quel lecteur; mais pouvez-vous un seul instant m'imaginer livrant un document pareil au monde? Encore que, comme si elle avait elle-même désiré en faire bénéficier le monde, elle n'ait employé ni noms, ni initiales pour désigner ses amis. Avez-vous quelque idée de leur identité? Je lui laisse la parole.

I

Je sais naturellement très bien que je n'ai à m'en prendre qu'à moi; mais voilà qui n'arrange rien. J'ai été la première à lui par-

ler d'elle dont il ignorait jusqu'au nom. Si je n'avais rien dit, quelqu'un d'autre eût parlé à ma place. J'ai essayé de me consoler avec cette réflexion. Mais une réflexion n'a jamais rien offert que de très mince en fait de consolation. Il n'y a, dans la vie, qu'une seule consolation qui compte : constater que l'on n'a pas agi en imbécile — béatitude qui, sans doute aucun, ne sera jamais mon lot. « Il faut vous rencontrer tous les deux et en parler ! » Voilà ce que, tout de suite, je suis allée lui dire. « Qui se ressemblent s'assemble. » J'ai continué en lui disant qui elle était et qu'ils se ressemblaient parce que, s'il avait eu, tout jeune, une aventure étrange, elle avait eu, à peu près en même temps, une aventure analogue. Ses amis le savaient qui, sans cesse, lui en demandaient le récit. Elle était charmante, intelligente, jolie, malheureuse, mais l'aventure en question n'en était pas moins le point de départ de sa renommée.

Voyageant, à l'âge de dix-huit ans, à l'étranger avec une tante, elle avait vu son père lui apparaître au moment de mourir. Il était en Angleterre à des centaines de lieues de distance, et, pour autant qu'elle sût, ni mort, ni mourant. L'événement s'était produit en plein jour, dans le musée d'une grande ville. En avance sur le groupe de parents qui l'accompagnait, elle était entrée dans une petite salle, contenant un chef-d'œuvre célèbre, où se trouvaient seulement deux personnes : un vieux gardien et un visiteur qui lui avait paru être un étranger quelconque, un simple touriste, avant qu'elle lui prêtât attention. Elle se rendait tout juste compte qu'il était nu-tête et assis sur un banc ; mais à l'instant où elle tournait les yeux vers lui, à sa grande stupeur elle reconnut son père en train de la regarder comme s'il était resté longtemps à l'attendre, avec une expression de détresse singulière et un air un peu impatient qui tenait du reproche. Elle s'était élancée vers lui, avec un cri d'affolement : « Papa ! Qu'est-ce qu'il y a ? » Mais elle fit montre de sentiments plus vifs encore lorsque son père tout simplement disparut, laissant s'empresseur autour d'elle avec inquiétude, en plus du vieux gardien, le groupe familial qui, sur ses talons, entraînait dans la petite salle. Ces gens — le vieux gardien, la tante, les cousins et cousines — se trouvèrent ainsi être témoins du phénomène — de l'effet qu'il avait produit tout au moins. Il y eut, en outre, le témoignage d'un médecin, qui soignait un des membres du groupe. L'incident lui fut communiqué aussitôt. Il prescrivit un sédatif à la nièce mais prit la tante à part et lui dit : « Attendez de savoir si rien n'est arrivé chez vous. » Quelque chose était bel et bien arrivé : le pauvre père, brusquement tombé malade, était mort le matin même. La tante recevait, avant la fin du jour, un télégramme lui annonçant l'événement, avec prière d'y préparer la nièce. Celle-ci y était préparée déjà et devait, naturel-

lement, garder de sa vision une impression indélébile. L'histoire nous avait été contée à nous tous, ses amis, et nous nous l'étions, tous, contée les uns aux autres en frissonnant. Douze ans s'étaient écoulés et, en femme mal mariée qui vivait séparée de son mari, elle aurait pu intéresser son entourage à de nouveaux titres ; mais comme le nom, à présent devenu le sien, était assez répandu, comme au surplus une séparation judiciaire ne pouvait guère, au train où allaient les choses, compter pour une particularité bien marquante, il était courant de l'évoquer en disant : « Celle, vous savez, qui a vu le fantôme de son père. »

Lui, le cher ami, c'était le fantôme de sa mère qu'il avait vu. Alors vous y voilà ! Je n'en avais rien su jusqu'à ce qu'un détour de nos conversations l'ait entraîné à me le dire — au temps où nos rapports se faisaient de plus en plus étroits, de plus en plus agréables — et m'ait poussée, moi, à lui révéler qu'il avait en ce domaine une rivale, qu'une personne existait avec qui il pourrait échanger ses impressions. Par la suite, son histoire devait devenir — peut-être parce que je la répétais outre mesure — une étiquette commode pour le désigner, lui aussi, en société ; mais il n'en avait pas été fait état lorsqu'il m'avait été présenté. Il avait d'autres mérites — comme elle, d'ailleurs, pauvre chère petite — et je peux en toute sincérité le dire, j'avais eu conscience de ces mérites dès le début, je les avais découverts plus tôt qu'il n'avait, lui, découvert les miens. Les miens, s'il y avait été sensible, c'était en grande partie (je me rappelle combien j'en avais été frappée même sur le moment) parce que je m'étais trouvée en mesure de lui fournir — encore que sans puiser directement dans mon expérience — un pendant à sa curieuse anecdote. Celle-ci datait, comme l'autre, d'une douzaine d'années. Pour quelque raison particulière, il était resté à Oxford pendant les grandes vacances. Après avoir passé toute une journée d'août sur la rivière, il rentra chez lui — alors qu'il faisait clair encore — pour trouver, debout dans sa chambre, sa mère qui semblait avoir maintenu ses regards fixés sur la porte. Le matin même, il avait reçu d'elle une lettre, envoyée du Pays de Galles où elle séjournait chez son père. En le voyant, elle eut un sourire extraordinairement radieux et lui tendit les bras, puis, comme il s'élançait tout joyeux vers elle, les bras ouverts lui aussi, elle avait disparu. Le même soir, il lui écrivait pour tout lui raconter, une lettre qui, soigneusement, avait été conservée. Le lendemain matin, il apprenait que sa mère était morte.

Le prodige, que le hasard de notre conversation m'avait donné l'occasion de lui relater, avait paru le frapper énormément. C'était la première fois qu'il avait affaire à un cas semblable au sien. Certes une rencontre entre mon amie et lui s'imposait. J'allais arranger ça, n'est-ce pas, si confronter leurs histoires lui était égal à

elle. A lui, c'était égal tout à fait. J'avais promis de faire mon possible au plus tôt ; et, avant la fin de la semaine, j'avais tenu ma promesse. Ça lui était « égal » à elle aussi ; elle voulait bien le rencontrer. Et nulle rencontre, pourtant, ne devait avoir lieu — si l'on prend le mot rencontre dans son sens ordinaire.

II

C'est là, justement, la moitié de mon histoire : de quelle façon extraordinaire ces rencontres furent empêchées. Des contretemps, par séries, devaient y mettre obstacle ; et, comme ils se renouvelèrent des années durant, ils tournèrent, pour moi et pour d'autres, en sujets de plaisanterie avec les deux intéressés ; mais s'ils furent assez amusants au début, ils devinrent à la longue pas mal fastidieux. Le bizarre était que les deux parties en cause se montraient bien disposées : il ne s'agissait pas d'indifférence, encore moins de mauvaise volonté. Il s'agissait d'un caprice du hasard et dont faisait le jeu, je pense, une opposition bien établie entre les habitudes et les centres d'intérêt des deux personnes à réunir. Lui, l'axe de son mode de vie était son travail — ces éternelles tournées d'inspection qui lui laissaient peu de loisirs, sans cesse l'appelaient au loin, lui faisaient annuler des rendez-vous. Il aimait la société, mais il en trouvait partout et en jouissait au passage. Je n'aurais à aucun moment su dire où il était et il m'est arrivé de rester plusieurs mois de suite sans le voir. De son côté, elle vivait, en somme, hors ville, à Richmond et ne « sortait » jamais. C'était une femme distinguée, mais non une femme mondaine et elle souffrait beaucoup, comme on dit, de sa situation. Fière, incontestablement, et quelque peu « originale », elle ne s'écartait pas du plan de vie qu'elle s'était tracé. Vous pouviez faire, en sa compagnie, telle ou telle chose, mais vous ne pouviez pas obtenir qu'elle vint à vos réunions. Force vous était, en fait, d'aller un peu plus qu'il ne vous convenait aux siennes — qui se composaient d'une cousine, d'une tasse de thé et de la vue. Le thé était bon mais la vue déjà connue sans donner, toutefois, comme la cousine — vieille demoiselle maussade qui avait fait partie du groupe du musée et vivait avec elle à présent — l'impression de ne l'être que trop. Cette vie en commun avec cette parente inférieure, due, en partie, à des raisons d'ordre économique (sa cousine, à l'entendre, était une maîtresse de maison incomparable), faisait partie des menus travers qu'il nous fallait pardonner à notre amie. En faisait partie également son idée de ce qu'exigeaient d'elle les convenances par suite de sa rupture avec son mari. Elle montrait, sur ce point, une intransigeance excessive, morbide même, de l'avis de plusieurs d'entre nous. Elle ne faisait ja-

mais la moindre avance à personne ; elle cultivait des scrupules ; elle soupçonnait çà et là — peut-être devrais-je dire qu'elle se les rappelait — des affronts. C'est une des rares femmes que j'aie connues que cette situation fausse ait rendue réservée plutôt que hardie. Chère petite ! Ce n'était pas la délicatesse qui lui faisait défaut ! Très nettes étaient, en particulier, les limites qu'elle avait fixées aux attentions masculines : elle imaginait toujours son mari aux aguets d'un prétexte pour bondir à l'attaque. Elle décourageait, si elle n'allait pas jusqu'à les interdire, les visites de tout homme non sénile : elle disait qu'elle ne pouvait faire trop attention.

Quand, pour la première fois, je lui parlai d'un ami que le destin avait distingué de la même étrange façon qu'elle, je lui donnai toute facilité de s'écrier : « Oh ! amenez-le moi ! ». J'aurais probablement pu le lui amener en effet et une situation anodine ou, tout au moins, comparativement simple, eût été créée ; mais elle ne dit rien de tel. « Il faudra que nous nous rencontrions. Oui, bien sûr, un de ces jours, je ne demande pas mieux. » D'où un premier délai. Puis diverses circonstances entrèrent en jeu. D'abord, charmante comme elle l'était, elle se fit, à mesure que le temps passait, de plus en plus d'amis ; et régulièrement ses amis nouveaux se trouvaient être suffisamment ses amis à lui pour le citer en cours de conversation. Il est bizarre que, sans appartenir au même milieu, sans faire, selon l'horrible expression, « partie de la même petite bande », ils aient, mes deux séparés, en de si nombreuses occasions, rencontré les mêmes personnes et fait ainsi grossir le nombre des figurants de ce drôle de chœur. Elle avait des amis qui ne se connaissaient pas les uns les autres et qui, inévitablement, le lui recommandaient, lui. Son originalité, en outre, l'intérêt bien à part qu'offrait sa personnalité, nous poussaient tous à nous la réserver comme une ressource privée, à la cultiver jalousement, comme quelqu'un que l'on ne rencontrerait pas dans le monde, qu'il n'était pas donné aux premiers venus — pas donné au vulgaire — d'approcher, avec qui il était, par conséquent, particulièrement difficile — et particulièrement précieux — d'être en rapport. Nous la voyions séparément, grâce à des rendez-vous et sous certaines conditions, nous trouvions que ne rien nous en dire les uns aux autres concourait, somme toute, à l'harmonie d'un ensemble. Quelqu'un, toujours, avait reçu d'elle un petit mot plus récemment que quelqu'un d'autre. Une sotte, à la suite de trois simples visites à Richmond, jouit longtemps, parmi les non-privilegiés, de la réputation « d'être très bien avec un tas de gens sortant absolument de l'ordinaire ».

Chacun a eu des amis dont la rencontre se présentait comme une bonne idée et chacun sait par expérience que, mises à exécution, les meilleures de ces bonnes idées-là ne constituent pas les

meilleures réussites ; mais je doute qu'il y ait jamais eu échec aussi directement proportionné à la quantité d'influences mises en branle pour opérer un rapprochement. La quantité de ces influences est peut-être le plus remarquable de toute l'histoire. Mon aimable monsieur et mon aimable dame à tour de rôle me déclaraient, et déclaraient à d'autres, que c'était là un sujet de comédie impayable. La première raison mise en avant pour provoquer leur rencontre avait été, avec le temps, perdue de vue et une cinquantaine de raisons nouvelles, meilleures les unes que les autres, foisonnaient à la place. Des points de ressemblance tellement extraordinaires les rapprochaient ! Ils avaient les mêmes idées, les mêmes manies, les mêmes goûts, les mêmes bizarreries ; ils disaient, et parfois faisaient, les mêmes choses ; ils éprouvaient de la sympathie ou de l'antipathie pour les mêmes gens, les mêmes endroits, les mêmes livres, les mêmes auteurs, les mêmes styles ; des traits de ressemblance, ils en offraient jusque dans leurs personnes : qu'on les déclarât couramment aussi « charmants », voire aussi beaux l'un que l'autre, contribuait fort à établir qu'un rapprochement entre eux allait de soi. Mais leur trait de ressemblance le plus frappant, celui qui donnait entre tous pâture aux émerveillements et aux bavardages, était leur aversion singulière à se laisser photographier. Ils étaient les deux seules personnes dont on eût entendu parler qui n'avaient jamais fait faire leur photographie. Ils s'élevaient ardemment là contre. Ils ne voulaient pas — non — et voilà tout et quoi qu'on pût leur dire. Je m'en étais plainte bien haut, surtout en ce qui le concernait lui, que, si vainement, j'avais désiré avoir sur la cheminée de mon salon dans un cadre de Bond Street. C'était, donc, la plus forte des raisons qu'ils avaient de se connaître, excellentes toutes et réduites, toutes, à néant par la loi étrange qui les forçait à se fermer porte après porte au nez l'un de l'autre, qui faisait d'eux les deux seaux du puits, les deux bouts de la bascule, les deux partis du Gouvernement, de sorte que lorsque l'un était en haut, l'autre était en bas, que lorsque c'était le tour de l'un, ce n'était pas le tour de l'autre ; qu'il n'y avait aucune possibilité pour que l'un se trouvât jamais entrer dans une maison avant que l'autre n'en fût sorti — ou ne fût sur le point d'en sortir sans se douter que l'autre allait être, sous peu, sur le point d'y entrer. C'était seulement et exactement à l'instant où l'on avait cessé de compter sur l'un qu'arrivait l'autre. Ils étaient, en deux mots, alternatifs et incompatibles. Ils se manquaient l'un l'autre avec une constance que seule pouvait expliquer une double préméditation. C'était si loin d'être le cas, pourtant, que la situation devait finir — après des années littéralement — par les décevoir et les contrarier. Je ne crois pas que la curiosité qu'ils avaient l'un de l'autre ait été vive avant de s'être révélée si com-

plètement vaine. Beaucoup fut fait, bien entendu, pour leur venir en aide, mais tout s'était ramené, toujours, à leur tendre des pièges où ils trébuchaient. Pour donner des exemples aujourd'hui, il aurait fallu qu'alors j'aie pris des notes. Je me souviens, en tout cas, qu'un dîner ne put jamais les réunir. Une date favorable à la venue de l'un ne l'était pas à la venue de l'autre ; et celui auquel la date était favorable avait beau se montrer rigoureusement fidèle au rendez-vous, aucune date, en définitive, n'était jamais favorable. Les éléments eux-mêmes entraient dans le complot et la constitution humaine leur prêtait main-forte. Un rhume, une migraine, un deuil, un orage, un brouillard, un tremblement de terre, un cataclysme, infailliblement intervenaient. L'affaire dépassait la plaisanterie.

En plaisanterie, pourtant, il fallait continuer de la prendre, tout en ne pouvant s'empêcher d'avoir le sentiment que cette plaisanterie-là avait créé une situation sérieuse, rendu ses deux héros conscients d'un malaise, bel et bien éveillé en eux la crainte d'affronter le tout dernier épisode, le seul qui apporterait une variante — celui qui les réunirait. L'effet final des épisodes précédents avait été d'aviver chez l'un et l'autre cet instinct. Ils en étaient intimement gênés — gênés peut-être aussi vis-à-vis l'un de l'autre. Tous ces apprêts, toutes ces déceptions, à quoi pouvaient-ils bien mener qui en valût la peine ? Une simple rencontre ne pourrait rien avoir que de simplement plat.

Est-ce que je les voyais, me demandaient-ils souvent, au bout de tant d'années juste et tout bêtement face à face ? S'ils trouvaient la plaisanterie ennuyeuse, une variante risquait de leur paraître plus ennuyeuse encore. Ils faisaient sur le sujet exactement les mêmes réflexions, lesquelles leur revenaient, à coup sûr, aux oreilles l'un de l'autre. Et je crois que cette méfiance spéciale a finalement dominé la situation. J'entends par là que, s'ils échouèrent la première, ou les deux premières années, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, ils continuèrent d'échouer parce qu'ils en avaient pris l'habitude, parce qu'ils étaient devenus, comment dirais-je ? timides. Seule, une volonté secrète peut expliquer à la fois tant d'uniformité et tant de ridicule.

III

Quand, pour couronner nos longues relations, j'acceptai la demande en mariage qu'il me renouvela, on s'amusa, je le sais, à faire courir le bruit que ç'avait été à la condition qu'il me donnerait sa photographie. Il était, à tout le moins, exact que j'avais refusé de lui donner la mienne tant qu'il ne m'aurait pas donné la

sienne. Et il était enfin sur le manteau de ma cheminée, dans toute sa haute distinction, le jour où elle vint me féliciter, qui se trouva être aussi le jour où elle fut plus près de le voir qu'elle ne l'avait jamais été. Il lui avait, en se laissant photographier, donné un exemple que je la pressai de suivre. Il avait renoncé à sa singulière prévention. N'allait-elle pas renoncer à la sienne ? Elle me ferait bien, elle aussi, un cadeau pour mes fiançailles, pourquoi ne serait-ce pas le pendant de cette photographie que je possédais enfin ? Elle avait ri et secoué la tête, de ce mouvement bien à elle qui semblait obéir à une impulsion venue d'aussi loin que la brise qui agite une fleur. Pour pendant à son portrait, mon futur mari devait avoir le portrait de sa future femme. Sa résolution était inébranlable. Elle ne pouvait pas plus revenir dessus qu'elle ne pouvait l'expliquer. C'était un préjugé, un entêtement, un vœu — elle vivrait et mourrait sans avoir été photographiée. Et puis, à présent, elle était seule dans son cas ; cela lui plaisait beaucoup, la rendait beaucoup plus originale. Et elle se réjouit de la défaite de son ancien allié dont elle regarda longuement l'image, sans faire de commentaires mémorables, bien qu'elle allât jusqu'à la retourner et à jeter un coup d'œil à l'envers. Au sujet de nos fiançailles, elle se montra charmante : « Vous le connaissez depuis plus longtemps encore que je ne le connais pas, dit-elle, et ça semble faire vraiment très longtemps. » Elle comprenait comment nous avions cheminé longtemps ensemble par monts et par vaux pour, inévitablement, arriver à nous reposer de compagnie. J'insiste sur ces détails car la suite est tellement étrange, que souligner jusqu'à quel moment nos rapports sont restés aussi naturels que jamais me cause une sorte de soulagement. C'est moi qui, en un subit accès de folie, ait tout faussé, tout détruit. Je vois bien, maintenant, qu'elle ne m'a pas donné de prétexte, que j'en ai toute seule trouvé un dans sa façon de regarder le beau visage dans le cadre de Bond Street. Comment aurais-je donc voulu qu'elle le regardât ? J'avais, dès le début, souhaité de le lui rendre cher. Et je continuai de le souhaiter — jusqu'à ce que j'aie obtenu d'elle la promesse qu'à l'occasion de nos fiançailles elle allait, pour de bon, m'aider à rompre le charme stupide qui les séparait. Je m'étais entendue avec lui pour qu'il jouât son rôle si elle acceptait de jouer, elle aussi, triomphalement, le sien. J'étais en position différente à présent — en mesure de répondre pour lui. Je pouvais garantir que le samedi suivant, à cinq heures, il serait ici même. Des affaires urgentes le retenaient loin de Londres mais il s'était engagé sur l'honneur à s'arranger pour être de retour grandement à temps.

— « Vous êtes tout à fait sûre qu'il viendra ? »

Elle m'a posé, je m'en souviens, cette question d'un air grave

et songeur. Il me sembla qu'elle avait un peu pâli. Elle était fatiguée, mal en train, il allait la voir ayant bien mauvaise mine. Que dommage qu'il ne l'ait pas vue cinq ans plus tôt ! Je n'en maintins pas moins que j'étais, cette fois, sûre qu'il viendrait, que le succès dépendait d'elle seule. A cinq heures, le samedi suivant, elle le trouverait dans le fauteuil que je désignai, celui sur lequel il s'asseyait et où — mais de ceci je ne fis pas mention — il était assis la semaine précédente quand, de convaincante façon cette fois, il m'avait fait l'arbitre de notre avenir. Elle a regardé le fauteuil en silence — comme elle avait regardé la photographie — pendant que je disais et répétais qu'il serait vraiment trop ridicule de ne pas pouvoir arriver à présenter son autre soi-même à sa meilleure amie. « Suis-je bien votre meilleure amie ? » Elle m'a posé la question avec un sourire qui, un instant, lui a rendu toute sa beauté. Je lui ai répondu en la serrant contre moi ; alors elle a dit : « Eh bien, je viendrai. J'ai extraordinairement peur mais vous pouvez compter sur moi. »

Je me mis, après son départ, à me demander de quoi elle pouvait bien avoir tellement peur — car elle avait parlé comme une personne qui pense bel et bien ce qu'elle dit. Le lendemain, tard dans l'après-midi, je recevais d'elle quelques lignes : elle avait, en rentrant chez elle, trouvé l'annonce de la mort de son mari. Elle et lui ne s'étaient pas vus depuis sept ans, mais elle tenait à m'annoncer la nouvelle pour ne pas me laisser l'apprendre par d'autres. L'événement, chose étrange et triste à dire, apportait si peu de changement dans sa vie qu'il ne l'empêcherait pas de tenir scrupuleusement la promesse qu'elle m'avait faite. Je me réjouis pour elle : je supposais qu'il allait y avoir dans sa vie au moins le changement qu'apporte un peu plus d'argent ; mais, au cours même de cette diversion, loin d'oublier la peur qu'elle m'avait dit ressentir, je croyais en entrevoir la raison. Cette peur, à mesure que la soirée s'écoulait, devenait contagieuse et, brusquement, elle prit en moi la forme d'une terreur panique. Ce n'était pas de la jalousie — c'était seulement la crainte de m'être mise dans le cas d'en éprouver. Je me traitais d'idiote qui aurait dû se tenir tranquille tant qu'elle n'était pas mariée. Une fois mariée, je me sentirais en sûreté. Il s'agissait donc d'attendre, pour qu'eût lieu cette rencontre, seulement un mois de plus — une bagatelle, certes, pour des gens qui depuis si longtemps attendaient. Elle m'avait clairement montré que cette entrevue l'effrayait ; à présent qu'elle était libre, son effroi n'allait pas être moindre. Comment interpréter ce recul sinon comme un pressentiment aigu ? Victime jusqu'à présent d'ingérences, peut-être était-elle sur le point d'en devenir la source ? La victime, en ce cas, serait mon humble personne. Que voir dans l'ingérence passée sinon le doigt de la Pro-

vidence signalant un danger ? Danger qui, bien entendu, me menaçait, moi, pauvre malheureuse ; des coups de hasard d'une multiplicité sans exemple l'avaient tenu à distance ; mais le règne des coups de hasard touchait visiblement à sa fin. Je me sentais intimement convaincue qu'ils seraient, tous les deux, fidèles au rendez-vous. J'étais de plus en plus dominée par l'impression qu'ils se rapprochaient l'un de l'autre, se dirigeaient vers le même endroit. Tels les joueurs qui, les yeux bandés, tâtonnent à la recherche d'un objet caché, ils commençaient, tous les deux, à « brûler ». Nous avions parlé de « rompre le charme », eh bien, il allait être rompu en effet — à moins qu'il ne se transformât et les fit se rencontrer à outrance — comme à outrance il les avait fait s'éviter. C'était là une éventualité que je ne pouvais envisager de sang-froid ; elle me tint éveillée ; à minuit, j'étais hors de moi. Je sentis à la fin que je n'avais qu'un moyen d'exorciser cette ombre : si le règne des coups de hasard était fini, il ne me restait plus qu'à prendre le pouvoir à leur place. J'écrivis précipitamment un billet qu'il trouverait à son retour et — les domestiques étant couchés — je descendis, nu-tête, dans la rue vide que balayaient des rafales de vent, et le jetai dans la boîte aux lettres la plus proche.

Je lui disais qu'il me serait impossible d'être à la maison le samedi après-midi comme je l'avais espéré et qu'il lui faudrait remettre sa visite à l'heure du dîner. C'était laisser entendre qu'il me trouverait seule.

IV

Lorsqu'elle arriva, elle, à cinq heures, il va de soi que je me sentis fourbe et méprisable. J'avais agi sous le coup d'une folie momentanée ; le moins que je pouvais faire était de ne pas m'arrêter à mi-chemin. Elle resta une heure ; lui, naturellement, ne vint pas ; et moi je ne pus que persister dans la perfidie. J'avais pensé, qu'elle, mieux valait la laisser venir. Pour singulier que le point de vue m'apparaisse aujourd'hui je considérais qu'ainsi j'étais moins coupable. Pourtant, en la voyant si pâle et si lasse, frappée par tout ce que la mort de son mari faisait refluer vers elle, je ressentis un élan de pitié, et de remords. Si je ne lui ai pas sur-le-champ tout avoué, ce fut parce que j'avais trop honte. Je feignis donc l'étonnement — je le feignis jusqu'au bout. Je protestai que si jamais j'avais, en toute confiance, compté sur leur rencontre, c'était ce jour-là. En faisant mon récit, je rougis — je fais en même temps pénitence. Il n'y eut pas une parole d'indignation contre lui qui ne m'échappât ; j'inventai des suppositions, des circonstances atténuantes ; je constatai avec stupeur que, si les aiguilles

de la pendule tournaient, une fatalité, décidément, s'opposait à ce que leur chance tournât. Elle sourit à cette évocation de « leur chance » mais elle avait un air anxieux — un air insolite. Si je parvins à soutenir mon rôle sans défaillance ce fut, chose bizarre, uniquement parce qu'elle était en deuil — non submergée sous des flots de crêpe mais simplement, scrupuleusement en noir. Elle avait à son chapeau trois petites plumes noires. Elle portait un petit manchon d'astrakan. Le fait, étudié de près, me mettait quelque peu dans mon droit. Elle m'avait écrit que le brusque événement n'avait apporté dans sa vie aucun changement. Il en avait, apparemment, apporté tout au moins un dans son costume. Si sa tendance était de suivre les usages, pourquoi n'observait-elle pas celui qui, un jour ou deux après ce décès, eût exigé qu'elle s'abstînt d'aller prendre le thé chez une amie ? Il y avait quelqu'un qu'elle voulait tellement voir, qu'attendre que son mari fût enterré lui était impossible. La révélation d'une impatience pareille m'endurcissait, me rendait assez cruelle pour continuer d'user de ma supercherie odieuse. Et pourtant, à mesure que l'heure s'écoulait, je devinais en elle un émoi plus profond encore que de la déception et un peu plus difficile à bien cacher. C'est un étrange soulagement intérieur que je veux évoquer, le soupir que tout bas, tout doucement l'on pousse quand un danger est écarté. Ce qui se passait pendant cette heure stérile qu'elle vivait auprès de moi, était qu'enfin, elle renonçait à lui. Elle le laissait s'en aller pour toujours. Elle tournait la chose en plaisanterie avec plus de grâce que je n'ai jamais vu personne tourner en plaisanterie quoi que ce soit. Il s'agissait néanmoins d'une date importante dans sa vie. Elle parlait en souriant de toutes les autres tentatives vaines, de cette longue partie de cache-cache, de la bizarrerie sans précédent de pareilles relations. Car c'était — ou enfin ç'avait été — des relations, n'est-ce pas ? C'était bien là le plus curieux de l'histoire ! Lorsqu'elle se leva pour partir, je lui dis que ces relations allaient exister plus que jamais, mais que je n'osais pas, après ce qui venait de se passer, lui proposer un autre rendez-vous. Très évidemment, ils n'avaient qu'une chance valable de se rencontrer, qui était mon mariage. Elle y serait, n'est-ce pas ? On pouvait aller jusqu'à espérer qu'il y serait aussi !

— « Si j'y suis, il n'y sera pas ! »

Je me souviens du tremblement de son petit rire entrecoupé.

Je reconnus qu'il y avait peut-être là quelque chose dont il fallait tenir compte. Le plus sûr serait donc de nous marier d'abord.

— « Oh ! cela ne nous sera d'aucun secours ! Rien ne pourra nous être d'aucun secours ! » dit-elle en me donnant un baiser d'adieu. « Jamais, jamais je ne le verrai ! »

Ce fut sur ces mots qu'elle me quitta.

J'avais pu supporter sa déception à elle ; mais deux heures plus tard, quand il vint dîner, je découvris ne pouvoir supporter sa déception à lui. Je ne m'étais pas occupée de l'effet que pourrait lui faire le résultat de ma manœuvre ; et voici que ce rendez-vous manqué m'attirait les premiers reproches qu'il m'eût adressés. Je dis bien « reproches » : l'expression est, en effet, à peine trop forte étant donné les termes en lesquels il s'étonna que je n'aie pas su m'arranger pour éviter de lui faire perdre une occasion pareille. J'aurais certainement pu trouver moyen ou de n'être pas obligée de sortir, ou de laisser leur rencontre avoir lieu quand même. Ils seraient, selon toute vraisemblance, parvenus à lier tous les deux connaissance dans mon salon sans moi. Je m'effondrai alors. J'avouai ce que j'avais fait d'inique et les misérables raisons qui m'avaient poussée. Je n'avais pas annulé son invitation à elle et je n'étais pas sortie ; elle était venue et, après l'avoir attendu une heure, elle était partie en croyant qu'il avait manqué de parole.

— « Elle doit m'avoir pris pour le dernier des grossiers personnages ! » s'écria-t-il. « A-t-elle dit contre moi... » (je me souviens de la pause à peine perceptible qu'il fit, le souffle coupé) « tout ce qu'elle était en droit de dire ? »

— « Elle n'a, je vous assure, rien dit qui l'ait montrée sensible à votre absence. Elle a regardé votre photographie, elle l'a même retournée et en a vu le dos, où votre adresse se trouve inscrite sur la petite fiche laissée par l'encadreur ; mais cela ne lui a inspiré aucune réflexion. Il n'y a rien là pour elle de tellement important. »

— « Alors, pourquoi avez-vous peur d'elle ? »

— « Ce n'était pas d'elle que j'avais peur, c'était de vous. »

— « Etiez-vous donc si sûre que j'en tomberais amoureux ? Vous n'avez jamais fait jusqu'ici allusion à une possibilité de ce genre, » poursuivit-il, tandis que je gardais le silence. « Tout admirable que vous la déclariez, vous ne me la présentiez pas sous ce jour. »

— « Voulez-vous dire que si je l'avais fait, vous vous seriez depuis longtemps arrangé pour l'apercevoir ? »

Et j'ajoutai : « Avant, je n'avais pas les raisons d'avoir peur que j'ai maintenant. »

Il m'embrassa alors et, me souvenant qu'elle m'avait embrassée, elle, deux heures auparavant, j'eus un instant l'impression qu'il baisait sur mes lèvres l'empreinte laissée par ses lèvres à elle. En dépit des baisers, l'incident laissait un froid ; qu'il m'ait vue coupable de mensonge me faisait horriblement souffrir. S'il m'avait vue telle, c'était seulement parce que j'avais eu la franchise de tout avouer ; mais j'étais aussi malheureuse que si j'avais eu une

sooullure à effacer. Je n'arrivais pas à prendre mon parti du regard qu'il m'avait jeté en m'entendant dire que ne pas l'avoir vu venir semblait l'avoir laissée indifférente : pour la première fois depuis que nous nous connaissions, il avait eu l'air de mettre ma parole en doute. Avant de le laisser partir, je lui dis que je la détromperais : le lendemain matin, à la première heure, j'irais à Richmond et elle apprendrait par ma bouche qu'il n'avait rien à se reprocher. Alors il m'embrassa. Je lui dis que j'expierais ma faute ; que je me roulerais dans la poussière ; que je ferais des aveux complets, que j'implorerais mon pardon. Alors, il m'embrassa de nouveau.

V

Dans le train, le lendemain matin, il m'apparut que, de sa part, ç'avait été consentir à beaucoup ; mais ma résolution était assez ferme pour me faire aller jusqu'au bout. Je gravis la longue pente d'où, petit à petit, se découvre la vue et frappai à la porte de mon amie. Voir ses volets encore fermés me déconcerta quelque peu ; j'avais beau, dans mon repentir, être venue de bonne heure, j'avais certainement laissé aux gens le temps de se lever.

— « Madame ? Si elle est là ? Non, Madame, elle est partie pour toujours. »

Je fus extraordinairement alarmée par la nouvelle que la bonne d'un certain âge m'annonçait en ces termes. « Elle est partie d'ici ? »

— « Elle est morte, Madame. » Et comme je restais le souffle coupé en entendant le mot horrible : « Elle est morte la nuit dernière, Madame. »

Le grand cri qui m'a échappé a résonné à mes oreilles mêmes comme une discordante profanation de l'heure. J'ai eu, sur le moment, l'impression de l'avoir tuée. J'ai été prise d'une faiblesse et j'ai vu, dans un brouillard, la bonne tendre les bras vers moi. De la suite immédiate, tout m'échappe. Je ne retrouve d'autre souvenir que celui de la pauvre sotte de cousine en train d'étouffer, après un temps sans doute très court, des sanglots accusateurs en face de moi dans une pièce où règne la pénombre. Je ne saurais dire le temps qu'il m'a fallu pour parvenir à comprendre, à croire ce qui s'était passé et, ensuite, pour refouler, avec un effort immense, ce sentiment de responsabilité insensé, superstitieux, qui avait été sur le coup à peu près le seul dont j'eusse eu conscience. Le médecin s'était, après ce malheur, montré suprêmement entendu et catégorique. Il savait la disparue atteinte d'une faiblesse cardiaque ancienne, déterminée probablement par les agitations, les terreurs

du temps de son mariage. Elle avait eu avec son mari des scènes cruelles, elle avait craint pour sa vie. Toute émotion, tout état d'anxiété lui étaient, depuis, devenus absolument contraires : la vie tranquille qu'elle tenait à mener prouvait qu'elle ne l'ignorait pas. Mais qui, en ce monde, quelle « femme vraiment distinguée » surtout, pouvait se protéger efficacement contre tout « petit ennui » ? Elle avait, deux ou trois jours auparavant, appris la mort de son mari — d'où une série d'émotions diverses en plus du chagrin et de la surprise ; car, de la surprise, elle en avait certes éprouvé et beaucoup : elle n'avait jamais pensé retrouver sa liberté si tôt ; tout portait à croire que son mari vivrait aussi longtemps qu'elle. D'autre part, elle avait sûrement eu, en ville, le soir même de sa mort, quelque mésaventure ; quelque chose s'était passé qu'il faudrait à tout prix éclaircir. Elle était rentrée très tard. Il était plus de onze heures. Et comme sa cousine, très inquiète, l'accueillait dans l'antichambre, elle avait reconnu qu'elle était très fatiguée et ferait bien de se reposer un moment avant de monter se coucher. Toutes deux étaient alors entrées dans la salle à manger ; la cousine, qui avait proposé un verre de vin, ouvrait la marche en direction du buffet ; quand elle s'était retournée, ayant versé le vin, ce qui ne lui avait pris qu'un instant, notre pauvre amie n'avait même pas eu le temps de s'asseoir. Soudain, avec un gémissement tout juste perceptible, elle s'était affaissée sur le sofa. Elle était morte. Quel « petit ennui » pouvait-elle lui avoir porté un coup pareil ? Quelle commotion pouvait-elle avoir éprouvée en ville ? Je fis aussitôt mention du seul motif de contrariété que je pouvais imaginer : quand elle était venue me voir, à cinq heures, elle n'avait pas rencontré, parce qu'il avait été retenu ailleurs, mon fiancé, qu'elle ne connaissait pas, alors que je l'avais invitée précisément pour le lui présenter. Ceci, évidemment, n'avait que bien peu d'importance ; il devait être arrivé autre chose : quoi de plus possible qu'un accident ? avec ces maudits cabs surtout ! Qu'avait-elle fait ? Où était-elle allée en sortant de chez moi ? J'avais pris comme allant de soi qu'elle rentrait directement chez elle. Nous nous sommes alors rappelé, la cousine et moi, qu'à Londres elle trouvait parfois commode d'aller passer une heure ou deux dans un petit cercle féminin tranquille, le Club des Dames ; et j'ai promis qu'en rentrant en ville mon premier soin serait de me rendre à ce Club pour tenter de recueillir quelques informations.

Et puis nous sommes entrées dans la terrible chambre aux volets clos où elle gisait enfermée dans la mort et où, ayant demandé de rester un peu seule avec elle, j'ai passé une demi-heure. La mort l'avait rendue, l'avait conservée belle mais, agenouillée près de son lit, j'avais l'impression surtout que la mort l'avait ren-

due, conservée silencieuse — avait tourné la clef sur quelque chose qu'il m'eût importé de savoir.

En revenant de Richmond je me suis rendue, une fois accomplie la mission dont je m'étais chargée, chez lui, dans son appartement de garçon. Je n'y étais jamais allée encore bien qu'en ayant souvent eu envie. Dans l'escalier — véritable lieu public, l'immeuble comprenant une vingtaine d'appartements — j'ai rencontré son domestique qui sortait et est revenu sur ses pas pour me faire entrer.

En m'entendant arriver, il apparut dans l'encadrement d'une porte lointaine et, à peine étions-nous seuls, que j'annonçai ma nouvelle : « Elle est morte ! »

— « Morte ? »

Il eut l'air extraordinairement impressionné et je remarquai qu'il n'avait pas besoin de me demander de qui, si brusquement, je voulais parler.

— « Oui, hier soir, juste après m'avoir quittée. »

Il m'a regardée avec une expression des plus étranges, son regard fouillant le mien comme pour découvrir une embûche : « Hier soir ? Après vous avoir quittée ? » Il a répété ma phrase avec stupefaction ; puis il est parvenu à articuler des mots qu'avec stupefaction j'ai entendus :

— « C'est impossible, je l'ai vue ! »

— « Vous l'avez vue ? »

— « Oui. Ici. A l'endroit même où je vous vois. »

Ces paroles, au bout d'un instant, m'ont rappelé, comme pour m'aider à les comprendre, l'avertissement surnaturel qu'il avait reçu dans sa jeunesse.

— « A l'heure de sa mort, vous voulez dire ? Comme vous avez si merveilleusement vu votre mère ? »

— « Oh ! non ! non ! pas comme j'ai vu ma mère ! »

Il était profondément ému par ma nouvelle, beaucoup plus ému, cela sautait aux yeux, qu'il ne l'aurait été la veille, d'où, en moi, l'impression très nette qu'ils s'étaient bel et bien trouvés, elle et lui, face à face. Cette impression, en le rétablissant dans son privilège extraordinaire, me l'aurait fait apparaître sous un jour péniblement anormal s'il n'avait insisté avec véhémence sur la différence entre les deux cas :

— « Je l'ai vue en vie. Je l'ai vue comme quelqu'un avec qui on peut parler. Je l'ai vue comme je vous vois en ce moment. »

Chose remarquable : l'espace d'un instant — mais d'un instant seulement — j'ai éprouvé un soulagement en acceptant celui de ces deux faits étranges qui m'atteignait, en somme, plus personnellement, mais qui était le plus naturel. L'instant d'après, me saisissant de

l'image qui me la montrait allant le trouver après m'avoir quittée et de l'explication de son emploi du temps qui résultait de cette visite, je demandai avec une pointe d'aigreur dont j'avais conscience : « Et pourquoi a-t-elle bien pu venir ici ? »

Il avait eu une minute pour réfléchir, pour se ressaisir et juger des effets produits ; si son regard resta surexcité, il ne put cacher une rougeur d'embarras et il tenta, au rebours de toute logique, d'affaiblir la gravité de ses paroles par un sourire :

— « Tout simplement pour me voir — après ce qui s'était passé chez vous. Pour que nous finissions par nous rencontrer. J'ai vu là, de sa part, un élan de spontanéité tout à fait charmant. »

Du regard j'ai fait le tour de cette pièce où elle s'était trouvée et où je ne m'étais, moi, jamais trouvée jusqu'alors : « Et l'explication qu'elle vous a donnée a-t-elle correspondu à votre façon de voir ? »

— « Elle ne m'a pas donné d'autre explication que d'être là et de me laisser la regarder. C'était tout à fait suffisant ! » s'est-il écrié avec un rire extraordinaire.

J'étais de plus en plus déconcertée.

— « Vous voulez dire qu'elle ne vous a pas parlé ? »

— « Elle n'a rien dit. Elle m'a seulement regardé comme je la regardais. »

— « Et vous n'avez pas parlé non plus ? »

Il m'a souri du même sourire pénible :

— « J'ai pensé à vous. La situation était, à tous points de vue, très délicate. J'ai voulu montrer tout le tact possible. Mais elle a bien vu qu'elle me faisait plaisir. »

Et il est allé jusqu'à lancer la note dissonante du même rire.

Après avoir réfléchi un instant, je lui ai demandé :

— « Combien de temps est-elle restée ? »

— « C'est difficile à savoir. Je dirais une vingtaine de minutes ; mais ça a sans doute duré beaucoup moins longtemps. »

— « Vingt minutes de silence ! »

Je commençais à avoir une opinion précise, j'étais même largement en mesure de juger la situation : « Savez-vous que vous venez de me dire là quelque chose de véritablement monstrueux ? »

Il se tenait debout, le dos au feu ; il est alors venu à moi, en m'implorant du regard : « Chérie ! Essayez, je vous en supplie, de le prendre avec gentillesse ! »

Cela m'était possible et je le lui ai dit ; mais il ne m'a pas été possible, quand il a, un peu gauchement, ouvert les bras, de le laisser m'attirer contre lui. Et ainsi s'est glissée entre nous la gêne d'un long silence.

VI

Il a fini par y mettre un terme en me demandant : « Sa mort ne fait-elle absolument aucun doute ? »

— « Aucun, malheureusement. Je viens de m'agenouiller près du lit où elle est étendue. »

Il baissa les yeux et fixa le plancher du regard puis, les relevant, il chercha les miens.

— « Quel air avait-elle ? »

— « L'air... d'être en paix. »

Il a, de nouveau, détourné son regard tandis que je l'observais ; au bout d'un instant, il a dit : « Et à quelle heure alors... »

— « Il ne devait pas être loin de minuit. En rentrant chez elle... Elle avait une maladie de cœur. Son médecin le savait et elle le savait aussi mais elle prenait vaillamment son mal en patience et ne m'en a jamais parlé. »

Il m'avait écouté avec une attention extrême. Pendant une minute, il n'a pu parler ; enfin d'une voix dont j'entends vibrer, pendant que j'écris, les accents pleins d'une conviction presque enfantine, sublimes de simplicité, il s'est écrié : « Oh ! comme elle était merveilleuse ! »

Sur le moment j'ai été assez équitable pour lui répondre que je le lui avais toujours dit ; l'instant d'après, comme s'il avait entrevu ce que son cri pouvait m'avoir fait éprouver, il se dépêchait de dire : « Si elle n'est rentrée chez elle qu'à minuit, vous voyez bien... »

Tout de suite j'ai vu son jeu et je lui ai envoyé la balle : « ... qu'elle aurait amplement eu le temps de venir vous voir ? Non, cela ne me paraît pas possible du moment que vous êtes parti tard de chez moi. Je ne me souviens pas à quelle heure au juste — j'étais préoccupée — mais rappelez-vous que bien qu'ayant, m'avez-vous dit, une quantité de choses à faire, vous êtes, après le dîner, resté assez longtemps. De son côté, elle a passé la soirée au Club des Dames, je viens d'y aller. Elle y a pris le thé et elle y est ensuite, on me l'a affirmé, restée très longtemps. »

— « Qu'aurait-elle fait pendant si longtemps ? »

Je le vis résolu à me disputer pied à pied le terrain ; et plus il se montrait tel, plus je me sentais poussée à faire prévaloir ma version, à préférer, avec une perversité apparente, l'explication qui ne faisait qu'épaissir le mystérieux, le merveilleux du cas, mais permettait à ma jalousie ravivée de choisir, entre deux prodiges, celui dont elle s'accommodait le mieux. Avec une candeur qui, à présent, me paraît bien belle, en dépit de la défaite suprême il maintenait avoir eu le privilège d'une rencontre avec la femme vivante ; et moi, avec une ardeur qui aujourd'hui m'étonne — elle

existe encore, pourtant, à sa façon, qui est de tomber en cendres — je lui répondis encore et toujours que, grâce à un don étrange qu'elle avait eu en commun avec sa mère à lui — qui devait, du reste, être chez elle héréditaire — le miracle de leur jeunesse s'était renouvelé. Elle était venue à lui — oui ! et poussée par un élan aussi charmant qu'il voudrait, mais elle n'était pas — oh non ! — venue en personne. C'était une simple question d'alibi : j'avais eu un compte rendu précis de son emploi du temps dans le petit cercle. L'endroit était à peu près désert mais elle avait été remarquée par les serveuses. Elle était restée assise, immobile, dans un profond fauteuil au coin du feu, dans le salon ; la tête renversée en arrière, les yeux fermés, elle avait paru dormir d'un doux sommeil.

— « Oui, mais jusqu'à quelle heure ? »

— « Sur ce point, » étais-je obligée de répondre, « le personnel s'est montré quelque peu en défaut ; surtout la personne qui siège à l'entrée et qui est des plus sottes, bien que passant pour être une dame elle-même. Il est évident que, dans cette partie de la soirée, contrairement à la règle, la « dame » en question s'est absentée, sans se faire remplacer, de la cage où elle a pour consigne d'observer les entrées et les sorties. Elle s'embrouille dans ses explications et ne dit certainement pas toute la vérité ; je ne peux, d'après ses rapports, donner une heure précise, mais on a remarqué que, vers dix heures et demie, notre pauvre amie n'était plus au club. »

Cela faisait son affaire à merveille : « Elle est venue tout droit ici et est, ensuite, allée tout droit prendre son train. »

— « Elle n'aura pas précipité ainsi ses mouvements. Elle évitait toujours de se laisser talonner par le temps. »

— « Mais, ma chérie, elle n'a rien eu du tout à précipiter. Elle avait amplement le temps. Il se trouve que je vous ai quittée hier soir plus tôt que d'habitude. Je regrette que le temps vous ait paru long en ma compagnie mais j'étais de retour ici à dix heures. »

— « Pour mettre vos pantoufles et vous endormir dans votre fauteuil ! C'est en rêve que vous l'avez vue ! »

Il m'a jeté en silence un regard sombre où j'ai très bien pu voir qu'il ne contenait pas sans peine un sentiment d'irritation. Au bout d'un instant, j'ai repris :

— « Voyons : vous avez, à une heure insolite, reçu la visite d'une dame — soit ! rien de plus vraisemblable. Mais enfin il y a dame et dame ! Si elle est entrée sans avoir été annoncée, si elle n'a pas dit un mot, comment, par quel miracle, alors que vous n'aviez même pas vu son portrait, avez-vous pu savoir que c'était elle ? »

— « Est-ce que vous ne me l'aviez pas tant eï plus décrite ? Je vais, si vous voulez, la décrire à mon tour en détails. »

— « Non ! » m'écriai-je avec une promptitude qui, de nouveau, l'a fait rire. Je me suis sentie rougir, mais j'ai poursuivi quand même : « Votre domestique lui a-t-il ouvert la porte ? »

— « Il n'était pas là. Il n'y est jamais quand on a besoin de lui. Une des particularités de cette maison est que l'on a accès à ses nombreux étages pour ainsi dire de la rue : on peut y pénétrer sans que personne vous demande rien. Mon domestique fait la cour à une jeune personne « placée » dans l'appartement au-dessus et il s'en est longuement donné hier au soir. Quand il s'absente en pareille occasion, il laisse la porte de l'appartement entrouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit : il suffit de la pousser pour l'ouvrir. C'est ce qu'elle a fait. Cela ne demandait qu'un peu de courage. »

— « Qu'un peu de courage ! Cela en exigeait énormément... et supposait aussi une quantité de calculs invraisemblable. »

— « Eh bien, elle a eu ce courage et elle a fait ces calculs. Notez bien, » ajouta-t-il, « que je ne songe pas à nier que c'était prodigieux, tout ça — tout à fait prodigieux. »

Quelque chose dans son ton m'a, un instant, empêchée d'être assez sûre de moi pour parler. Enfin, j'ai dit : « Comment aurait-elle su où vous habitez ? »

— « En se souvenant de l'adresse inscrite sur la petite fiche heureusement laissée par l'encadreur sur ma photographie. »

— « Et comment était-elle habillée ? »

— « Elle était en deuil, ma chérie ; non submergée sous des flots de crêpe mais simplement, scrupuleusement en noir. Elle avait à son chapeau trois petites plumes noires ; elle portait un petit manchon d'astrakan, et, » poursuivit-il, « elle avait près de l'œil gauche une minuscule cicatrice verticale... »

Je l'interrompis : « La marque d'une caresse de son mari. » Et j'ajoutai : « Vous avez dû être bien près d'elle ! »

Il n'a rien répondu à cela et j'ai cru voir qu'il rougissait, alors j'ai coupé court : « Eh bien, au revoir. »

— « Vous ne restez pas un peu ? »

Il est de nouveau venu à moi avec tendresse et, cette fois, je ne l'ai pas repoussé.

— « Il y avait quelque chose de beau dans sa visite, » m'a-t-il chuchoté en me serrant contre lui, « mais votre visite à vous est plus belle encore. »

Je le laissais m'embrasser — mais je me suis souvenue, comme je m'en étais souvenue la veille, que le dernier baiser qu'elle avait, supposais-je, donné en ce monde, avait été pour les lèvres qu'il pressait sous les siennes en ce moment et je lui ai répondu :

« C'est que je suis la vie, moi ; ce que vous avez vu hier était la mort. »

— « C'était la vie ! La vie ! »

Il parlait avec une douce obstination. Je me suis dégagee de ses bras. Nous sommes restés à nous dévisager. J'ai dit :

— « Vous avez décrit la scène, dans la mesure où vous l'avez décrite, d'une façon incompréhensible. Elle était dans la pièce avant que vous ne vous en soyez aperçu ? »

— « J'ai levé les yeux de sur une lettre que j'étais entièrement absorbé à écrire là, à cette table, sous la lampe et je l'ai vue debout devant moi. »

— « Alors qu'avez-vous fait ? »

— « Je me suis levé d'un bond en poussant une exclamation et elle a mis, avec un sourire, d'un geste d'avertissement plein de dignité et de délicatesse, un doigt sur ses lèvres. J'ai compris que ce geste me recommandait le silence naturellement mais il semblait, en même temps, chose étrange, expliquer et justifier sa présence. Nous sommes, en tout cas, restés face à face un temps que je ne peux, je vous l'ai dit, calculer. Tout comme nous nous tenons, vous et moi, en ce moment. »

— « Vous êtes simplement restés à vous dévisager ? »

Il a secoué la tête avec impatience.

— « Nous ne nous dévisageons pas ! »

— « Non... mais nous nous parlons. »

— « Eh bien, mais nous aussi nous nous parlions... en un sens. »

Il s'est perdu dans ses souvenirs, puis il a conclu : « Notre entrevue était amicale à ce point. »

J'avais sur le bout de la langue de lui demander si c'était beaucoup dire mais j'ai pris, à la place, le parti de déclarer qu'évidemment ils avaient échangé des regards d'admiration mutuelle ; puis je lui ai demandé s'il l'avait immédiatement reconnue ?

— « Non, » répondit-il, « puisque je ne l'attendais pas, mais j'ai compris bien avant son départ qui elle était — qui elle ne pouvait pas ne pas être. »

Je réfléchis un instant.

— « Et comment est-elle partie ? »

— « Tout à fait comme elle était venue. La porte était ouverte derrière elle. Elle s'est glissée au dehors. »

— « Vite ou lentement ? »

— « Plutôt vite... mais en regardant en arrière » compléta-t-il en souriant. « Je l'ai laissée partir. Je savais qu'il me fallait prendre les choses comme elle voulait. »

J'ai poussé, je m'en suis rendu compte, un long soupir. « Eh bien, vous allez maintenant prendre les choses comme je le veux, moi, et me laisser partir. »

Alors, il est revenu à moi, il s'est fait persuasif, il m'a retenue, il a protesté avec toute la galanterie voulue qu'avec moi la question était tout à fait différente. Que n'aurais-je donné pour pouvoir lui demander s'il l'avait touchée ! Mais les mots refusaient de se former ; je savais l'horrible son vulgaire que rendrait jusqu'à leur moindre intonation. Au lieu de poser la question directe, j'ai murmuré je ne sais plus quoi au juste de faiblement tortueux qui tendait, par un détour mesquin, à lui faire dire ce que je n'osais lui demander ; mais il ne me l'a pas dit. Comme s'il avait entrevu qu'il fallait m'apaiser et me consoler, il m'a seulement affirmé dans la même note que quelques minutes auparavant, qu'elle était, certes, exquise, ainsi que je le lui avais avec tant d'insistance répété, mais que j'étais moi, moi seule et pour toujours son amie, la « vraie ».

Ceci m'a poussée à faire valoir, dans l'esprit de ma réplique précédente, que j'avais, tout au moins, moi, le mérite d'être vivante ; et en retour il a lancé le cri de contradiction que je redoutais : « Oh ! mais elle était vivante ! Vivante ! »

— « Elle était morte ! Morte ! Morte ! »

Je mettais dans mon affirmation une énergie et comme une résolution qu'il en eût été ainsi qui, aujourd'hui, me semble presque grotesque ; mais le mot que je faisais retentir tout d'un coup m'a remplie d'horreur et l'émotion qu'il m'aurait, en d'autres circonstances, fait éprouver a jailli et s'est abattue sur moi. Bouleversée, j'ai senti quelle grande affection venait de s'éteindre et combien j'avais aimé mon amie et eu confiance en elle. Je voyais, en même temps, ce qu'avait eu de beau sa fin solitaire. « Elle est partie ! Nous l'avons perdue pour toujours ! »

En poussant un cri, j'éclatai en sanglots.

— « Oui ! Oui ! Justement... » s'est-il écrié sur un ton d'extrême bonté, en me serrant contre lui d'un geste apaisant. « Elle est partie. Nous l'avons perdue pour toujours... alors, à présent... Qu'est-ce que ça fait ? »

Il s'est penché sur moi et je n'aurais su dire si son visage, après avoir touché le mien, était humide de mes larmes ou des siennes.

VII

C'était ma théorie, ma conviction, pour ainsi dire mon parti pris qu'ils ne s'étaient encore jamais rencontrés ; c'est pour cette raison qu'il m'a paru généreux de le prier de venir avec moi, le jour des funérailles, sur la tombe où elle serait ensevelie. Il est venu. Il a fait preuve de beaucoup de discrétion et de tendresse. J'avais pris comme allant de soi — s'il ne s'était, lui, clairement

pas soucie de voir là un danger — que la solennité de la cérémonie empêcherait sa présence d'éveiller des associations d'idées frivoles chez les assistants qui, presque tous, les ayant connus tous les deux, connaissaient donc aussi la longue plaisanterie à leur sujet.

C'est à peine si nous sommes revenus ensuite sur la question de ce qui s'était passé la veille de cette mort. Qu'il s'agit de prouver l'une ou l'autre hypothèse, j'avais pris en horreur des investigations où je voyais la marque d'une basse curiosité. Lui, de son côté, ne pouvait rien invoquer à l'appui de sa conviction excepté le témoignage du portier de l'immeuble — personnage qu'il reconnaissait lui-même n'être fidèle à son poste que par intermittence — lequel, à l'entendre, entre dix heures et minuit ce soir-là, n'aurait pas vu entrer et sortir moins de trois dames en noir. C'était trop prouver ; nous n'avions, l'un et l'autre, que faire de trois dames en noir. Il savait que je considérais avoir fourni l'explication de l'emploi du temps de la disparue ; nous n'avions donc plus qu'à laisser tomber la question, à la tenir pour réglée. Seulement, je savais bien que s'il n'insistait pas, c'était pour me faire plaisir, non parce qu'il s'était rendu à mes raisons. Il n'avait pas cédé ; il se montrait seulement indulgent ; il tenait à son explication parce que c'était celle qui lui plaisait le plus ; et, pour moi, elle lui plaisait le plus parce que c'était celle où sa vanité trouvait le mieux son compte. A sa place, je n'aurais pas pris la chose ainsi — bien que ma dose de vanité fût sans doute égale à la sienne ; mais ce sont là des questions d'humeur individuelle que nul ne saurait trancher pour autrui. J'aurais, moi, trouvé plus flatteur d'avoir causé un de ces phénomènes inexplicables que l'on enregistre dans des livres passionnants et dont on discute dans des assemblées savantes ; de la part d'un être qui venait juste de sombrer dans l'infini et tout frémissant encore d'émotion humaine, rien, à mon sens, ne pouvait être plus touchant, plus pur, plus élevé qu'un élan pareil, quel qu'en fût le mobile : désir de réparer le passé, reproche, voire curiosité. Cela, oui, était vraiment beau et j'aurais eu de moi-même une opinion plus haute si j'avais été distinguée, élue de la sorte. Il était notoire et public que, distingué de la sorte, il l'avait été une fois déjà dans sa vie — ne pouvait-on voir là presque une preuve ? Chacune de ces apparitions étranges garantissait l'authenticité de l'autre.

Il ressentait, lui, une impression différente mais aussi, je m'empresse de l'ajouter, un désir indéniable de ne pas se poser en homme sûr de lui, de ne pas créer, comme on dit, des complications. Il me reconnaissait le droit de croire ce qui me plaisait, d'autant plus qu'en quelque sorte tout le mystère était de mon cru. Il s'agissait d'un événement de mon histoire, d'une énigme de mon for intérieur, non du sien. Il trouvait par conséquent naturel d'adopter sur la question le ton qui me paraissait approprié. De toute façon

nous avons tous les deux, avec les préparatifs de notre mariage, bien d'autres sujets d'occupation.

J'avais fort à faire, certes, pourtant, à mesure que les jours passaient, je m'apercevais que croire ce qui me plaisait était croire ce dont j'étais intimement convaincue. Je m'apercevais aussi que ce qui « me plaisait » ne me plaisait pas tellement, que le plaisir, en tout cas, était loin d'être la cause de ma conviction. Mon obsession — c'était vraiment le mot — refusait, je commençais à en prendre conscience, de se laisser écarter par le sentiment de mes devoirs de première importance. Si j'avais beaucoup à faire, j'avais beaucoup plus encore à penser et vint un moment où mes pensées mirent grandement en péril mes occupations. Tout cela, maintenant, je le vois, je l'éprouve, je le vis à nouveau. C'est affreusement vide de joie, c'est plein d'amertume au point de déborder ; et pourtant je dois me rendre justice : je ne pouvais être autre que je n'ai été. Ces impressions étranges, s'il me fallait les affronter de nouveau, me causeraient les mêmes angoisses profondes, les mêmes doutes cuisants, les mêmes certitudes plus cuisantes encore. Oh, il est plus facile de se souvenir de tout cela que de le décrire ! Mais si je pouvais tout retracer heure par heure, si je pouvais trouver des mots pour l'inexprimable, laideur et souffrance bien vite arrêteraient ma main. Je vais donc m'en tenir à noter qu'une semaine avant le jour de notre mariage — trois semaines après sa mort à elle — je me suis sentie persuadée dans toutes mes fibres que j'avais quelque chose de très sérieux à regarder en face et que, si je voulais m'y résoudre, il fallait que ce fût sur-le-champ, sans laisser s'écouler une heure de plus. Ce masque de Méduse était ma jalousie — ma jalousie qui n'était pas morte avec celle qui l'avait fait naître ; livide, elle avait survécu et elle se nourrissait de soupçons impossibles à exprimer, ou, plutôt, qui seraient restés tels, si je ne m'étais sentie, alors, aiguillonnée par le besoin de les formuler, besoin qui s'empara de moi pour me sauver, semblait-il, de mon propre sort. Une fois dominée de la sorte, devant l'urgence de la situation — ces heures de moins en moins nombreuses, cet espace de temps de plus en plus réduit — un seul recours m'est apparu : une franchise prompte autant qu'absolue. Il m'appartenait tout au moins de ne pas lui faire, à lui, l'insulte d'attendre encore un seul jour ; il m'appartenait de placer mon souci assez haut pour dédaigner tout subterfuge. Aussi avec beaucoup de douceur mais avec une brusquerie odieuse, pourtant, je lui ai dit, à brûle-pourpoint, certain soir, qu'il nous fallait considérer de nouveau notre situation et reconnaître qu'elle avait changé du tout au tout.

Il ouvrit bravement de grands yeux étonnés : « Chagné ? En quoi ? Comment ? »

— « Quelqu'un s'est mis entre nous. »

Une seconde de réflexion lui a suffi :

— « Je ne vais pas prétendre ne pas voir de qui vous voulez parler. » Il souriait, prenant en pitié mon aberration, mais désireux de se montrer gentil. « Une femme morte et enterrée ! »

— « Elle est enterrée, elle est morte pour le monde. Elle est morte pour moi, mais elle n'est pas morte pour vous. »

— « Vous revenez sur notre différend ? »

— « Non, je ne reviens sur rien. Un retour en arrière serait inutile. Ce que j'ai devant moi est plus que suffisant. »

— « Et qu'est-ce donc, ma chérie, s'il vous plaît ? »

— « Vous êtes tout à fait changé. »

Il s'est mis à rire.

— « Par une absurdité pareille ? »

— « Moins par cette absurdité-là que par d'autres qui ont suivi. »

— « Et en quoi peuvent bien consister ces autres ? »

Nous nous affrontions en toute fermeté, sans sourciller ; mais il y avait dans ses yeux une étrange lueur voilée et sa pâleur était assez visible pour faire triompher ma conviction.

— « Allez-vous me soutenir, » lui ai-je demandé, « que vous ne le savez pas ? »

— « Ma chère petite, » a-t-il répliqué, « vous faites une esquisse vraiment un peu trop vague ! »

Alors j'ai dit, après avoir un instant considéré la question :

— « Il y a de quoi être embarrassée pour contempler le tableau ! Mais, de ce même point de vue, et depuis le début, y a-t-il jamais rien eu d'aussi embarrassant que votre particularité ? »

Il a eu recours à son air absent — jeu de physionomie qu'il exécutait toujours à merveille : « Ma particularité ? »

— « Votre don singulier. Votre pouvoir bien connu. »

D'impatience, il a haussé bien haut les épaules et poussé un gémissement de dédain excessif : « Oh ! mon don singulier ! »

J'ai poursuivi, en gardant mon calme :

— « Vous avez accès à des zones de vie, vous êtes sensible à des impressions, des apparences, des contacts interdits — que nous y gagnions ou perdions — au reste d'entre nous. Ce don a été, en partie, à l'origine de l'intérêt profond que vous m'avez inspiré : entre vos autres dons, il m'attirait, il m'amusait, il me rendait, pour tout dire, fière de vous connaître. C'était là — et c'est d'ailleurs toujours — un privilège magnifique ; mais naturellement, je ne pouvais pas alors prévoir comment ce don se manifesterait aujourd'hui ; et même si je l'avais pressenti, je n'aurais jamais pu imaginer de quelle façon extraordinaire il agirait contre moi. »

— « Mais, de grâce, » a-t-il demandé d'un ton suppliant, « de quoi voulez-vous parler ? »

Puis, comme je me taisais, à la recherche du ton juste pour formuler mon accusation, il a ajouté : « Dites-moi comment se manifeste ce prétendu don ? Et comment il peut bien agir contre vous ? »

J'ai dit :

— « Pendant cinq ans, elle n'a pas pu vous rencontrer ; mais elle vous rencontre quand elle veut, à présent. Vous rattrapez le temps perdu. »

De pâle, il devenait rouge.

— « Vous la voyez ! Vous la voyez toutes les nuits ! »

Il a lancé une forte exclamation de moquerie mais qui sonnait faux, je l'ai bien senti et j'ai déclaré :

— « Elle vient vous trouver comme elle est venue ce premier soir. Elle a fait une tentative qui lui a plu. »

J'ai pu, Dieu merci, parler sans colère aveugle, sans violence vulgaire, mais ce sont là exactement les mots dont je me suis servie — et ils m'ont paru loin d'être « vagues ». Il s'était détourné en riant, il frappait ses mains l'une contre l'autre tant il me trouvait folle mais, aussitôt après, il me faisait de nouveau face avec un changement d'expression qui m'a frappée. Je lui ai demandé alors : « N'est-ce pas que vous continuez à la voir ? »

Sa tactique avait été jusque-là de se montrer indulgent, conciliant, de me traiter avec une bonne humeur, une gentillesse condescendante, et voici qu'à ma grande stupeur je l'entendais me dire tout à coup : « Et quand bien même je la verrais, chère amie ? »

— « C'est votre droit : il découle de votre nature exceptionnelle, de votre sort extraordinaire sinon, peut-être, très enviable ; mais vous devez bien comprendre que cela nous sépare, vous rend sans condition votre liberté. »

— « Ma liberté ? »

— « Il vous faut choisir entre elle et moi. »

Il m'a regardée avec insistance, a murmuré : « Je vois, » et s'est éloigné un peu comme s'il avait bien saisi le sens de mes paroles et réfléchissait au meilleur moyen d'y répondre. Enfin, se tournant de nouveau vers moi, il a dit : « Comment avez-vous pu arriver à savoir une chose aussi personnelle ? »

— « Vous voulez dire à savoir une chose que vous faisiez de tels efforts pour cacher ? Elle est effroyablement personnelle, c'est vrai, et vous pouvez être sûr que je garderai votre secret. Vous avez fait de votre mieux, vous avez joué votre rôle, vous vous êtes, pauvre cher ami, conduit avec une loyauté admirable. Et moi, je vous ai regardé sans rien dire. J'ai joué mon rôle aussi ; chaque

intonation altérée de votre voix, chaque absence de votre regard, chaque effort de votre main contre l'indifférence, je les ai remarqués ; j'ai attendu jusqu'à ce que j'aie été bien sûre et bien malheureuse. Comment pourriez-vous ne rien laisser voir quand vous êtes amoureux d'elle à la folie, quand vous défaillez, presque à en mourir, de la joie qu'elle vous donne ? » Plus prompt que lui, j'arrêtai d'un geste sa protestation. « Vous l'aimez comme vous n'avez jamais aimé et elle vous paie de retour. Elle vous tient en son pouvoir, elle règne sur vous, elle vous a tout entier. Une femme dans mon cas devine, sent, voit ce qui se passe ; elle n'a rien de commun avec une lourdaude qui a besoin « d'informations de source sûre ». Machinalement, avec une mauvaise conscience, vous venez m'apporter la lie de votre tendresse, le résidu de votre vie. Je peux renoncer à vous mais je ne peux pas vous partager avec une autre : ce qu'il y a en vous de meilleur, c'est elle qui l'a. Je vous laisse aller à elle pour toujours ! »

Il a lutté vaillamment ; mais rien ne pouvait s'arranger. Il a tout nié de nouveau ; il est revenu sur ce qu'il avait admis ; il a tourné en ridicule mon accusation — dont j'admettais d'ailleurs, sans difficulté, l'in vraisemblance extravagante. Je n'avais pas prétendu un instant que nous discussions de choses ordinaires, pas un instant prétendu qu'ils étaient des personnes ordinaires, elle et lui. Voyons, s'ils avaient été tels, me serais-je jamais attachée à eux ? Ils avaient en partage un merveilleux pouvoir d'extension de leur être. Ils m'avaient, dans leur envol, entraînée avec eux, seulement je ne pouvais pas respirer cet air-là et vite j'avais demandé à redescendre. Ces phénomènes étaient monstrueux et la lucidité qui m'avait permis d'en prendre conscience plus monstrueuse encore ; seule se liait au naturel, au réel, l'obligation où je me trouvais d'agir comme me l'imposait cette lucidité. Maintenant que j'avais parlé dans ce sens, ma conviction était absolue : il m'avait seulement manqué, pour l'établir, de voir l'effet qu'elle produisait sur lui. Effet qu'il avait, certes, dissimulé de son mieux — sous un nuage de raillerie — mais tout s'était ramené à une diversion qui lui avait fait gagner du temps pour couvrir sa retraite.

Il a lancé un défi à ma sincérité, à mon bon sens, presque à mon humanité, ce qui, naturellement, n'a fait qu'élargir entre nous la distance et confirmer notre rupture. Il a fait, en somme, tout ce qu'il a pu mais sans parvenir à me convaincre ni que je me trompais, ni qu'il était malheureux : nous nous sommes séparés, je l'ai laissé à son union avec l'inconcevable.

Il ne s'est jamais marié, pas plus que je ne me suis mariée moi-même. Sa mort, quand, six ans plus tard, la nouvelle m'en est parvenue dans la solitude et le silence, je l'ai accueillie comme

une preuve à l'appui de ma théorie. Elle a été soudaine, elle n'a jamais pu être bien expliquée, elle a été entourée de circonstances où j'ai clairement vu — oh ! je les ai examinées une à une ! — la trace cachée de sa propre main. C'était le résultat d'une longue nécessité, d'un désir inapaisable. Pour dire exactement ma pensée : c'était une réponse à un irrésistible appel.

Traduit par Marie Canavaglia.
Titre original : The friends of the friends.

DERNIER NUMÉRO **de votre abonnement**

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 0,50 F en timbres, ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés résidant hors de France.

jacques bergier

présente

**les
meilleures
histoires
de**

**science-
fiction
soviétique**

robert laffont

(rfl)

Henry James et les contes surnaturels

par Jean-François Robin

Le fantastique occupe une place à part dans l'œuvre d'Henry James, écrivain américain qui naquit à New York, le 15 avril 1843, et mourut à Londres, le 28 février 1916. De même que son père, Henry James, le théologien, et son frère, William, le philosophe, il vécut dès son enfance dans une ambiance où l'invisible se mêlait à l'inconscient et au spiritisme. C'est pourquoi Henry James, dans ses contes surnaturels, a tenté d'exprimer l'inconnaissable et a cherché à pénétrer dans le domaine du subconscient et des revenants.

Parmi ces contes surnaturels, traduits en français, nous rappellerons « *La redevance du fantôme* », « *La vie privée* » et « *Les amis des amis* » (1). A ce type de contes, appartiennent également « *Le dernier des Valerii* », « *Le roman de quelques vieilles robes* », « *Owen Wingrave* », « *Nona Vincent* », « *Sir Dominick Ferrand* », « *La vraie chose à faire* » (2).

Dans la préface du « *Dernier des Valerii* », Marcel Brion a écrit : « *Henry James excelle dans l'art de l'évocation des morts et dans l'expression de la domination qu'une absence peut exercer sur les vivants.* »

Comment ces thèmes s'expriment-ils dans les contes surnaturels d'Henry James ? « *Le dernier des Valerii* » nous présente le cas curieux d'un jeune romain envoûté par une Junon de marbre que des fouilles dans le jardin de sa villa ont fait réapparaître. L'emprise

exercée par la statue pousse, par jalousie, la femme du jeune admirateur de divinités païennes à la faire enterrer à nouveau.

Dans « *Le roman de quelques vieilles robes* », nous voyons comment une morte, Perdita, sous la forme d'un spectre, se venge de sa sœur Rosalinde en la marquant à mort de six blessures hideuses, celle-ci ayant transgressé le vœu fait par le mari de Perdita sur son lit de mort.

Aucun spectre n'apparaît dans « *Owen Wingrave* », cependant, au seuil d'une chambre dans laquelle personne ne veut entrer, car on la considère comme hantée, le héros de l'histoire, qui a refusé de suivre la carrière militaire de ses ancêtres, est trouvé mort ; son corps ne porte les marques d'aucune violence et il semble être victime d'une force surnaturelle.

« *Nona Vincent* » nous introduit dans le monde du spectacle et nous sommes témoins d'un phénomène étrange : Violet Grey, l'interprète principale de la pièce « *Nona Vincent* », n'ayant pas compris le rôle qu'elle a à jouer, l'auteur, Allan Wayworth, est plein d'anxiété. Il reçoit, en rêve, la visite du fantôme imaginaire de l'actrice et cette vision vient apaiser ses inquiétudes sur le sort de son œuvre.

Le héros de « *Sir Dominick Ferrand* » est un écrivain, Peter Baron, qui, par hasard, a découvert dans un secrétaire la correspondance compromettante d'un homme célèbre, Sir Dominick Ferrand ; une

force occulte le pousse à brûler ces documents.

« *La vraie chose à faire* » se déroule également dans le milieu littéraire. Par delà la mort, un écrivain, Asthon Doyno, s'oppose à ce qu'on écrive une biographie sur son œuvre ; nous sommes là en face d'un cas d'obsession morbide qui amène l'auteur de l'ouvrage, George Wethermore, envolté par l'ombre du disparu, à renoncer à poursuivre son entreprise.

Parmi les récits surnaturels traduits en français, citons également « *Le tour d'érou* » (3), la plus significative des œuvres fantastiques d'Henry James. Ce thème insolite, sous le titre « *Les innocents* », fut adapté pour la scène française par Paule de Beaumont et Gaston Bonheur (Théâtre Edouard VII, 1951) ; puis, récemment, le réalisateur britannique Jack Clayton en a fait une transposition cinématographique.

Il existe un aspect particulier dans l'œuvre d'Henry James : c'est celui où l'auteur sonde les mystères de l'âme humaine. « *L'autel des morts* » (4) met en présence, dans une église catholique, un homme, Stransom, qui entretient une chapelle où chacun de ses morts a son cierge, sauf Sir Acton Hague, un ami qui l'a trompé, et une femme qui vient prier devant son autel, pour l'ami qui ne bénéficie pas de cierge : Stransom parvient à dominer sa rancune, il allume un cierge pour cet ami et tombe mort.

Comme Georges Markov-Totevy l'a écrit dans « *Henry James* » (5) : « *L'auteur étudie dans ce conte ce qu'un critique appelle : le thème de la mort dans la vie ; il essaie de parvenir à une fusion entre les deux, de prouver qu'il peut aussi faire de la mort, sa vie* ».

Parmi les contes surnaturels traduits en français, on peut ranger également « *La bête dans la jun-*

gle » (6) qui, bien qu'aucun fantôme ni spectre n'apparaisse au cours du récit, peut être rattaché à ce genre, à cause de son thème ambigu : une étrange menace, analogue à une bête aux aguets, pèse sur les relations d'un homme et d'une femme : John Marcher et May Bartam. Marguerite Duras et James Lord, en l'adaptant à la scène (Théâtre de l'Athénée) en ont bien fait sentir l'angoisse « supra-naturelle ».

Dans le volume que Georges Markov-Totevy a consacré à Henry James, l'auteur s'est intéressé aux rapports de celui-ci avec le surnaturel ; il nous parle de dédoublement de la personnalité : « *The jolly corner* » (7) présente une aventure étrange : « *De retour à New York, Brydon cherche à retrouver « l'âme des temps meilleurs », « les présences d'un autre âge », il se promène de pièce en pièce, dans sa maison ancestrale, et finit par rencontrer le spectre de son double, de son « moi » américain, s'il n'eut quitté son pays* ». Le dernier roman inachevé d'Henry James, « *The sense of the past* » (8), a pour sujet le dédoublement de l'identité du héros dans le passé. « *Il s'agit de l'échange d'identité entre mon jeune Américain d'aujourd'hui* », écrit James, « *et son parent d'il y a une centaine d'années...* »

J. L. Bardeston et J. C. Squire ont tiré de ce thème d'incursion dans le temps une pièce, « *Berkeley Square* », que Frank Lloyd a porté à l'écran en 1934, avec Leslie Howard dans le rôle principal.

Georges Markov-Totevy nous cite également l'exemple du conte « *Sir Edmund Orme* » : « *Mrs. Marden et le fiancé de sa fille voient chacun le spectre de Sir Edmund, mais cette vision pour*

chacun d'eux est différente, le spectre semble protéger le jeune homme tandis qu'il menace Mrs. Marden, responsable de son suicide et dont il veut se venger ; il est un reflet de ce que les deux personnages ressentent. »

Comme nous l'avons dit au dé-

but de cet exposé, ce n'est qu'un aspect de l'œuvre d'Henry James. Ce survol de ses contes surnaturels, grâce aux thèmes qui ont servi de support à ses récits, montre combien est riche l'éventail de ses « histoires extraordinaires », parentes de celles d'Edgar Poe.

BIBLIOGRAPHIE DES TITRES CITES

- (1) — « *The ghostly rental* » (« La redevance du fantôme ») ; « *The private life* » (« La vie privée ») ; « *The friends of the friends* » (« Les amis des amis ») : réunis dans le volume « *L'image dans le tapis* » (éd. Pierre Horay) ; présentation et traduction de Marie Canavaggia. « *Les amis des amis* » figure dans le présent numéro de « *Fiction* ».
- (2) — « *The last of the Valerii* » (« Le dernier des Valerii ») ; « *The romance of certain old clothes* » (« Le roman de quelques vieilles robes ») ; « *Owen Wingrave* » ; « *Nona Vincent* » ; « *Sir Dominick Ferrand* » ; « *The real right thing* » (« La vraie chose à faire ») réunis dans le recueil « Le dernier des Valerii (Albin Michel) ; préface de Marcel Brion, traduction de Louise Servicen. « *La vraie chose à faire* » a paru dans « *Fiction* » n° 75.
- (3) — « *The turn of the screw* » (« Le tour d'écrou »), traduction de M. Le Corbeiller (Stock). Repris dans « *Fiction* » n° 90 et 91.
- (4) — « *The altar of the dead* » (« L'autel des morts »), dans l'ouvrage « *Dans la cage* » (Stock) ; traduction de M. Laino et Denise Clairain.
- (5) — « *Les classiques du XX^e siècle* » (Edit. Universitaires).
- (6) — « *The beast in the jungle* » (« La bête dans la jungle »), traduction de Marc Chadourne (édit. V. Attinger).
- (7) — « *The jolly corner* », présenté et publié par Léon Edel, dans « *The ghostly tales of Henry James* » (Rutgers University Press).
- (8) — « *The sense of the past* » (New York Charles Scribner's Sons).
- (9) — « *Sir Edmund Orme* » (id.)

Auditeurs de la R.T.F.

AMATEURS de « POLICIER » et de « SUSPENSE »
ne manquez pas l'écoute de ces
deux émissions qui passent sur FRANCE II :

Les exploits de NICK CARTER

le grand détective américain

Texte de Jean Marcillac

Le 1^{er} et le 3^e VENDREDI de chaque mois à 21 h. 30

et

HITCHCOCK - SÉLECTION

Le MERCREDI tous les quinze jours à 22 h. 20

qui vous présente l'adaptation d'une palpitante
nouvelle de « suspense » sélectionnée par

ALFRED HITCHCOCK

Ce sont deux productions de Maurice Renault
mises en ondes par Gilbert Cazeneuve

Livres d'Amérique

par Alfred Bester

Nous voici submergé par un flot de rééditions. Le nombre de ces ouvrages donnera à notre habituelle énumération des titres, auteurs et éditeurs, l'allure d'un annuaire de téléphone, et nous vous demandons votre indulgence.

« *The synthetic man* », de Theodore Sturgeon, s'intitulait primitivement « *The dreaming jewels* » (1). Nous nous sommes élu vice-président du club des admirateurs de Sturgeon, et nous avons lu depuis longtemps à peu près tout ce qu'il a écrit. A une exception près : le présent ouvrage. La découverte de ce classique — qui date de dix ans — fut pour nous une expérience saisissante, et ceux d'entre vous qui le connaissent déjà auront du plaisir à le relire. Nous avons affaire à Sturgeon en ce qu'il a de plus coloré, de plus original, de plus sensible. Et sa façon d'attaquer l'histoire vous coupe le souffle. Horty Bluett, enfant trouvé âgé de huit ans, est surpris en train de manger des fourmis dans un coin de la cour de l'école ; et voilà Mr. Sturgeon qui s'envole, vous emmenant avec lui sans vous laisser le temps de retrouver votre respiration.

« *Not without sorcery* », également par Theodore Sturgeon, rassemble huit de ses plus anciens

(1) En français : « Cristal qui songe » (« Rayon Fantastique »).

récits. Certains de ceux-ci ont plus de vingt ans. Ils sont souvent maladroits et prétentieux, mais ne doit-on pas s'attendre à cela chez un jeune écrivain ? Pourtant, nous trouvons ici « *It* », récit qui nous avait absolument bouleversé lorsque nous l'avons lu pour la première fois, et dont nous estimons qu'il renferme l'idée la plus originale de toute la littérature fantastique contemporaine. « *It* » ferait un film d'horreur de classe, et nous voudrions savoir ce que l'agent de Mr. Sturgeon fait à ce propos.

« *Bypass to otherness* », de Henry Kuttner, est un recueil de huit histoires de ce maître regretté qui, avec cet autre disparu, Cyril Kornbluth, dominait tous les moindres auteurs des années 40 et 50. Il n'y avait pas de sujet que Mr. Kuttner ne pût traiter mieux que n'importe qui d'autre.

« *The piper's son* » fut le premier récit dans lequel les problèmes sociaux de la télépathie se trouvaient explorés, et tout notre domaine en ressentit l'influence. « *Call him demon* » est un tableau fantastique et réaliste présentant un être étranger dans un monde innocent. « *Absalom* » est un examen, cruel dans son honnêteté, des rapports entre un père et son surhomme de fils. « *Housing problem* » est un des plus charmants caprices jamais écrits. Ne se trouvera-t-il aucun éditeur charitable

pour publier les grands récits de Mr. Kuttner en un seul volume relié, ce qui nous permettrait de l'avoir de façon durable sur un de nos rayons, pour admirer son art et regretter son départ prématuré ?

« *Triangle* », par Isaac Asimov, réunit trois des anciens romans de l'auteur : « *The currents of space* », « *Pebble in the sky* », et « *The stars like dust* » (2). Ceux-ci sont également vieux d'une vingtaine d'années, et l'admirable jeune enthousiasme de leur auteur s'y reflète. Nous nous souvenons tous de ces récits exubérants et des beaux jours de la science-fiction qu'ils évoquent, et nous aurons du plaisir à les posséder dans notre bibliothèque, comme à les relire. L'énergie de Mr. Asimov est remarquable, et doublement digne d'estime de nos jours. A une époque où tant d'auteurs de science-fiction minaudent du style, les romans du jeune Mr. Asimov représentent un simoun bienvenu.

« *The lovers* », par Philip José Farmer, est une version développée de la longue nouvelle qui secoua le monde de la science-fiction il y a une dizaine d'années. « *The lovers* » apparut à un moment où les lecteurs et les auteurs adultes commençaient à se rebiffer devant les tabous arbitraires de la science-fiction qui excluaient, en particulier, toute considération sérieuse de thèmes sexuels. Et Mr. Farmer et ses éditeurs devinrent les héros du jour.

(2) Le second de ces romans a paru en français sous le titre « *Cailloux dans le ciel* » (« *Rayon Fantastique* »).

Bien que la science-fiction ait gagné en raffinement durant ces dix années, le roman de Mr. Farmer est toujours explosif dans sa substance, et nous croyons que son auteur aurait aujourd'hui autant de mal qu'en 1952 à le vendre à un éditeur de magazine. L'histoire se tient de superbe façon ; sa puissance d'impact dérive moins de la franchise du traitement que de la vérité biologique du thème et du courage avec lequel Mr. Farmer a développé ses extrapolations.

« *The big time* » et « *The mind spider and other stories* », par Fritz Leiber, comprend un roman et une demi-douzaine de nouvelles, le tout assez récent. Les nouvelles possèdent cette finesse leiberienne qui est facile à admirer mais difficile à décrire. Mr. Leiber est un auteur dont l'œuvre nous semble posséder une qualité mordante, corrosive et sombrement acide. « *The haunted future* » est typique, tout comme « *Damnation morning* », qui constitue une attaque à corps perdu sur une histoire que Mr. Leiber ne pouvait pas résoudre. Aucun autre auteur, d'ailleurs, n'aurait pu y parvenir.

Nous avouons que le roman. « *The big time* », nous a déçu, bien qu'il ait été élu le meilleur roman de l'année lors de la 17^e convention mondiale de science-fiction. Primitivement écrit pour notre estimé rival, « *Galaxy* », il reflète trop clairement le goût du brillant rédacteur en chef de « *Galaxy* » (actuellement en congé), Horace L. Gold. Mr. Gold a toujours insisté sur l'élaboration minutieuse de chaque détail du décor, et nous nous rappelons mainte

dispute que nous eûmes avec lui, au temps où nous écrivions pour sa revue. Notre point de vue était qu'une abondance exagérée de détails risque d'affaiblir la puissance dramatique d'une histoire, et nous croyons que c'est exactement ce qui est arrivé à « *The big time* ».

« *Slan* », de A.E. van Vogt, est, bien entendu, le premier et le plus picaresque des romans traitant des pouvoirs extra-sensoriels. Nous nous le rappelons tous avec admiration et respect. Le soussigné se souvient d'avoir acheté d'anciens numéros d'« *ASTOUNDING Science Fiction* » et d'avoir passé un brûlant week-end d'août à souffrir d'angoisse avec les Slans.

Le passage des années n'a aucunement affaibli la puissance de choc du roman, et nous avons été une nouvelle fois ému par une des plus originales parmi les notations télépathiques de Mr. van Vogt — nous avions été tenté de la voler lorsque nous étions en train d'écrire notre propre roman sur la perception extra-sensorielle. Jommy Cross, le héros télépathe, a enfin trouvé une amie, Kathleen, télépathe elle aussi. Ils s'endorment en même temps, et Mr. van Vogt écrit :

Il y avait une question dans l'esprit de Kathleen, et le cerveau de Jommy répondit : « Non, je ne veux pas manger avant d'avoir dormi un peu. »

Ou bien était-ce là le souvenir de quelque chose qui avait été dit précédemment ?

Il n'était pourtant pas tout à fait endormi, car une pensée étrangement heureuse montait des profondeurs de son être. Il était

merveilleux d'avoir enfin trouvé un autre Slan, une fille si superbement belle.

Et un garçon si séduisant.

Est-ce que c'était ma pensée, ou bien la sienne, se demanda-t-il alors qu'il s'endormait.

C'était la mienne, Jommy.

Bravo, Mr. van Vogt !

La place commence à nous être comptée, pardonnez donc notre hâte. « *Trouble with lichen* » est est l'œuvre de John Wyndham, l'auteur de « *The day of the triffids* » et de « *The Midwich cuckoos* » (qui donna ce film remarquable, « *The village of the damned* ») (3). Mr. Wyndham, dont nous avons fait la connaissance, est un gentleman charmant, qui écrit dans le style caractéristique de la science-fiction anglaise : allure paisible, développement naturel des personnages, conflits en mineur, aucune surexcitation, mais l'ensemble toujours pleinement satisfaisant.

« *So close to home* », par James Blish, rassemble dix récits mineurs de ce remarquable artisan. Il nous semble que la force de Mr. Blish se trouve dans le roman plutôt que dans la nouvelle. Il lui faut de l'espace. « *Skyport* », de Curt Siodmak, est un roman conventionnel dans lequel il est question d'une bulle dans l'espace, du premier satellite habité et des finesses politiciennes qui entrent en jeu lorsqu'il s'agit de s'assurer son contrôle. « *He owned the*

(3) En français : « *Révolte des Triffides* » (Fleuve Noir) et « *Les coucous de Midwich* » (« *Présence du Futur* »).

world », de Charles Eric Maine, est une étrange combinaison de science-fiction moderne et d'Edgar Rice Burroughs, laquelle ne satisfait pas, malgré l'effet terminal. « *The green rain* » de Paul Tabori, traite d'une héroïne qui est surprise par la pluie et qui devient verte. Tout verdit, d'ailleurs, avant que ce récit fantastique se termine. Quant à nous, ce n'est pas l'envie qui nous a fait verdir.

Et, pour conclure, « *Voyage to the bottom of the sea* », par Theodore Sturgeon, qui fut assez cinglé pour gaspiller son génie à tirer un roman d'un maladroit film de la

20th Century Fox. Les personnages comprennent (nous citons la prière d'insérer) :

L'AMIRAL — *était-il fou ?*

LE CAPITAINE — *trionphera-t-il de l'épreuve du commandement ?*

LE FANATIQUE — *pourquoi espérait-il que le monde allait finir ?*

LE DOCTEUR — *qui aimait-elle ? De quel côté était-elle ?*

Nous espérons du moins que vous les aurez fait casquer, Mr. Sturgeon, et au prix fort. Cette excuse serait la seule que nous accepterions !

(Traduit par Demètre Ioakimidis.)

-
- THE SYNTHETIC MAN, Theodore Sturgeon, *Pyramid*, 35 c.
NOT WITHOUT SORCERY, Theodore Sturgeon, *Ballantine*, 35 c.
BYPASS TO OTHERNESS, Henry Kuttner, *Ballantine*, 35 c.
TRIANGLE, Isaac Asimov, *Doubleday*, \$ 4,95.
THE LOVERS, Philip José Farmer, *Ballantine*, 35 c.
THE BIG TIME — THE MIND AND OTHER STORIES, *Ace Double Novel books*, 35 c.
SLAN, A. E. van Vogt, *Ballantine*, 35 c.
TROUBLE WITH LICHEN, John Wyndham, *Ballantine* 35 c.
THE EDGE OF TOMORROW, Howard Fast, *Bantam*, 35 c.
SO CLOSE TO HOME, James Blish, *Ballantine*, 35 c.
SKYPORT, Curt Siodmak, *Signet*, 35 c.
HE OWNED THE WORLD, Charles Eric Maine, *Avon*, 35 c.
THE GREEN RAIN, Paul Tabori, *Pyramid*, 35 c.
VOYAGE TO THE BOTTOM OF THE SEA, Theodore Sturgeon, *Pyramid*, 35 c.
-

Echos d'Angleterre

par Maxim Jakubowski

Au terme de l'année 1962, la science-fiction britannique peut, à juste titre, se retourner, regarder en arrière et dire : « It was a good year ». Cela a été une bonne année pour la S.F. en Angleterre.

Deux auteurs parmi les meilleurs ont vu leur grand talent récompensé. Arthur C. Clarke a reçu un prix de 1000 livres, le prix Kalinga, pour ses livres de vulgarisation scientifique et aussi pour son œuvre dans le domaine de l'anticipation, œuvre dont le plus beau fleuron, « *The city and the stars* » (La cité et les astres) a été traduit il y a quelque temps en France dans la collection « Le Rayon Fantastique ». Dans son discours de réception, en août dernier à Ceylan, où il vit et s'adonne à l'exploration sous-marine, il ne put s'empêcher de révéler le rôle immense que notre littérature « pseudo-populaire » avait joué pour lui. (1) De son côté, le jeune auteur d'Oxford, Brian W. Aldiss, a reçu, en juillet, à la 20^e convention internationale se tenant à Chicago, le Hugo (une sorte d'Oscar littéraire) pour avoir écrit les meilleures nouvelles de l'année dans « *Hothouse* » (série parue dans « *Fiction* » sous le titre général « *Le monde vert* »).

Deux succès officiels, donc. Mais, dans une autre perspective, l'année 1962 a aussi vu, en Grande-Bretagne, beaucoup de succès, de découvertes et de confirmations.

(1) Discours de réception traduit in extenso dans le numéro 8 du fanzine « Nocturne ».

Trois livres rédigés par des auteurs connus, mais non spécialisés, ont attiré l'attention des foules et des critiques sur la S.F. « *Island* », brillant essai sociologique d'Aldous Huxley, paraphrasait admirablement son précédent chef-d'œuvre d'avant-guerre, « *Le meilleur des mondes* ». Naomi Mitchison, sœur du fameux biologiste Haldane, publiait chez Victor Gollancz (l'éditeur britannique le plus attiré vers la science-fiction) un livre curieux et déroutant : « *Mémoires of a spacewoman* ». Pour établir une comparaison, c'est un peu Françoise d'Eaubonne sans l'astrologie et avec un peu plus d'intelligence. C'est la simple histoire d'une « communicatrice » qui raconte ce qu'elle a vu sur d'autres planètes. Mais ici, le personnage vit sous vos propres yeux, avec une intensité rarement vue dans la S.F. contemporaine. Et les plantes des autres mondes, par exemple, ne sont pas des navets auxquels on a ajouté un tentacule, mais des choses qui sont véritablement « autres ». Pour un coup d'essai, Naomi Mitchison a fait un coup de maître.

Le troisième de ces livres venant de l'extérieur est de l'éminent critique et écrivain Anthony Burgess et s'intitule « *The wanting seed* » (éditeur : Heinemann). Comme tout livre anglais qui se respecte dans le genre, c'est, évidemment, une œuvre dans la lignée de « 1984 ». Le thème de la surpopulation du globe y est adroitement exploité dans un climat très réaliste où l'homosexualisme domine, ce qui

nous vaut de charmants dictons tels que : « It's sapiens to be homo » (Il est sapiens d'être homo). Une excellente imagination, un goût prononcé pour un érotisme somme toute gratuit en font un livre aux allures prophétiques, au ton violent, que beaucoup aimeront mais qui pour moi est loin de valoir le chef-d'œuvre de Georges Orwell. Il est à noter, cependant, que ce roman a été l'un des best-sellers en librairie de ces derniers mois.

Un autre bon livre qu'il nous a été donné de lire est le dernier roman d'Eric Frank Russell, « *The great explosion* » (Dennis Dobson). Russell est ce curieux écrivain anglais dont toute l'œuvre est parue en premier lieu aux U. S. A. ; il y a quelque chose en lui qui attire insensiblement l'imagination des Américains. Son style est malicieux, peu compliqué et facile à lire, et son humour est particulièrement extroverti. Ses héros n'ont rien d'invincible. Ils sont même piteux par moments et ne s'attirent que des ennuis ; leur apparence physique rendrait Gibert Gosseyn blême de terreur : ils ont les pieds plats, les oreilles en choux-fleurs, ils sont gros, leurs jambes décrivent des arcs de cercle, etc. Russell n'a jamais eu de pitié pour les personnages qu'il invente. Les deux seuls romans que l'on a traduit de lui en France ne sont peut-être pas caractéristiques de cela : « *Guerre aux invisibles* » (« Rayon Fantastique ») et « *Sentinelle de l'espace* » (« *Satellite* » n° 3, 4, 5). Son dernier livre, développé à partir d'une nouvelle devenue célèbre, parue dans « *Astounding* » : « *And then there were none* », contient tous les éléments que je viens d'énumérer. C'est une réus-

te, cela fait bien rire. Mais pas plus. Il n'y a pas de message ou de pensée profonde entre les lignes. En avons-nous besoin, d'ailleurs, dans cette tragi-comédie d'un astronome géant terrien qui part reconquérir toutes les planètes colonisées lors de la grande expansion ? Il faut y savourer ces personnages balaourds, ces planètes aux habitants nudistes, soit systématiquement malhonnêtes, soit encore appliquant à la lettre les préceptes de Gandhi.

Un livre que certains des tenants français de la S.F. intellectuelle à tout prix devraient bien lire et méditer.

Parallèlement au succès de sa série tropicale du « *Monde vert* », Brian Aldiss a, aussi, cette année, fait paraître un autre roman. « *The primal urge* », titre sous lequel Ballantine l'a publié aux Amériques, ou « *Minor operation* », sous lequel « *New Worlds SF* » l'a présenté en perdue Albion, est une comédie. La science invente un petit appareil qui, installé sur le front des personnages, indique, sa couleur passant au rouge, le sentiment physique que vous éprouvez pour votre vis-à-vis. Le sujet permettait a priori une bonne nouvelle, mais certes pas ce long roman où Aldiss a voulu mêler à l'humour ses opinions sur l'économie politique du globe et sur le gouvernement britannique au pouvoir. Le thème est trop tenu pour retenir votre attention sur 200 pages. Aldiss aurait mieux fait de laisser l'humour à des auteurs comme Russell ou Fredric Brown. Pour en rester à Aldiss, président fort sympathique du BSFA (British Science Fiction Association, le plus grand club Anglais de S.F.), signalons une excellente nouvelle de lui sur le thème des uni-

vers parallèles, parue dans « *Science Fantasy* » : « *Matrix* ».

Pour moi, la révélation de l'année n'a cependant pas été le roman de Mrs. Mitchison, mais la découverte par John Carnell, l'intelligent directeur des trois seules revues anglaises de S.F. : « *New Worlds SF* », « *Science Fantasy* » et « *SF Adventures* », d'un nouvel et jeune auteur dont les premières œuvres me permettent d'espérer les plus grandes choses. L'auteur se nomme Michael Moorcock, est barbu, et vit à Londres, où il fréquente les fans aux réunions mensuelles de la taverne du Globe, réunions rentrées dans la petite histoire grâce aux récits de Clarke. Son talent est particulièrement mis en évidence dans une série de récits parus dans « *Science Fantasy* » (« *While the gods laugh* » ; « *The flame brings* » ; « *The dreaming city* » ; « *Kings in darkness* »), récits orbitant autour d'un personnage qui fait maintenant pour moi partie de la galerie où résident Shambleau, Gosseyn, Karellen, Nan de Nangis et quelques autres ; ce héros tourmenté de Moorcock se nomme Elric le nécromancien. Il est inoubliable, ainsi que les pays diaboliques où il évolue. Cela fait penser à Conan, sans l'infantilisme, aux récits épiques de Burroughs sans le caractère en papier mâché. Les aventures par lesquelles passent Elric, ce sorcier-démon en proie au mal d'amour et ayant perdu son âme, ne peuvent qu'accessoirement être placés dans la catégorie science-fiction. C'est plutôt tout un monde à la frontière de la S.F., au bord du fantastique, un univers nocturne où règnent les puissances innommables que Jean Ray a dénoncées dans « *Malpertuis* », auxquelles Lovecraft a

succombé, dont Catherine Moore a évoqué la sensualité et les couleurs ardentes. Moorcock et Elric, c'est tout cela à la fois, et encore plus.

Son style ferait pâlir Madame Henneberg ; il est violent et sensuel, il charrie la syntaxe en un torrent évocateur de milles contrées mystérieuses. Il est baroque, surfait, mais qu'importe : moi, j'aime cela.

Dans les milieux S.F. de Londres, l'accueil fait à ces récits de Moorcock a été très ambigu, allant de l'enthousiasme auquel je crains de m'être laissé emporter jusqu'au dégoût de certains (dont Ella Parker, mère poule du fandom britannique). La série des Elric doit, bientôt, être publiée in extenso aux Etats-Unis.

Comme je l'ai dit plus haut, ce n'est pas tout à fait de la science-fiction. Par contre, Moorcock vient de publier un récit cette fois purement S.F. dans la revue « *SF Adventures* » : « *The sundered worlds* ». Son grand talent ne fait que s'y confirmer. C'est un mélange un peu hallucinant de Merritt, de van Vogt et du Henneberg des grandes cuvées atlantes. Un univers hors des sphères de notre perception rase les bords du nôtre par cycles intermittents. Un personnage curieux, télépathe, voyant et aveugle à la fois, décide de s'y jeter. Le récit, avec un souffle exceptionnel, arrive à nous faire percevoir cet autre univers, à nous faire sentir son étrangeté, et tient le lecteur haletant jusqu'à la dernière ligne. Sans doute aucun, la nouveauté de l'année.

Michael Moorcock : un nom encore inconnu en France, mais qui sera bientôt sur toutes les lèvres dès qu'un éditeur ou un directeur de collection courageux songera à le faire traduire, traduction pour laquelle je me porte dès mainte-

nant volontaire à grands coups de trompette.

En conclusion, une année intéressante qui aura vu de nombreuses satisfactions se réaliser. Je citerai encore la parution du premier recueil de nouvelles du consistant et toujours intéressant John Brunner. Notons aussi la rentrée dans les rangs littéraires d'un bon auteur resté silencieux durant quelques années : Robert Presslie. Et pour finir, une nouvelle de science-

fiction théologique qui soutient fort bien la comparaison avec d'autres similaires de Clarke, Bradbury, Blish ou Farmer : « *The streets of Ashkalon* » de Harry Harrisson : nouvelle qui trouve sa place dans ce panorama de la S.F. britannique, bien que son auteur soit Américain et vive en Suède, puisque sa parution a honoré les pages de la plus ancienne des revues du genre de ce côté-ci de la Manche : « *New worlds SF* », atteignant son 130^e numéro.

Ce numéro de

Fiction

ne vous aurait coûté que

2,25^F

si vous étiez abonné

L'écran à quatre dimensions

Le retour de Jeanne d'Arc

Cette fois, Terence Fisher a eu les moyens, et le résultat s'en ressent : le décor souterrain tant vanté ne constitue que le clou d'une reconstitution de la Belle Epoque où l'auteur donne libre cours à son amour du détail « sensible » (1) et à sa prédilection pour les atmosphères colorées. *Hammer Films* au bord de la superproduction, qui l'eût cru au temps du premier *Dracula* ? Saluons comme il convient l'ascension du cinéma fantastique vers un zénith un peu défrisé de recevoir pareille recrue.

Assurément « *Le fantôme de l'Opéra* » n'est pas le meilleur Fisher, il s'en faut. Les amateurs de Gaston Leroux protesteront contre l'atmosphère à l'orthodoxie du roman populaire, et feront valoir que, de tous les sujets abordés par le cinéaste, celui-ci était sans doute un des moins favorables à un traitement luxueux ; le rythme et l'ambiance de l'original, très représentatif en son temps d'une « anticuture » hostile malgré les apparences aux prestiges de l'opéra, ont vite fait de se

dissoudre dans un torrent d'académisme 1900 copieusement alimenté par la sensibilité personnelle de Fisher. Quant aux amateurs de fantastique, ils regretteront que l'auteur cette fois ait fait un film si dépourvu de mystère, et où le parfum d'horreur inscrit dans la donnée initiale se dissipe si rapidement ; mais n'est-ce pas un effet d'accoutumance, et notre organisme épuisé par des toxiques trop riches n'a-t-il pas besoin, chaque fois, d'une dose un peu plus forte ? Ou peut-être est-ce Fisher lui-même qui s'essouffle et cherche à tâtons quelques vieux restes au fond de son armoire à effets spéciaux ?

Ces questions, je me les suis posées au milieu d'une salle pleine d'Ambrose d'Arcy à en éclater de vanité (2), et qui accueillait pratiquement toutes les images par des roucoulis de gallinacés pris de boisson. Heureusement, car ces malades, à force de wisigothisme, ont fini par répandre dans la salle une

(1) Je dis bien « sensible » et non « significatif ». Fisher est un imagier, non un intellectuel en proie au besoin de donner son avis à tort et à travers.

(2) Cette salle était le Napoléon, qui a bien changé depuis les soirées d'antan. Plus tard, j'ai revu le film au Ciné-Palace : pour ceux qui aiment passer deux heures avec des êtres humains autour d'eux, c'est un cinéma qui vaut le voyage.

atmosphère métaphysique, et je me suis mis à voir le film. Ce n'était plus l'évasion, la petite ration de fantastique hebdomadaire, le bon vieux sac à malices de Terence Fisher ; plus rien de tout cela. Ce qui s'était produit, c'est que le film répondait. A chaque insulte, à chaque blasphème nasillard, à chaque ricanement hébété, l'écran contre-attaquait, bafouait ce désastreux public, l'aplatissait peu à peu sous les ridicules amoncelés. Ce fut une belle bataille, dont chacun crut sortir vainqueur (car la conscience de bien des spectateurs est au niveau du bulletin d'information des nations en guerre), mais le talent était nettement du côté de la pellicule. On aurait cru voir du Pirandello (1), ou plutôt « *La critique de l'École des Vampires* » : une véritable profession de foi, un film sur l'esthétique de Terence Fisher. C'est de ce film-manifeste qu'il sera question maintenant.

La première chose à faire, c'est de jeter les masques : pour Fisher, qui est avant tout un homme de l'époque victorienne, cette fonction sociale du fantastique est primordiale. L'opéra, pour lui, ce n'est pas le public des galas, ni la comédie des prestiges : ce sont les acteurs et les musiciens pendant le spectacle, les machinistes aux entr'actes, les balayeuses à minuit ; et s'il vient à tourner sa caméra vers la salle, ce n'est pas le parterre qui l'intéresse, mais la cohorte des fauchés qui suent au ras des plafonds. On pourrait continuer longtemps : les fiacres, ce sont les cochers, véritable galerie de grotesques ; les voitures, ce sont les palefreniers qui les nettoient ; les

partitions, ce sont les imprimeurs au travail ; les soirées mondaines, ce sont les robes prêtées, etc. Ce souci de contourner les décors pour en voir l'envers, cette laideur ou cette rudesse qui s'infiltrait au milieu du luxe, voilà le véritable fantastique fisherien : car ce sont les monstres, ici, qui bien souvent sont les persécutés, et le fantôme de l'Opéra ne fait pas exception à la règle — il est frappant de voir que dès le début, au moment où il est censé inspirer la crainte, il s'interrompt de parler à Heather Sears dès qu'un tiers entre dans la pièce, ce qui fait timide comme la violette et médiocrement surnaturel. Chez Lord d'Arcy, l'homme en question, la richesse et l'orgueil ne sont rien : le pire, c'est que tout lui est permis. Le professeur en proie à l'acide nitrique, c'est l'homme en proie à l'injustice, frustré du fruit de son travail et de sa personne même, devenant démon finalement parce qu'il n'y a rien d'autre à faire ; de même il faut tuer le chasseur de rats pour que ses victimes affreuses et misérables recouvrent la liberté. Ce sont là crimes moraux et méchanceté sacrosainte : comme le montre la scène finale, le salut de tous est l'œuvre de ceux qui ont arraché leur masque.

Cela, Heathers ne le comprend pas tout d'abord : son premier soin, quand elle voit les rats, est de se réfugier sur une malle, et la vue du fantôme lui fait perdre connaissance. Il faut l'ultimatum d'Ambrose, puis le brutal congédiement, pour qu'elle commence à changer de point de vue : folle de rage, outragée dans sa fierté, voyant tout autour d'elle un univers non plus rose mais noir, elle parvient à regarder le fantôme en face et monte l'escalier quand il lui tend la main. Pourtant sa mutation n'est

(1) Pas au Ciné-Palace, bien sûr : les salauds dépeints dans le film n'y avaient pas leur reflet dans la salle.

pas encore accomplie : elle se laisse dominer par ses nerfs et croit encore que l'impossible est impossible ; c'est que l'acolyte du fantôme, en la portant bien haut dans les égoûts, a préservé son petit monde, une dernière fois, des contacts impurs. Mais quand elle s'évanouit, son destin est scellé : elle reçoit une tasse d'eau sale en pleine figure, et les égoûts la pénètrent. Alors elle devient Jeanne d'Arc, et la dernière séquence du film se confond avec la représentation de l'opéra : devant ces soldats qui maltraitent le bon peuple et ces juges qui la veulent se renier, elle n'a plus d'hésitation ni de doute : elle se dirige tout droit vers le rectangle de flammes, véritable porte ouverte sur l'enfer. Que voilà une paradoxale pucelle, et qui nous change de la tradition Dreyer-Bresson !

Cette recherche de la vérité, ce n'est pas seulement autour de soi, mais en soi-même qu'elle est indispensable : à l'analyse sociale, il faut ajouter la conversion, et pour cela trouver un catalyseur. Ici le point de vue se déplace, et devient esthétique. Le gros écueil du sujet, c'est qu'il comporte la représentation d'un opéra génial — et imaginaire : ce qui, semble-t-il, réduit le metteur en scène à faire tourner les tables pour interroger les mânes de Verdi. Fisher n'a évidemment rien fait de tel, mais il s'est bien gardé de court-circuiter les séquences d'opéra : les décors obéissent à toutes les lois du genre, les gestes — et même ceux d'une bagarre de rues — reproduisent fidèlement les conventions en usage, la musique enfin est une musique-écho où les fidèles de Massenet, voire ceux de Richard Strauss et de Puccini, retrouveront avec délices les recettes de toutes les

suavités (1). Or le résultat prouve que Fisher a raison : on ne peut pas diviser une civilisation, et ses aspects les plus démodés en apparence (au moins pour le commun des mortels) sont souvent ceux qui en révèlent finalement la vérité profonde, si on ose les aborder de front. Un opéra plus remarquable aurait été moins significatif, peut-être même moins beau ; car il n'aurait pas prouvé ce que veut prouver Terence Fisher — que l'essentiel, ce n'est pas d'être Homère ou Shakespeare, mais d'être inspiré. Sur ce point la référence aux trucages du plus ancien cinéma, contenue dans le passage de la visionneuse, est fort claire : il n'y a pas de mirage trop conventionnel pour le spectateur attentif, car l'œil et l'oreille (pour ne parler que d'eux) ont besoin de sublime. La débutante arriviste chante un air d'opérette, les vraies musiciennes chantent l'opéra — et entrent en scène au milieu du tonnerre et des éclairs, comme il se doit ; même la répétition a lieu dans un décor vaguement lumineux, très fin de siècle.

Dans ce lieu incertain qui n'est plus tout à fait la Terre, les préoccupations quotidiennes s'oublient, l'inspiration peut s'épanouir : encore qu'il y faille parfois un certain effort, comme le prouve la scène du dressage d'Heather Sears par le fantôme, véritable ascèse par la fatigue qui rappelle presque les exercices des surréalistes, ou encore le lavage de cerveau (au choix). Les conseils du fantôme, toujours les mêmes, se ramènent à deux :

(1) Les charmes de cette musique se prolongent largement au-delà des scènes d'opéra : il faut entendre le passage « inspiré » quand le héros découvre sur un paravent la musique du professeur, et les accords d'orgue au moment de l'enlèvement.

chercher l'inspiration (« Servez-vous de votre voix. Faites-la sortir... de là » — et il se frappe le cœur d'un geste très fisherien, le geste du forgeron sur l'enclume) et la faire régner (« Attaquez très doucement ; puis vous monterez jusqu'à ce que la salle soit remplie de ces sons »). L'actrice finalement brise le masque, et son dernier chant est justement une apo-

logie du chant inspiré, en même temps qu'un message de gratitude à son professeur : « J'entends ta voix... J'ai la force ; le doute est mort... J'entends ta voix... » Et elle se dirige vers les flammes : car les deux professions de foi se rejoignent, et le brasier final est à la fois celui de la colère et celui de la joie.

Jacques Goimard

LE FANTOME DE L'OPERA (*The phantom of the Opera*), film anglais en couleurs de Terence Fisher. *Scénario* : John Elder, d'après le roman de Gaston Leroux. *Interprétation* : Herbert Lom, Heather Sears, Thorley Walters, Michael Gough, Edward de Souza, Harold Goodwin. *Images* : Arthur Grant. *Montage* : James Needs. *Scènes d'opéra* : Dennis Maunder. *Musique* : Edwin Astley.

Du côté de Marienbad

Alain Robbe-Grillet, chef de file de l'école du nouveau roman, avait fait ses débuts au cinéma en composant le scénario et les dialogues de « *L'année dernière à Marienbad* », qui fut porté à l'écran par Alain Resnais. Il y revient avec un film qu'il a cette fois réalisé lui-même après l'avoir écrit : « *L'immortelle* ».

Plus qu'au moment de sa sortie, « *Marienbad* », aujourd'hui, me semble être surtout un brillant exercice de style. Plusieurs visions successives m'ont convaincu que les voies qu'il paraît ouvrir se résolvent en impasses, que les significations qu'on peut chercher à lui donner se diluent, que son mystère recouvre peut-être l'absence de mystère. Pour en avoir parlé élogieusement ici même (1), je puis

bien avouer que l'importance que j'attachais au film est maintenant un peu diminuée. D'où vient, cela étant, qu'il se présente au départ comme un édifice sans faille ? C'est que la maîtrise technique et les qualités plastiques manifestées par Resnais servent à le cimenter, qu'elles communiquent au scénario de Robbe-Grillet poids et densité, en un mot lui donnent vie.

« *L'immortelle* » est victime dès le premier abord d'un phénomène inverse. L'inexpérience de Robbe-Grillet en tant que cinéaste, l'écriture gauche, hésitante, dont il fait preuve, desservent un scénario qui se situe un peu sur le même plan que celui de « *Marienbad* ». Alors que le film de Resnais avait la vigueur bien orchestrée d'une symphonie, ou d'un grand opéra, on croirait assister ici à une sonate

(1) « Fiction » n° 96.

pour violon seul exécutée par un interprète trahi par ses limitations.

Le sujet de « *L'immortelle* » offre pourtant des possibilités. Il évoque assez bien l'univers de Mandiargues. Comme dans beaucoup de nouvelles de ce dernier, il tourne autour d'un personnage central de femme énigmatique, qui semble participer à la réalité en même temps qu'y échapper (1). Le protagoniste masculin rencontre cette femme, ne se lie à elle que pour mieux sentir à quel point elle est insaisissable, la perd un jour sans avoir rien su d'elle. Tout ce qu'il sait, c'est que son existence était rattachée à celle d'un mystérieux homme aux lunettes noires, tenant deux chiens danois en laisse, qui paraissait être là pour les surveiller partout où ils se rencontraient. Après l'avoir cherchée en vain et avoir été aiguillé sur de fausses pistes ressemblant à autant de pièges, il la retrouve par hasard et elle l'emmène faire une randonnée nocturne dans sa voiture, jusqu'à ce que l'un des chiens, surgi de façon quasi surnaturelle sur la route, provoque un accident où périt la jeune femme. Le héros erre à travers la ville, sur les traces de la morte, à la recherche de témoignages sur elle, mais, bizarrement, tous ceux qui ont pu les voir ensemble se dérobent, tout aboutit à annuler la réalité de celle qu'il a aimée. Au cours de ce périple, il croise par endroits une autre jeune femme dont le personnage semble s'identifier à celui de la disparue, comme pour

(1) Le rôle est interprété par Françoise Brion, et il doit à celle-ci une bonne part de crédibilité. Haute et belle comme il le faut, majestueuse, et fatale comme il se doit, elle semble droit descendue du « *Passage Pommeraye* ».

recréer celle-ci (2). Puis il obtient la preuve que celle qu'il a connue a bien existé, en retrouvant chez un marchand de ferrailles sa voiture blanche, remise à neuf. Il l'achète, prend le volant, part à la nuit tombante sur la route où ils ont eu l'accident. Et les circonstances de ce dernier se reproduisent très exactement : le chien danois brutalement sorti de l'ombre, le coup de volant brusque et le percutage contre un arbre, provoquant cette fois la mort du conducteur.

On est ici en plein insolite, c'est-à-dire dans ce fantastique sous-jacent et *non expliqué*, qui est caractéristique de la littérature moderne. Mais ce sujet est linéaire, et l'on ne peut dire que, même au cinéma, il se distingue par une véritable originalité. Pour l'étoffer, Robbe-Grillet a eu recours à deux procédés. Tout d'abord, il situe son action en Turquie, pays qu'il dépeint tout en gardant l'accent sur son mystère, et où la barrière des langues, ainsi que la curiosité méprisante pour le touriste étranger, concrétisent pour le héros — un Français — l'hostilité dont il se sent environné. Ensuite, il complique à plaisir l'exposé de l'action, par des fioritures de construction et de style. Dans ces deux directions, il a abouti inégalement. Autant l'utilisation du cadre crée un réel dépaysement, tout à fait propice à l'éclosion de l'insolite, autant les artifices ci-dessus mentionnés sentent la fabrication.

Robbe-Grillet a cependant accompli beaucoup d'efforts formels. D'une part, il utilise des techniques héritées du cinéma surréaliste (allusions-symboles, répétition ou succession anarchique des plans), de

(2) Cette idée de personnages-gigogne est une des plus belles du film. Elle est malheureusement mal exploitée.

l'autre des effets repris de « *Marienbad* » (dialogues en porte-à-faux ; hiératisme et lenteur calculée des séquences ; fragmentation de l'instant, mélange des images réelles et des images mentales, des images du présent et de celles du souvenir). Mais tout cela ressemble un peu trop à un décor en trompe-l'œil, où l'apparente complexité de la perspective masque une surface à une seule dimension.

Sur le plan de la conception, « *L'immortelle* » a cependant un intérêt. Il est rare qu'on donne à un écrivain connu une caméra avec le plein loisir de s'en servir. Le résultat a au moins l'avantage d'offrir une équivalence à certaines des conceptions littéraires de Robbe-Grillet. On connaît la primauté accordée dans ses livres au regard, et les tentatives de dissection visuelle auxquels il se livre. Cet œil qu'est la caméra ne pouvait que s'adapter de près à son tempérament. Et de fait, dans les longs pa-

noramiques déambulatoires qui parsèment « *L'immortelle* », on retrouve une transposition de ces recherches. De même, la dissociation du présent qui s'observe dans le film ressemble de près aux exercices identiques opérés dans des romans comme « *Le voyeur* » ou « *Dans le labyrinthe* ». Il y a, dans ces rapports littérature-cinéma, l'ébauche d'une formule féconde, dont le fait que « *L'immortelle* » soit un film discutable ne diminue pas la valeur. De plus en plus les cloisons étanches entre ces deux formes d'expression disparaissent. Il y a aujourd'hui beaucoup de cinéastes qui font un film comme on écrit un roman. Que des écrivains se mettent à réaliser eux-mêmes des films ne fait qu'accroître la tendance. Le cas de Cocteau était resté jusqu'ici un cas isolé, un cas-limite. Il faut souhaiter que de tels exemples se multiplient.

Alain Dorémieux

Tarzane et les dragons d'eau douce

Quel dieu farceur inspirait les pythies de service, au temps des spoutniks, lorsqu'elles prédirent un boom sur la science-fiction ? Un lustre s'est écoulé depuis, sans que nous voyions autre chose que la route qui poudroie. Mais chez nos voisins les spécialistes de l'espionnage, on joue à bureaux fermés : à une époque où chaque année arrive un peu comme le renversement de l'année précédente, les véritables héros de S. F. sont ceux qui tripatouillent dans l'ombre les décou-

vertes de l'année prochaine (1), c'est-à-dire O. S. S. 117 et ses pairs. L'effet des spoutniks, c'est que le monde a les yeux braqués sur Cape Canaveral, et qu'il a complètement oublié Gilbert Gosseyn, Trantor et autres fariboles.

Avec cette science-fiction bruta-

(1) Peut-être même celle de l'année dernière, vous savez, celles dont on ne parle qu'à voix basse et qui sont si monstrueuses qu'elles dépasseraient l'entendement de van Vogt en personne.

lement rejointe par le flot de l'actualité, le cinéma d'aventures tenait un as d'atout. Pourtant les gestionnaires du genre, qui devaient bayer aux corneilles, ratèrent le bon métré : plusieurs années encore, il fallut nous contenter des traditionnelles comédies adaptées de la Série Noire, et traversées de temps en temps par la silhouette d'Eddie Constantine. Personne ne semblait s'aviser qu'il y avait autre chose, dans l'espionnage nouvelle manière, que l'imitation mécanique de Peter Cheyney.

Mais tout à coup, sans crier gare, voici le film qui opère la percée longtemps espérée. Ce film s'appelle « *James Bond 007 contre Dr. No* » (prononcez « *James Bond double zéro sept contre Docteur No* » en ajoutant un pistolet à travers les chiffres) (2). Son héros, James Bond, est sans doute aussi populaire dans les pays de langue anglaise que l'est en France Hubert Bonisseur de la Bath. Et le réalisateur Terence Young, un vieux de la vieille qui en a vu d'autres, n'a pas ménagé sa peine pour faire de la bonne marchandise.

C'est le premier mérite de ce film que d'exploiter toutes les ficelles du genre avec une aisance digne d'une grande tradition, et de rechercher avec un bonheur constant la mise au point d'un « ton » plus juste et plus humain que celui auquel nous étions habitués. Sean Connery, l'interprète de James Bond, a recueilli ce que la tradition d'humour conservait de positif, tout en réinjectant du sérieux, voire de la simplicité, dans un personnage qui commençait à n manquer (l'épisode de la veuve noire

(2) Ce titre, à lui seul, est tout un programme. Son auteur (le traducteur français) mériterait une médaille d'or dans n'importe quelle foire internationale.

est significatif à cet égard, surtout dans sa conclusion). Les méchants ne sont plus des truands pittoresques à la française, ils retrouvent dès le début leur transcendance : d'un bout à l'autre du film, ce ne sont plus seulement des événements qui se produisent, mais des personnages qui se manifestent, et ici la révélation de leur agressivité, loin de nous éclairer sur leurs motifs, ne fait qu'épaissir leur mystère. Nous trouvons là aussi des créatures visiblement sorties d'un rêve optimiste, triées sur le volet et réunies dans un panthéon de femmes du monde, de secrétaires et de réceptionnistes qui témoigne d'un bel art de la variation : et puis nul ne cherche à en faire des sœurs Marx, comme dans tant de Séries Noires parodiques ; on laisse flotter sur leurs visages des sourires naturels de Joconde et non les rictus de vanité dont nous avions l'habitude. Le découpage enfin est plaisamment nerveux : téléphones qui sonnent juste à temps, quand la conversation allait devenir conventionnelle ou sentimentale ; succession aléatoire de rencontres souriantes et agressives, qui laisse planer sur le sort du héros une incertitude issue en droite ligne de « *Kiss me deadly* ».

Ce ne sont là, tout compte fait, que des ajustements, visant à remettre sur de bons rails un genre miné par les excès de toutes sortes. A d'autres égards, le film innove, ou se montre significatif d'une évolution nouvelle. C'est d'abord une histoire touristique, où les avions, les aéroports, les taxis, les hôtels se voient mis aux places d'honneur ; l'exotisme de la Jamaïque se réduit finalement à quelques paysages, à une touche de pittoresque un peu frelaté, à une foule de vacanciers qui dansent, boivent, pêchent et font du tennis. Ce

nonobstant les romans d'espionnage les plus actuels ne font pas autre chose, et ils ont bien raison, car c'est un cadre normal pour une vie d'espion, mais aussi parce que le touriste qui sommeille en tout spectateur est heureux de voir sublimée par la grande politique une activité qu'ordinairement le cinéma méprise. Faut-il parler du kaléidoscope de races et de types humains ? Et du calypso allègre qui accompagne le film à mi-voix ? Il est vrai que dans l'ordre musical, le résultat est quelque peu mélangé : l'introduction du thème de James Bond au moment où le héros prononce pour la première fois son nom est une spirituelle réussite ; en revanche la scansion du meurtre de l'araignée par l'orchestre suscite les rires de la salle, et je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. A ces quelques nuances près, la réussite est d'autant plus intéressante qu'il s'agit d'une formule pratiquement nouvelle : le film d'espionnage en couleurs, où les personnages traditionnellement corrects et boutonnés s'enluminent des prestiges de l'exotisme et des charmes du voyage, est certainement promis à un grand avenir. Cet inextricable mélange de drame cosmique et de futilité n'est-il pas un bon levain d'où peut naître la comédie musicale future ?

D'autant que le film bascule en son milieu, et fait preuve alors de telles qualités oniriques qu'on finit par s'interroger sur le sens de la première partie, et par se dire que les auteurs ont sans doute pratiqué l'art de l'exposition inutile (mais que de films d'espionnage passés pratiquèrent cet art jusqu'à la dernière image !), à moins qu'ils n'aient voulu, tout simplement, raccrocher leurs wagons insolites à des locomotives plus familières.

La métamorphose se situe à deux niveaux, qui correspondent aux deux introductions successives de l'île de Crab Key. Dent, en arrivant au port de l'île, est accueilli par des gardes impassibles, mitrailleuse au poing ; tout de suite après, nous sommes en pleine science-fiction — mais une science-fiction ancienne, directement inspirée de l'imagerie populaire de 1910, où l'on voit dans des îles de métal des savants fous qui rêvent de dominer le monde. En fonction de quoi on se demande ce qu'il faut admirer le plus, de l'habileté avec laquelle cette idée d'un autre temps est intégrée, jusqu'aux frontières du plausible, au monde fermé de l'ère atomique, ou de la splendeur de l'univers démoniaque où les héros se trouvent finalement enfermés. Quant à la deuxième mutation, elle coïncide avec l'entrée en scène d'Ursula Andress : dès lors, l'histoire se charge de symboles à la manière des contes de fées, et les efforts conjoints des deux héros pour échapper aux dangers d'un monde inquiétant, leur peur partagée, leurs communes misères, finissent par les réunir d'une manière qui ne redevient qu'à la toute dernière image celle de Lemmy Caution. D'autant plus que le personnage de « Honey », élevée par un pêcheur de coquillages, pêcheuse elle-même, instruite grâce à une encyclopédie qu'elle a commencée à huit ans par la lettre A, meurtrière par une veuve noire de l'homme qui abusa d'elle, rejoint directement, au panthéon des modernes Chloé, les héroïnes de « Niagara », « Et Dieu créa la femme » et « La blonde et moi ».

Quant à Ursula Andress proprement dite, la plume me tombe des mains au moment de parler d'elle. Ce n'est pas tout à fait une inconnue pour nous, qui souvent ré-

vâmes de l'impossible film de Peter Gowland sur Diane Webber : bien souvent les fidèles de Fawcett et de Whitestone ont eu le loisir de dédier un regard humide à cette créature d'un autre monde. Mais la statue s'est animée, et du coup tous les malheureux qui s'étaient risqués à voir « 007 » ont oublié à jamais de respirer ; car toutes sortes de personnages onctueux et rusés se sont ingénies à décorer l'arbre de Noël : tantôt c'est un bikini blanc avec poignard de même teinte, véritable panoplie pour Galahadine des abysses ; tantôt c'est une chemise moins guerrière, mais qui représente pour l'héroïne « le strict nécessaire » et pour le spectateur la cape du matador ; tantôt une serviette couleur de moine médiéval, ou un pantalon rose qui feint de se vouloir chinois. Et tous ces colifichets sont apposés sur un corps sans fard, aux cheveux brûlés de soleil, aux lèvres tuméfiées par le sel, mais qui sait courir, escalader, tenir accroupi sur l'avant d'une vedette en plein démarrage. Bref, une vraie petite fête, à ceci près que je n'ai pas été admis à dénouer les paquets, et que je ne suis plus qu'une force qui va.

Aussi je pose la question, directement, à Ursula Andress : que

portiez-vous, madame, sous votre chemise, quand du pas souple des filles de la jungle, vous remontiez en silence la rivière prête à mordre ? Et quand, traquée jusque dans la vase humide par des molosses bien râblés, vous en étiez réduite aux pires accroupissements ? Et quand les dragons du docteur No crachaient leurs flammes, vous auréolant de soufre et de gas-oil ? N'aurez-vous pas pitié des archéologues de l'an 3.000, qui découvriront votre film, et à qui vos jolis os ne pourront plus répondre ? Les laisserez-vous se poser cette fatale question à la stérile manière des trifouilleurs de pierre, et pondre à son sujet des in-folios besogneux, pièces inutiles d'un labyrinthe sans issue ? Permettez-vous enfin que tant d'innocentes victimes fassent la queue toute leur vie aux portes de la Loi, sans jamais leur délivrer le mot de passe ? Dis, madame, que portiez-vous sous votre coton blanc, hormis votre probité bronzée ? Croyez-moi, ne créez pas une prochaine génération d'idéalistes, incapables d'assurer l'adéquation de la chose et de l'esprit ; et venez murmurer, à l'oreille des bavards que vous suscitez en nous, le critère de votre vérité.

Jacques Goimard

JAMES BOND 007 CONTRE DR. NO (*Dr. No*), film anglais en couleurs de Terence Young. *Scénario* : Richard Maibaum, Johanna Harwood et Berkeley Mather, d'après le roman de Ian Fleming. *Interprétation* : Sean Connery, Ursula Andress, Joseph Wiseman, Jack Lord, Bernard Lee, Anthony Dawson, John Kitzmiller, et le parc aux cerfs : Zena Marshall, Eunice Gayson, Margaret Lewars, Michele Mok, Dolores Keator et bien d'autres. *Images* : Ted Moore. *Effets spéciaux* : Frank George. *Générique* : Maurice Binder. *Montage* : Peter Hunt. *Musique* : Monty Norman.

Un amateur de cadavres

« *L'effroyable secret du docteur Hitchcock* » est un film curieux à plus d'un égard. Tout d'abord, abandonnant le biais du vampirisme et du zombisme, il aborde directement un domaine tabou, celui de la nécrophilie, en tant que perversion sexuelle. Il utilise ensuite le nom d'un grand cinéaste en se contentant d'en ôter un T. Au départ, on croit à quelque canular. Mais l'entreprise est menée avec un tel sérieux qu'on est bien forcé d'admettre que la ressemblance entre le nom du sinistre docteur et celui de l'auteur de « *Psychose* » constitue un incident purement fortuit. Autre sujet de curiosité : quelques cinéphiles enragés proclament que le film a été mis en scène par Riccardo Freda, alors qu'il est signé du nom de Robert Hampton. Je reviendrai plus loin sur cette dernière question.

On peut donc dire que par son sujet « *L'effroyable secret du docteur Hitchcock* » (*Raptus, the secret of Dr Hitchcock*) tente de renouveler le cinéma d'épouvante. Et, en vérité, le début ne manque pas d'étonner. Non seulement le chirurgien fou est bel et bien un nécrophile, mais sa femme semble atteinte de la même perversion : elle est en quelque sorte une nécrophile passive, chose bien rare dans les annales médicales. Malheureusement le récit tourne court et les ficelles habituelles, vues et revues dans bien des films, reparaisent au bout d'un quart d'heure. Si, au départ, on espérait une étude psychologique d'un cas de nécrophilie, la déception ne tarde pas à nous saisir. Pourquoi n'y aurait-il pas un cinéma d'épouvante psychologique ? Justement, Alfred Hitchcock en a prouvé la possibilité

avec « *Psycho* ». Tout se passe comme si les auteurs du film, effrayés par leur propre entreprise, avaient tenté de se rassurer en recourant aux recettes de leurs prédécesseurs. On a donc droit au château hanté, à la gouvernante inquiétante, au chat noir, aux fantômes, aux faux morts, aux cryptes souterraines, au savant fou, aux orages de circonstance et à bien d'autres procédés éculés. A partir du retour du docteur dans son domaine douze ans après la mort de sa femme, le scénario se complique à tel point qu'il devient assez difficile d'en suivre les péripéties sinueuses. On apprend que la première femme n'était pas vraiment morte, que la gouvernante a partie liée avec elle, que le docteur ne se contrôle plus, etc. Vers la fin, le metteur en scène recourt franchement au style des *serials* de jadis : le docteur pend sa nouvelle femme par les pieds afin de l'égorger pour rajeunir, avec le sang, sa première femme « ressuscitée », le jeune assistant accourt et sauve sa dulcinée, etc.

La mise en scène de Hampton bascule entre les deux pôles du scénario. Elle s'affirme inventive lorsqu'il s'agit de montrer la « nécrophilie » du docteur et s'enlise dans l'imitation et le carton-pâte pour le reste. Aussi bien le film n'est-il pas entièrement mauvais. Maintenant, tentons de répondre à la question de la véritable personnalité du réalisateur. Derrière Hampton, peut-on retrouver la patte de Freda ? Hampton serait-il un pseudonyme choisi par Freda pour son film anglais ? Si Freda possédait vraiment un style bien à lui, comme veut le prétendre ses défenseurs, il serait facile de porter un jugement. Malheureusement, je

ne crois pas qu'on puisse accorder le titre d'auteur à ce réalisateur italien qui ne manque pas d'habileté par ailleurs. A vouloir pousser les choses un peu loin, on pourrait à la rigueur trouver quelque ressemblance entre ce film et ceux de Freda : il avait déjà utilisé, dans un film d'épouvante franco-italien, une maquette de château éclairée par l'orage ; ce plan revenait à plusieurs reprises comme ici. Même si Freda réclamait la paternité de cet ouvrage, il n'en prouverait pas davantage sa qualité d'auteur. Que le film soit réellement ou non de lui ne constitue à mon avis qu'une question secondaire, relevant de la petite histoire du cinéma.

Cela dit, il y a souvent de très beaux plans dans « *L'effroyable secret du docteur Hichcock* ». notam-

ment ceux qui se déroulent dans la chambre de style mortuaire où le chirurgien s'adonne à sa perversion. Les décors anglais de la fin de l'autre siècle sont très soignés et les couleurs sont parfois belles. Que demander de plus ? Si on ajoute à cela les quelques éléments de nouveauté que j'ai signalés plus haut, force est d'admettre que ce film sort un peu de la routine. C'est assez pour nous empêcher de le bouder. En certaines séquences (comme par exemple celle du retour du docteur dans son château), le réalisateur parvient même à créer une atmosphère d'inquiétude assez insolite. Les acteurs tirent assez bien leur épingle de l'entreprise. Nul doute que l'on reverra souvent Barbara Steele et Robert Flemyng dans d'autres films d'épouvante.

F. Hoda

Notules

Depuis deux ans, les amateurs de cinéma d'aventures ont appris à connaître le nom de Domenico Paolella, le grand rénovateur du film de pirates. « *La terreur des mers* », « *Les pirates de la côte* », « *Le boucanier des îles* » (en attendant « *Les prisonnières de l'île du diable* ») sont des histoires somptueuses et cruelles dans la grande tradition des bandes dessinées. En outre, ces films se signalent par des qualités peu communes dans les studios romains : scénarios documentés où les aventures les plus folles ne perdent jamais de vue les substrat historique ; revalorisation des décors et des costumes, qui renoncent un peu à leur charme rococo habituel mais gagnent beaucoup, il faut l'avouer, dans l'ordre du goût et de la beauté réelle ; montage efficace qui donne au rythme de ces films une alacrité particulière, échappant notamment au handicap spécifique du cinéma italien, la somnolence de ses figurants (qui n'ont pourtant pas l'air sous-alimentés) ; mise en valeur soignée de quelques-unes de nos plus jolies vedettes, comme Estella Blain ou Michèle Mercier, qui n'ont pas encore trouvé leur Virgile de ce côté des Alpes. Bref, un homme de goût, un des rares en tout cas (avec Cottafavi) qui échappe à peu près complètement aux défauts les plus communs de l'école historique italienne.

Aussi nous apprêtons-nous à convoquer toute notre fanfare d'ophicléides pour saluer le passage au péplum de ce pilier de studios. Las ! Les ophicléides sont en berne, et la fanfare est repartie ; car « *Maciste à*

POSITIF

REVUE DE CINEMA

NUMERO TRIPLE 50-51-52

240 pages - 100 photos 9 F

Au sommaire :

BUNUEL — DELMER DAVES — RICHARD BROOKS
ANTONIONI — MINNELLI — HUSTON — POLANSKI
VADJA — JERRY LEWIS — ROGER CORMAN
FRITZ LANG — KIM NOVAK

- Une Etude sur le « Peplum ».
- Deux Tables-Rondes sur les Cinés-Clubs (Paris et Province).
- Un débat sur « *Le Procès* » de O. Welles.
- Interview Alain Resnais.
- Interview Marco Ferreri.
- Le bilan de dix années de Cinéma.
- Un éloge du Cinéma Américain.
- Un roman-photos : « *Le Viol de l'Orchidée* ».

par

Robert Benayoun, Raymond Borde, Jacques Demeure,
Michèle Firk, Gérard Gozlan, Ado Kyrou, Marcel Oms,
Louis Séguin, Roger Tailleur, Paul-Louis Thirard,
Jean-Paul Torok.

LE TERRAIN VAGUE

23-25 Rue du Cherche-Midi

PARIS - 6^e

C.C.P. 13-312-96 PARIS

la cour du cheik » est un mauvais Paoella, et d'autant plus désolant que toutes les qualités susnommées s'y trouvent. Mais trop visiblement Paoella n'est pas un macistien, et il s'est attaché à compléter son cycle maritime par un petit tour sur les côtes marocaines vers 1500, sans plus s'occuper de son héros, dont les pectoraux se dégonflent à vue d'œil à mesure que le film s'achemine ; bien mieux, il se moque de son sujet et s'acharne à multiplier les scènes bouffonnes, presque toutes confiées à un sot vieillard découvert par l'auteur, selon toute probabilité, dans un alcazar de sous-préfecture. Quel dommage d'avoir mis face à face l'Espagne des Hidalgos et le Maroc des Maures en exil, et d'en avoir tiré si peu de choses ! Entre Amadis et Don Quichotte, il y avait pourtant là matière à un « *Maciste* » peu banal. Mais Paoella n'était sans doute pas l'homme de la situation : ses héros habituels sont à la dimension de l'homme, et c'est dans la collectivité des pirates, non dans la solitude des demi-dieux, qu'ils trouvent le moyen d'échapper aux tyrannies et aux chaînes.

« *Miss Shumway jette un sort* » était un mémorable livre : James Hadley Chase, son auteur, l'avait écrit pour se changer les idées, et du coup le maître du roman noir avait réussi un des canulars du siècle. Comment a-t-on pu avoir l'idée de porter à l'écran un scénario pareil, qui est au farfelu ce que l'abracadabrante est au normal ? Dès le départ les auteurs étaient dans l'impasse, et ils ont cherché à en sortir en s'y enfonçant, ce qui d'ailleurs est plutôt sympathique et ne manque pas d'allure : ils ont donc choisi de suivre de très près la donnée initiale, et même de soigner les effets spéciaux jusqu'au maximum de vraisemblance, ce qui est tout de même un peu étrange quand il s'agit, par exemple, de la métamorphose d'un homme en saucisse — et un peu maladroit quand on ne dispose, pour évoquer une histoire d'hommes volants, que de transparences basement baveuses. Le résultat est net : ce livre désinvolte et pétillant d'astuce est devenu un film plutôt morne et appliqué, qui ne fait rire que les gens non prévenus, et pas souvent.

Sans doute est-ce l'interprétation qui posait le plus de problèmes insolubles : les personnages du livre étaient américains, et perdent toute consistance à franchir l'Atlantique, comme c'est déjà arrivé cent fois — sans convaincre les cinéastes, gens acharnés, bien souvent, à imiter l'imitable. Et puis le rôle de Myra Shumway n'était pas fait pour une débutante, si belle soit-elle : son sentiment le plus visible au cours du film est l'indifférence, et c'est le sentiment qui habitait le moins son modèle. Fidèle admirateur de Taina Beryll, nous regrettons qu'elle ait fait ses débuts de vedette d'une manière aussi contre-indiquée, mais le bruit court qu'il n'y a pas lieu d'être inquiet pour elle.

Le film est sorti sous le titre « *Une blonde comme ça* ». Manœuvre de financiers sur le succès du film, et soucieux de l'étayer au dernier moment ? Nous préférons croire que le réalisateur, qui est visiblement un admirateur du livre, a reconnu lui-même son naufrage, et n'a pas voulu dévaloriser le titre. Mais quel navire aurait effectué la traversée sans dommages dans des conditions pareilles ?

Les Champs-Élysées ressortant leurs classiques, le Midi-Minuit com-

mence à déterrer les siens. Nous avons donc revu « *L'étrange créature du lac noir* », huit ans après la première parisienne du film (1). C'est un genre d'expérience qui provoque souvent des surprises, et ce fut le cas ici : car ce que nous avons vu n'était pas à la hauteur de nos souvenirs. Un film propre et bien ficelé assurément, et où une scène au moins, celle du bain subaquatique photographié en lumière crue, à l'américaine, nous communique le grand tremblement (2). Pourtant la donnée est exploitée à l'état pratiquement brut, sans la moindre velléité d'intellectualisation ou d'approfondissement des personnages. Aujourd'hui, on fait tout de même mieux que ça : et à une époque où tant de gens trouvent les films fantastiques primaires et mal fichus, il n'est pas inutile de remarquer qu'ils ont fait des progrès depuis 1954, et que le genre est devenu capable d'exprimer des foules de choses qu'il ignorait alors. Ceci posé, il reste que « *L'étrange créature du lac noir* » est un film à voir, et que les peuples horrophages y trouveront leur pâture.

Un Maciste de plus ! Le petit dernier de Riccardo Freda vient de sortir sous le titre « *Le Géant à la cour de Kublai-Khan* ». Compte rendu le mois prochain ; en attendant, les amateurs peuvent toujours accompagner leur héros jusque dans la Chine médiévale, où cette fois il casse tout, mais *tout* !

J. G.



Il est dangereux de toucher aux classiques. Il vaut mieux les laisser dormir en paix et prendre la poussière dans les cinémathèques. Poussié-reux, « *Le cabinet du Dr. Caligari* » l'est terriblement, même s'il marqua en 1920 une date : celle du sommet de l'expressionnisme au cinéma, grâce aux recherches stylistiques de son réalisateur Robert Wiene. Le remake anglais que vient de réaliser Robert Kay (sur un scénario où l'on est peiné de retrouver la signature de Robert Bloch) ne s'en imposait que moins. Le cadre moderne et la photo très traditionnelle conviennent mal au climat onirique qui est censé se dégager ; celui-ci n'éclate que dans une seule séquence, laquelle démarque en fait platement le « *Caligari* » initial ! Réaliser un film entier pour ne nous offrir que dix minutes d'ersatz, le jeu ne vaut pas la chandelle.

A. D.

(1) Voir critique dans « *Fiction* » n° 22.

(2) D'enthousiasme, bien sûr !

Ici, on désintègre !

Ouvrages à lire ce mois-ci : un excellent science-fiction satirique (« Les sirènes de Titan » par Kurt Vonnegut jr.) ; un « reportage anticipé », réaliste et terrible, dont on espère qu'il ne sera jamais la réalité de demain (« Fail-safe » d'Eugène Burdick et Harvey Wheeler) ; et la réédition des contes S.F. de Pierre Boulle (« Les contes de l'absurde » et « E = mc 2 »), accompagnée d'un roman en revanche décevant du même auteur.

Kurt Vonnegut jr.

Les sirènes de Titan

L'union de la satire et de la science-fiction a déjà fait l'objet d'exégèses nombreuses. Selon les théories myopes de Kingsley Amis, elle constituerait même la principale justification de la littérature d'anticipation. A plus d'une reprise, cette union — ou tout au moins cette juxtaposition de termes — fut utilisée pour assener au public des fadaises telles que « *La république lunatique* » de Compton Mackenzie, que les plus fortunés parmi les lecteurs des présentes lignes ont sans doute réussi à oublier : il s'agissait là de thèmes plus ou moins sociaux, très sommairement déguisés en science-fiction, et généralement servis par des auteurs

qui tentaient de justifier leurs pas maladroits sur un terrain inconnu. A quelques reprises, cependant, il y eut, dans le domaine de la science-fiction sociale, des réussites, comme « *The space merchants* » (1) de Frederick Pohl et Cyril Kornbluth, et surtout « *Player piano* » de Kurth Vonnegut jr.

Ce dernier auteur faisait, avec cet ouvrage, son premier essai dans le roman de science-fiction ; cette attaque mordante contre la mécanisation croissante du monde moderne constituait un réquisitoire dont

(1) « *Planète à gogos* » (« *Rayon Fantastique* »).

l'éloquence soutenait la comparaison avec « *Le meilleur des mondes* » de Huxley. Ces « *Sirènes de Titan* » furent publiées en 1959, sept ans après « *Player piano* », et elles représentent le second roman de science-fiction écrit par leur auteur. L'ouvrage est aussi différent du précédent qu'il serait possible de l'imaginer, délirant, grandiloquent et hilarant alors que l'autre était méthodique, véridique et sarcastique. Il possède cependant en commun avec « *Player piano* » — bien qu'exprimé de façon tout autre — un fond de pessimisme qui assombrit l'ensemble, et qui donne une résonance grave aux inventions les plus folles dont la fantaisie de l'auteur a bourré ces pages.

Satire donc, et satire en premier lieu de quelques-uns des thèmes « standard » de la science-fiction ; mais, derrière ceux-ci, c'est leur origine bien réelle que Kurt Vonnegut ridiculise. Lorsqu'il raconte l'invasion de la Terre par les troupes entraînées sur Mars, l'auteur stigmatise le militarisme et l'obéissance aveugle ; lorsqu'il présente un personnage qui connaît l'avenir, c'est pour montrer la futilité d'un tel pouvoir qui, en fin de compte, fait de celui qui le possède un jouet de puissances supérieures ; lorsqu'il présente l'absurde culte de Dieu le Suprême Indifférent, c'est pour attaquer les innombrables sectes qui fleurissent aux Etats-Unis et qui doivent leur existence à la préoccupation de tel ou tel élément mineurs du Christianisme. Quel que soit le thème « classique » auquel il s'attaque, Kurt Vonnegut le réduit par l'absurde en en magnifiant les côtés ridicules — tel est par exemple le cas des Mercuriens, qui ne vivent que de vibrations, qu'on nomme communément *harmoniums*, et dont plusieurs moururent de

volupté en écoutant « *Le sacre du printemps* »...

Il y a aussi, simple, franche et brutale, l'attaque contre la bureaucratie, dans ces conseils adressés à un homme d'affaires qui a intérêt à dépister les limiers du fisc : « *...imaginez un peu comme vous seriez difficile à surveiller si vous possédiez un immeuble plein jusqu'aux combles de bureaucrates industriels ; ces gens qui égarent des pièces, utilisent les mauvaises formules, en créent de nouvelles, demandent tout en cinq exemplaires et comprennent peut-être un tiers de ce qui leur est dit... qui décident d'une conférence chaque fois qu'ils s'ennuient, écrivent des rapports quand ils se sentent mal aimés, qui ne jettent jamais rien à moins que cela ne risque de les faire mettre à la porte...* » L'évocation possède la cruauté de la vraisemblance, et tous ceux qui ont eu affaire à quelque administration en reconnaîtront sans peine l'authenticité.

Il y a encore, pour la simple beauté de la chose — et évidemment aussi parce que cela contribue au progrès du récit — des gags à l'énormité aussi gratuite que réjouissante, comme celle de ce personnage qui fait fortune en utilisant la Bible pour guide dans ses spéculations boursières, ou comme l'interprétation sémantique d'un certain nombre de grands édifices terrestres : les alignements de Stonehenge, la grande muraille de Chine, la maison dorée de Néron, le Kremlin et le palais de la S. D. N. à Genève sont ainsi destinés à transmettre des messages à un extraterrestre tombé en panne près de Saturne. Dans ces trouvailles, l'imagination de Kurt Vonnegut atteint une truculence sublime : de tous les artifices pouvant servir à faire progresser son histoire, il choi-

sit sans défaillance ceux dont l'hénaurmité est la plus superbe, ce qui confère à son récit une indéniable grandeur dans l'absurde.

Car l'absurdité est au cœur de ces « *Sirènes* », dans leur action aussi bien que dans leur atmosphère. De quoi s'agit-il, dans l'histoire ? Le meneur de jeu, surnois et malfaisant, est un individu nommé Winston Niles Rumfoord, dont l'astronef s'avança un jour par erreur au cœur d'un *infundibulum chronosynclastique*. Cet admirable néologisme désigne une zone privilégiée de l'espace-temps, dont Rumfoord subit les effets. Comme de juste, ceux-ci sont de deux espèces, temporels et spatiaux.

En vertu des premiers, Rumfoord peut voir l'avenir et le passé aussi clairement que le présent, ce qui lui permet de manipuler les humains comme de simples pions. En vertu des seconds, il se trouve « répandu » dans l'univers, demeurant en permanence sur Titan, mais apparaissant en outre périodiquement sur Terre et sur Mars, lorsque son *infundibulum* est coupé par la trajectoire de ce sastre. Là encore, on voit une explication pseudo-scientifique poussée jusqu'à ses conséquences les plus absurdes.

Le protagoniste du récit est, au commencement de celui-ci, l'homme le plus riche du monde. Il est bientôt ruiné, et il se trouve alors entraîné dans une odyssée qui forme la substance du roman. Il ira sur Mars, sur Mercure et sur Titan. Ses aventures seront risibles et pathétiques, et il sera un « héros » bien pitoyable : une marionnette dont l'inflexible Rumfoord tirera jusqu'au bout les ficelles, et qui tentera parfois en vain de se dégager de cet esclavage. Il ne bénéficiera jamais de la moindre pitié de la part de Kurt Vonnegut, la plume de ce dernier conservant inva-

riablement quelque acidité lorsqu'elle le place en scène. Là aussi, un des thèmes classiques de la science-fiction est tourné en dérision : ce « héros », qui se nomme Malachi Constant, utilisera pour tenter de se révolter des procédés grâce auxquels ses confrères, dans d'autres romans, ont pu se libérer de la fatalité ; il demeurera, quant à lui, irrévocablement entraîné sur la pente de ce futur que Rumfoord lui a préparé.

Pourquoi, au fait ? La révélation finale est assurément la plus colossale du récit, car elle explique tout simplement la raison d'être de toute l'histoire de l'humanité. La donner ici équivaldrait à détruire le superbe édifice bâti par l'auteur, mais il est permis de dire que son caractère est à l'image de l'ensemble : absurde, et hilarant par sa futilité. Et dans cette révélation éclate le pessimisme de Kurt Vonnegut. La progression grâce à laquelle l'horizon s'élargit tout au long de l'histoire n'est pas le moindre mérite de celle-ci, et c'est un tour de force que d'avoir concilié cet élargissement avec une accentuation de l'absurdité sur laquelle *tout* se fonde. Tout, littéralement, puisqu'il s'agit de l'ensemble de notre Histoire.

Le style de l'original était à l'image du récit : Kurt Vonnegut passait d'une verve cinglante évoquant Alfred Bester à une fausse douceur attendrie, qui pastichait une des « manières » de Theodore Sturgeon. La traduction, signée Monique Thies, a cependant égalisé tout cela : il en résulte un style laborieux, dont les étincelles originales ont été sévèrement éliminées. Un exemple suffira à donner une idée de ses faiblesses.

Le chapitre IV met en scène les troupes (composées de Terriens enlevés de leur planète d'origine à

l'aide de soucoupes volantes) qui, sur Mars, s'entraînent à la guerre. Leur chant de marche a, pour refrain, les mots *rented a tent*. Même sans savoir l'anglais, on remarque dans ces vocables la combinaison de dentales et de nasales qui servent à imiter le roulement du tambour, et dont le *ran-pa-ta-plan* des enfants est une illustration. Malheureusement, Monique Thies *sait* l'anglais : au lieu de procéder par analogie sonore, et de rendre ce refrain par *Reine te dédaigne, Reine t'a tanné*, ou n'importe quelle autre phrase arbitraire de sens mais évoquant tant soit peu le roulement du tambour, elle a tout bonnement traduit littéralement. Et les pauvres soldats, dans sa version, marchent

sur les paroles suivantes, assez peu entraînant en vérité :

Louer une tente, une tente, une tente
Louer une tente, une tente, une tente

Louer une tente !

Louer une tente !

Louer une, louer une tente.

L'action et les trouvailles de l'auteur sont évidemment conservées dans la version française, mais la désinvolture du ton, qui dissimulait l'ironie pessimiste de l'imagination, sont sacrifiées au passage. C'est dommage, car ces « *Sirènes de Titan* » étaient, à bien des égards, une façon de chef-d'œuvre dans le texte original.

Demètrè Ioakimidis

« *Les sirènes de Titan* » (The sirens of Titan) par Kurt Vonnegut jr. : Denoël, « Présence du Futur » — 9 F.

E. Burdick et H. Wheeler Fail-safe (Point-limite)

Et voici un nouveau roman sur le péril atomique. Je m'apprêtais à en dire bien du mal, d'abord à cause du thème annoncé (on en a trop vu), et surtout pour la publicité qui le lançait : « *Ce roman — qui peut être la réalité de demain — affolè l'Amérique et fait réfléchir les deux K...* »

Le roman lu, j'ai deux doutes et une certitude à vous faire partager : je ne pense pas que l'Amérique se soit affolée et que les deux K aient attendu « *Fail-safe* » pour réfléchir, sinon nous aurions une douzaine de guerres

atomiques par mois depuis quelques années ; mais je suis certain d'avoir eu là en mains — et de loin — le meilleur roman d'anticipation qu'ait produit jusqu'à présent la hantise de la catastrophe nucléaire. Absolument certain.

Surtout lorsque je le compare aux « *Quatre cavaliers* » de Georges Bordonove, dont j'ai rendu compte dans un précédent « *Fiction* ». Autant l'un, sacrifiant au sensationnel, se terminait d'une façon totalement irréaliste, autant l'autre est criant, hurlant de plausibilité. Pas un défaut, pas une fausse note tout au

long des 350 pages, et ceci jamais au détriment de l'extrapolation.

D'abord, l'attention ne peut se disperser, ce qui concourt puissamment à l'envoûtement qui saisit le lecteur dès le début et ne le lâche plus. De ce point de vue, le récit est d'un classicisme parfait : quelques personnages seulement : Peter Buck, l'interprète de la Présidence, Groteschele, spécialiste de la guerre préventive, le lieutenant-colonel Grady, chef d'un groupe de bombardiers « Vindicators », et aussi Khrouchtchev et Kennedy (ce dernier n'étant jamais nommé autrement que « Le Président », mais le portrait est ressemblant), que les auteurs n'ont pas cru devoir affubler sottement de pseudonymes, ce qui renforce encore le réalisme du tout : quelques lieux, aussi : le Strategic Air Command d'Omaha, la cabine d'un Vindicator, l'abri présidentiel de la Maison Blanche ; et, enfin, un objet : le fameux « téléphone rouge » qui relie, en 1967, Washington à Moscou par une ligne directe.

En 1967, donc, au S. A. C. d'Omaha, pendant qu'un sergent de garde se déplace de quelques mètres pour demander une cigarette à son collègue, un condensateur claque dans un des cerveaux électroniques qui règlent la stratégie des escadrilles surveillant le pôle Nord. Ceci se produit lors d'une alerte bénigne (un appareil en difficulté qui n'a pu se faire reconnaître à temps). Résultat, un groupe de Vindicators fonce vers Moscou, chargé de bombes thermo-nucléaires. Rien de tout cela ne heurte la plausibilité. Non plus le fait subséquent que des chasseurs, déjà en vol à cause de l'alerte, n'aient pas assez de carburant pour rejoindre et abattre les bombardiers qui ne répondent plus. Non plus que le lieutenant-colonel Grady refuse

d'écouter le contre-ordre lancé par Kennedy lui-même (on lui a appris que la voix du Président pourrait être contrefaite aisément). Il est alors inéluctable que les bombes pleuvent sur Moscou, sauf... sauf à avertir Moscou directement. Et c'est à ceci que servent l'interprète de Kennedy et le téléphone rouge. Il faut lire les dialogues des deux hommes d'Etat, c'est là surtout que les auteurs se sont surpassés. Difficile et dangereux d'être prophète, mais on peut tenir pour à peu près assuré que, si l'événement relaté dans « *Fail-safe* » se produisait, les deux hommes n'agiraient et ne parleraient guère différemment.

Les Vindicators survolent la Sibérie lorsque le contact entre Washington et Moscou est établi. Et c'est alors que, paradoxe naturel, les Américains vont en être réduits à expliquer aux Russes la manière dont ils doivent s'y prendre pour abattre les bombardiers avant qu'ils n'atteignent Moscou. Il y a, des deux côtés, des hommes qui se refusent à cette collaboration d'un moment, c'est normal. Mais il est normal aussi — car l'humanité, et plus précisément l'humanité militaire, n'est pas composée exclusivement de fous — que la collaboration s'instaure et se maintienne jusqu'au bout. Quant à la fin, je ne peux la dire, je préfère ne pas devoir la dire car j'ai rarement lu quelque chose d'aussi navrant. Entendons-nous bien, ce n'est pas un jugement sur l'œuvre, qui est au-dessus de tout éloge, mais sur l'événement qui couronne l'œuvre : je le juge ici comme s'il était réel (ce qu'il pourrait être un jour) et l'impression qui se dégage de cette lecture, le volume refermé, est une affliction presque insoutenable, un désespoir que ne causerait pas un holocauste total de

la planète ; la seule solution que doivent accepter les deux hommes d'état ennemis est telle qu'il ne semble pas qu'il puisse y en avoir de pire. Il n'y a plus place pour l'indignation, l'horreur, la terreur, non, aucun de ces « grands » sentiments, aucune de ces « nobles » sensations n'est de mise : seulement une vaste et poignante tristesse, sans doute parce qu'on se dit que cette solution est précisément la seule, aussi abominable soit-elle, qui puisse empêcher l'horreur. Et de cela découle — chose plus précieuse — une totale sympathie pour les deux hommes d'état qui, actuellement, tiennent plus ou moins entre leurs mains le sort de notre humanité. L'interprète, petit personnage brusquement devenu très important puisque c'est lui qui doit traduire pour Kennedy et Khrouchtchev jusqu'aux impressions que leurs paroles laissent percer, jusqu'à leurs sentiments les plus intimes, l'interprète est presque, pour le lecteur, ce qu'était le chœur antique. Ici, une citation s'impose, lors du second dialogue entre les deux K :

« *Khrouchtchev poussa un grognement, puis, contrairement à toute attente, il soupira.* »

« *La mémoire aussitôt revint à Buck. Il se souvint d'un enregistrement qu'il avait entendu à l'École des Langues de Monterey : c'était un paysan russe qui atteignait au paroxysme de la résignation et du désespoir précisément en se montrant d'abord irrité, puis en grognant avant de soupirer. Même avec les mots les plus ordinaires on arrivait ainsi à exprimer un chagrin*

profond : un chagrin si immense que les mots, eux, demeuraient impuissants à l'exprimer. Ce n'était même pas une question d'accent. C'était une question de sons et de souffle, une frémissement qui venait de la poitrine.

« *Buck prit un bloc devant lui et écrivit en grosses majuscules : « Khrouchtchev est au comble de la tristesse. » (p. 270).*

Et Kennedy tiendra compte de cette note, qui a autant d'importance pour lui que les rapports successifs du S. A. C.

A ce niveau tout au moins, il ne semble pas désormais qu'il y ait place pour un ouvrage meilleur, à la fois plus humain, plus véridique et plus poignant... Et, aussi désespérante qu'en paraisse la leçon, elle est en définitive le seul espoir qui nous reste.

Leo Szilard avait déjà montré, dans « *La voix des dauphins* », le côté absurde de la stratégie nucléaire ; Burdick et Wheeler nous en montrent le côté tragique. Le récit — très remarquable et d'une finesse infinie — de Szilard était un projet en vue de réduire cette absurdité, un projet intelligent en ce sens qu'il allait jusqu'au bout de l'absurde et l'annihilait ainsi ; « *Fail-safe* » est un rapport (bien que l'action se situe dans l'avenir) sur la mentalité probable des deux hommes dont nous dépendons. Ce qui est plus important peut-être, en temps de crise tout au moins, où l'intelligence n'a presque plus de rôle à jouer...

Pierre Versins

« *Fail-safe (Point-limite)* » par Eugène Burdick et Harvey Wheeler : Laffont — 15 F.

Pierre Boulle

Contes de l'absurde / $E = mc^2$

La planète des singes

Le premier de ces deux ouvrages n'est que la réédition collective des deux recueils parus respectivement chez le même éditeur en 1953 et 1957 ; ils ont fait l'objet de critiques, de la part d'Igor B. Maslowski, dans les numéros 1 (octobre 1953, p. 118) et 42 (mai 1957, p. 132) de « Fiction ».

Qu'il suffise de dire que les deux contes les plus étonnants des neuf qui forment l'ensemble, « *Une nuit interminable* » et « *L'amour et la pesanteur* », n'ont pas vieilli et sont toujours, le premier, la plus ahurissante et complète variation qu'on puisse souhaiter sur le thème des voyages dans le temps (même le récent roman de Gérard Klein, s'il atteint vers la fin une complexité analogue, n'est pas plus fourni), le second, l'élaboration de la plus inattendue (et plus logique) des mésaventures qui peuvent arriver dans un satellite artificiel où la pesanteur n'est pas encore établie : il est difficile désormais de penser à la formule « Action égale réaction » sans se référer à la nouvelle de Pierre Boulle.

Igor B. Maslowski, moins difficile par ailleurs que moi, avait apprécié à peu près également les neuf contes (exception faite, curieusement, de « *L'amour et la pesanteur* »), et terminait son second article par ces mots : « *Quand l'auteur nous donnera-t-il un grand roman de S. F. ?* ».

Eh bien, c'est fait et mal fait : six ans après paraît « *La planète des singes* ». Recevant ce roman et

me souvenant (avant de les avoir relues) des deux nouvelles indiquées ci-dessus, j'étais prêt à la plus grande bienveillance. Somme toute, le parti-pris n'est pas forcément un mal puisque, décidé à détruire « *Fail-safe* », je n'ai pu que l'encenser. Et, décidé à dire du bien de Pierre Boulle, je n'en dirai presque que du mal. Aussi, est-il permis d'écrire un roman, aujourd'hui, dans le seul but de nous apprendre que les singes, s'ils étaient des hommes, feraient la chasse aux hommes qui seraient alors leurs singes ?...

Et puis, il est très imprudent, quand on ne connaît visiblement du genre abordé que « *L'isle sonante* », « *Micromégas* » et « *Les voyages de Gulliver* », de se permettre des affirmations tranchantes comme celle-ci : « *Je pourrais lui répondre que beaucoup d'hommes, parmi nous, ont eu le pressentiment d'un être supérieur qui leur succéderait un jour, mais qu'aucun savant, philosophe ni poète n'a jamais imaginé ce surhomme sous les traits d'un singe.* » Ne sursautez pas ainsi, nous savons que l'idée est vieille, qu'elle remonte au moins au Restif de La Bretonne de « *La lettre d'un singe* » et qu'en tout cas elle a son chef-d'œuvre depuis 1941 avec « *Le règne du gorille* » de Lyon Sprague De Camp et P. Schuyler Miller ; mais Pierre Boulle ne le savait pas, c'est tout et c'est assez (on pourrait citer « *Demain les chiens* », encore, et tant d'autres œuvres que ne fera pas pâlir cet-

Dans la
COLLECTION

**A PARAÎTRE
MAI**



EN VENTE
TOUTES
LIBRAIRIES
2.50 Fr.

ANTICIPATION



**LE PLUS FORT
TIRAGE
DU ROMAN
ANTICIPATION**

ATTENTION
EXIGEZ LA SIGNATURE

UNE GARANTIE DE QUALITE

Editions FLEUVE NOIR

★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13^e) ★

Tél. : KEL. 01-82 +

te « *Planète des singes* »). En somme il fallait beaucoup d'outrecuidance, ou d'ignorance, pour ne pas rester muet sur un sujet pareil... Qu'a-t-il dit ?

On trouve une « bouteille à l'espace ». A l'intérieur, un manuscrit, une histoire : celle de la première expédition interstellaire terrienne, qui aboutit sur une des planètes de Bételgeuse (à propos, si « étoile palpitante » vous semble un terme bizarre, ne vous affolez pas et ne pensez pas que vous ignorez l'astronomie, il s'agit d'une « variable semi-régulière », simplement) ; là, l'espèce dominante est celle des singes (l'auteur pousse l'imitation de son modèle, notre humanité, jusqu'à en faire des racistes : chimpanzés, orangs et gorilles ne peuvent se sentir) ; les hommes ne sont que des animaux sauvages utilisés comme cobayes ou gibier. Comme on le voit, rien de fracassant, c'est le principe même du renversement des rôles utilisé depuis des siècles et qui fit les beaux jours du Théâtre de la Foire au début du XVIII^e (par exemple dans « *Le monde renversé* », de Le Sage et d'Orneval, 1718). Pourtant, le héros parviendra, après un séjour dans un zoo qui rappelle l'œuvre de Garnett, à faire reconnaître sa qualité d'être pensant et raisonnable, il s'enfuira avec une femme de Bételgeuse dont l'enfant saura parler et reconquérir toutes les facultés, perdues depuis des millénaires, qui font l'homme tel que nous le connaissons.

« ...construit avec les meilleures ressources du roman d'anticipation... », dit la prière d'insérer ; pour ça, oui !

Une histoire, bref, un conte philosophique aimable tel qu'on pouvait encore le supporter un peu dans les cercles littéraires attardés du début du siècle dernier. L'échec est d'autant plus détestable que l'écrivain n'est pas mauvais, loin de là ; en outre, il y a un point intéressant, la découverte que font les singes d'une civilisation humaine qui les aurait précédés, dit la légende, mais au cours du séjour du héros ils en acquièrent la preuve. Intéressant, ce point, car c'est à partir de là que Pierre Boule eût pu construire un récit vraiment neuf dans le genre, en étudiant l'impact de cette découverte sur l'esprit simien de Bételgeuse.

Il y a une chute, aussi ; le malheur est qu'elle est inscrite d'une façon aveuglante dès les quinze premières pages du livre (c'est dans le « *Galaxy* » américain, je crois, qu'on a cessé pour la première fois de prendre le lecteur pour un imbécile et de souligner les passages clefs)...

Il reste constant que l'exemplaire de presse que j'ai eu portait la mention « 38^e mille ». L'ouvrage aura du succès et, facile à lire, il joindra en somme dans l'esprit de ses lecteurs moyens l'inutile à l'agréable : l'inutile pour la science-fiction.

Pierre Versins

« *Contes de l'absurde suivis de $E = mc^2$* » et « *La planète des singes* » : Julliard — 15 F. et 12 F.

F. Richard-Bessière : **La mort vient des étoiles**

Maurice Limat : **Dans le vent du cosmos**

Maurice Limat : **Les créatures d'Hypnôs**

Jimmy Guieu : **Mission « T »**

Le sujet de « *La mort vient des étoiles* » débute en 2128 dans le laboratoire terrien du professeur Wallace Cooper. Depuis le 14 janvier 2098, les relations entre la Terre et Mars sont rompues et le risque d'une guerre demeure constant. L'intervention de Ralph Sanders, agent secret terrien, ramènera la paix entre les deux planètes, après avoir éliminé les redoutables Lyriens dont l'ambition était de conquérir Mars et la Terre. L'écriture est habile, le sujet pas très neuf, l'auteur a fait mieux dans le genre.

« *Dans le vent du cosmos* » relate des événements ayant pour cadre notre bonne vieille Terre à l'heure fatale de sa destruction par un cataclysme dû aux engins atomiques. Le héros de ce roman, Rod, attend à Pigalle une jeune élève d'un cours de danse dont il est amoureux. Au moment précis où le vent du cosmos atteint la célèbre place parisienne, Rod, la danseuse et un adolescent sont entraînés par un ouragan. Après avoir hiberné durant un million d'années, ils se retrouvent, eux les seuls survivants de cette fin du monde, quelque part dans le cosmos. Leurs nouvelles vies commencent et des aventures fantastiques les attendent. Maurice Limat, responsable de ce roman d'anticipation, a conçu son thème dans un esprit très conventionnel. L'action

est présente du début à la fin mais on ne peut dire cependant que la qualité du style soit satisfaisante.

En écrivant « *Les créatures d'Hypnôs* », le même Maurice Limat est passé à côté de la conception d'un ouvrage qui aurait dû logiquement avoir une petite place dans la littérature de l'angoisse plus que dans la science-fiction.

Un steward de l'espace doté d'une imagination puissante est sollicité par un couple de savants pour se prêter à une expérience d'hypnose. Malheureusement, le cerveau du sujet se rebelle et devient impossible à contrôler. De son imagination surgissent des créatures monstrueuses au pouvoir maléfique. L'intervention d'un agent spécial attaché à la police du cosmos permettra de découvrir la vérité et de faire échouer une invasion minutieusement préparée par une race androgyne : les Owods.

L'histoire est habilement conçue, cependant l'auteur a porté toute son attention sur le fond de son roman au détriment total de la forme, c'est-à-dire du style. Manque de temps ou négligence ?

Enfin, il y avait bien longtemps que ce littérateur prolifique qu'est Jimmy Guieu ne nous avait donné un ouvrage aussi anodin que « *Mission T* ».

Dans un laboratoire de l'Institut

National de Recherches et d'Applications Electroniques, l'ingénieur Keller met au point un relais qui doit servir au lancement d'une fusée française à destination de la planète Mars. Invité à la représentation d'un spectacle donné au théâtre des Nations par une compagnie péruvienne, Keller fait la connaissance et tombe amoureux de la vedette féminine de la troupe, Juana, qui n'est autre qu'une Martienne venue sur terre pour effacer les traces d'une civilisation passée.

Puisant son idée de base chez John Wyndham (« *The Midwich cuckoos* »), dont on a tiré le film « *Le village des damnés* ») et situant une partie de l'action dans ce « haut lieu magique du monde » :

le plateau de Marcahuasi, dont de récents numéros de la revue « *Planète* » ont attiré le regard de Monsieur Tout-le-Monde (articles de Kazantsev : n° 1, et Daniel Ruza : n° 3), Guieu tente en vain de donner du relief à son récit. Nous passerons sous silence l'aspect espionnage du livre qui relève du délire.

Après avoir rendu compte de ces livraisons du Fleuve Noir, il nous faut reprocher à ces éditions la dissimulation évidente sous le label « Anticipation » de romans d'espionnage purs et simples. L'univers merveilleux de la science-fiction mérite d'être mieux utilisé.

René Tabès

« *La mort vient des étoiles* » par F. Richard-Bessière, « *Dans le vent du cosmos* » et « *Les créatures d'Hypnós* » par Maurice Limat, « *Mission T* » par Jimmy Guieu : Fleuve Noir, « Anticipation » — 2 F. 50 le volume.

Directeur : Maurice RENAULT.

Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.

Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9^e (PIG. 27-51).

Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51

Abonnements et vente :

24, rue de Mogador, Paris-9^e (TRI. 40-56) — C C P Paris 1848-38.

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Maroc : 288 FM.

ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F

1 an : — 27 F ; — 30 F

Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais • Bon ***
 Médiocre * Excellent ****
 Moyen/assez bon ** (Blanc : pas lu ou abstention.)

	N° de « Fiction » ou l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	JACQUES GOLMARD	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SRIEL	MARTINE THOME	PIERRE VERSINS	Moyenne
De temps à autres .. Clifford D. Simak.	110	***	****	****	****	***½	***	****	****	****	3,75
Contes noirs Ambrose Bierce.	111	****	**		***½	***	***	***½			3,35
L'ange à la fenêtre d'occident Gustav Meyrinck.	110	****			***			***½		***	3,35
Le golem Gustav Meyrinck.	110	****	***½	***½	***		***	****	***½	***	3,20
Histoires de fantômes anglais Anthologie.	113	***	****	**	***½	**		****		***	3,05
La rive incertaine .. William Sloane.	112	**	*½	***	*½	***½	***	***½	***	***½	3,05
L'arrache-cœur Boris Vian.	107	*	***	***½	*½	***	***½	***½	****	***	3
Le satellite sombre .. Jérôme Sériel.	110	**	***½	***	***½	***½	***	***½	***½	***	2,95
Qui se souvient de la mer Mohammed Dib.	109	*			*½			****	****	****	2,90
L'herbe rouge Boris Vian.	107	*		***½	**	***	***½		***	***	2,85
Au seuil du futur .. Howard Fast.	112	****		**	***½		***				2,85
Les enfants de Pom- bre René Barjavel.	109	*	***½	***	*½	***		***	***½	***	2,70

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	PIERRE VERSINS	Moyenne
Colomb de la Lune René Barjavel.	110	**	* ₁	**	•	***		*** ₁	*** ₁	*** ₁	2,45
Les loups dans la ville Serge Kancer.	111	**		**	**				***	**	2,20
Le reflet de saturne J. B. Priestley.	113	****		*	•	* ₁		****	** ₁	* ₁	2,05
Equateur Brian W. Aldiss.	109	*		*	**	* ₁		****	** ₁	**	2
Les quatre cavaliers George Bordonove.	113	*							***	* ₁	1,85
Phantasmes Marc Agapit.	112	*							* ₁	*	1,15
L'âge noir de la Terre Jimmy Guieu.	112	*	•			•			** ₁	**	1,10
Les apprentis sorciers Peter Randa.	112	*				•			*	* ₁	0,85

N. B. — Les doubles cotations attribuées par certains à « *De temps à autres* » et « *La rive incertaine* » doivent être interprétées ainsi : la première concerne la valeur de l'ouvrage, la seconde la qualité de la traduction. Précisons que c'est de la première seulement que nous avons tenu compte pour la moyenne.

en bref

//////////////////// S.F. au cinéma

« Rogopag », film à sketches réalisé par plusieurs metteurs en scène européens, comporte un épisode signé de Jean-Luc Godard. Il s'agit d'une histoire de science-fiction. Thème : dans un monde post-atomique où les radiations ont déterminé des mutations psychologiques, un seul homme a échappé par hasard à la métamorphose. Continuant de réagir comme avant, il se heurte, dans toutes les relations sociales, aux mœurs de ses semblables devenues différentes. On sait que de son côté François Truffaut va porter à l'écran « Fahrenheit 451 » de Bradbury (lieu de tournage choisi : Brasilia, vraie ville future au sein de notre époque). Souhaitons que ce ne soit là qu'un début.

//////////////////// S.F. au cinéma (suite)

Le dernier film de Jiri Trnka, le célèbre cinéaste-animateur tchèque, est un film de S.F., intitulé « Grand-mère cybernétique ». L'action se déroule en partie sur Terre et en partie sur une étoile de notre galaxie. L'avenir y est dépeint dans une perspective poétique en liaison directe avec l'actualité. L'œuvre veut dénoncer la saturation technique exagérée, la propension des hommes à se laisser remorquer par la technique au lieu de la dominer.

//////////////////// Barjavel couronné...

« Colomb de la Lune », le dernier roman de notre ami René Barjavel (Denoël) a obtenu le prix Alphonse Allais 1963. On se demande à vrai dire un peu pourquoi. Non que le roman ne mérite pas de recevoir un prix... Mais le prix en question récompense des ouvrages humoristiques. Et si Barjavel ne manque pas d'humour — parfois féroce, même — ce n'est tout de même pas l'aspect essentiel de son œuvre ! Félicitons-nous cependant de cette distinction, qui de toute façon est méritée.

..... ainsi que Tristan Maya

Tristan Maya, fondateur des divers Grands Prix de l'Humour Noir (et qui prépare actuellement une anthologie de l'humour noir contemporain illustrée) a reçu le 11° Grand Prix du Salon de Poésie, pour l'ensemble de son œuvre poétique. Le poème manuscrit qu'il exposait au 11° Salon de Poésie était intitulé « Hiver » ; il était illustré par le peintre espagnol Cesar Valdes.

..... Encore un nouveau fanzine

Dernier né des fanzines français, « Le Scarabée », animé par un groupe d'amateurs sous la direction de Jean-Claude Chabel, se présente pour son premier numéro sous une assez attrayante formule, avec hors-textes illustrés. Au sommaire : Brian W. Aldiss, Daniel Drode, Pierre Versins, Michel Ehrwein, etc. Cinquante-quatre pages, ce qui pour un fanzine est copieux. On s'abonne par mandat postal et chèque bancaire auprès de Philippe Gouret, 18 rue de l'Eglise, Neuilly (Seine), et par chèque postal auprès de Albert Rebray, 59 avenue Rouget de Lisle, Vitry (Seine). Tarif : 12 F par an (pour six numéros).

..... Une exposition Dracula

Du 24 avril au 8 mai, à la librairie La Mandragore, 17 rue de l'Ouest, Paris (14°), se tiendra une grande exposition Dracula, organisée par la société « Les amis de Bram Stoker » et sous le patronage de « Fiction ». Livres rares, affiches, photos, documents français, italiens, anglais et américains. Ouvert de 10 h. 30 à 19 h. 30 sauf le lundi. Rappelons qu'une nouvelle de Bram Stoker va paraître pour la première fois dans « Fiction » : « La Maison du Juge » (au sommaire de notre prochain numéro).

Pour votre coin
 "Science Fiction" cette
bibliothèque
"C.L.P."

Très pratique parce que
 démontable et
 extensible

D'un encombrement réduit
 mais d'une grande capacité

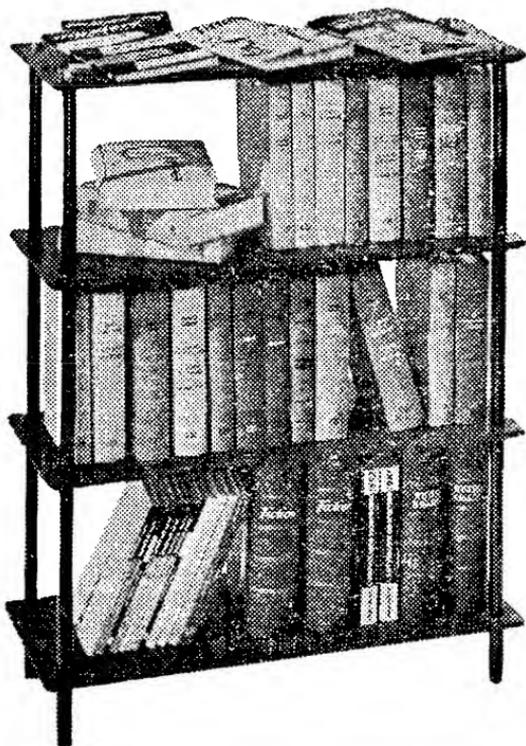
Montage simple et
 rapide: Planches
 en éléments stratifiés polis,
 dos plaqué bois, coulissant
 sur solides armatures tubu-
 laires en acier, gainées noir
 inaltérables, vis filetées avec
 écrou bronze.

2 teintes au choix :
 sycamore ou acajou.

Haut : 0,77 m. - larg. 0,60 m
 profondeur : 0,23 m.

Prix pour 4 étagères : 120 F.
 + 8 F. de port soit 128 F.
 (photo ci-contre)
 (par étagère supplémentaire
 30 F.)

- Disponible de suite. -



BON DE COMMANDE

à retourner au Club du Livre Policier, Service F
 24 rue de Mogador, Paris 9^e c. c. p. PARIS 15.813.98

Veuillez m'expédier _____ bibliothèque C. L. P. au prix de : _____

teinte : acajou - sycamore (1)
 que je règle par chèque, chèque postal ou mandat (1)

(1) Rayez les
 mentions inutiles.

M _____

Rue _____ Ville _____

Les opinions de nos lecteurs

Les polémiques de la Tribune Libre sont bien faites, mais beaucoup de lecteurs semblent vouloir leur donner ce caractère sans intérêt qu'ont les « Lettres des Télé-spectateurs » des journaux de télévision : les amateurs de polémique deviennent pointilleux à l'extrême, jusqu'à l'absurdité ou les idées préconçues, telles celles de ce lecteur écrivant que l'excellente nouvelle de Jean Ray « *Josuah Göllick, prêteur sur gages* » était de tendance antisémite.

Sans doute Jean Ray a-t-il voulu faire le portrait d'un usurier, et avouez avec moi que bien des écrivains illustres en ont fait autant, sans aucune idée de « four crématore » contre les juifs. Ils ne se sont pas fait traiter pour cela d'antisémites. Si ce monsieur n'aime pas Jean Ray, qu'il le dise franchement au lieu d'insinuer des stupidités à son égard. Publiez encore Jean Ray, j'achèterai votre revue avec beaucoup de plaisir supplémentaire.

Pour en revenir à « *Fiction* », le numéro 111 offrait de bonnes nouvelles, mais aussi des nullités telles que le récit de Jacques Goimard, qui, s'il est un excellent critique, original et délicieusement irrespectueux, est un auteur long à lire, peut-être sans prétention, mais sans talent (« *L'homme sans chronomètre* »). Excellente idée, ce poème de Hugo ; et assez bons, ces dessins de Mallet et Peltier, intitulés « *La vie privée du vampire* » ; malheureusement ils tombent dans la vulgarité.

En résumé, je déplore dans « *Fiction* » :

— Le Banc d'Essai : beaucoup d'auteurs y figurant n'ont aucun talent.

— Certaines Tribunes Libres, malgré leur attrait pour un amateur de polémique.

— Le ton de quelques passages des critiques de Goimard : on dirait qu'il lisait « *Paris Hollywood* » à la lueur d'une lampe de poche, au lieu de regarder le film (1).

— Pas assez de bonnes nouvelles fantastiques et l'abondance du grand raseur J. L. Borges.

Si des lecteurs écrivent que Borges est un écrivain excellent, je proteste en disant qu'il est ennuyeux ; un véritable soporifique. Peut-être que mon petit esprit ne saisit pas les subtilités de ce « grand maître » de l'insolite...

**Michel Marie
Houilles (S.-et-O.)**



Votre numéro de mars n'est vraiment pas fameux, sauf « *Menace dans le ciel* ».

Navrant de constater le manque d'humour de vos auteurs. D'humour, de puissance et de truculence. N'êtes-vous pas las de vous

(1) Le couplet qu'entonne ce moi-ci Jacques Goimard en l'honneur d'Ursula Andress (page 149) semble fait pour venir à l'appui de ces dires... Avouons que ce péché mignon de notre collaborateur semble, en fait, incurable ! (N. D. L. R.)

prendre à ce point au sérieux et d'écrire pour des intellectuels (?) boutonneux ?

Je n'ai pu lire en entier ce sacré numéro. En matière de cauchemars, je suis orfèvre et j'en ai assez des miens.

Ça manque de vie chez vous. Trop de Henneberg et pas assez de Battin. Et je ne suis pas le seul de cet avis.

Je regrette « *Galaxie* » qui savait trouver quelques petits chefs d'œuvres à mon goût et ce, assez souvent.

Maurice Martin
Antibes (A.-M.)



Je suis absolument stupéfié, étonné, éberlué, de voir votre critique cinématographique Jacques Goimard prendre au sérieux des navets tels que les films de Maciste ou les autres films italiens du genre fantastique-mythologique, qui à mon avis sont des véritables horreurs, ou en tout cas des niaiseries qui ne vaudraient pas que « *Fiction* » y consacre une seule ligne. J'ai vu une de ces bêtises une fois, et j'en suis sorti au milieu, absolument dégoûté. Imaginez-vous que généralement, à Milan et à Rome, ces films ne passent même pas dans les salles d'exclusivité.

Mais ce qui m'a outré, absolument outré, c'est le fait que votre critique (??) se permette de traiter d'« *abominable* » un très grand cinéaste tel qu'Alberto Lattuada, auteur de chefs d'œuvres comme « *Sans pitié* », « *Le bandit* », « *Il mulino del Po* », « *Il capotto* » et « *Luci del varietà* ». Mais j'imagine que Monsieur Goimard est trop occupé par ses « *fumetti* » genre « *Les Titans* » et autres pour se

rendre quelquefois voir de bons films.

Gianni Menasce
Milan (Italie)



Je persiste à penser que l'objectif d'un magazine qui se prétend d'évasion n'est pas de s'obstiner dans l'humour noir et les histoires idiotes sans queue ni tête. Je persiste également à penser que votre magazine est devenu le refuge d'un cénacle d'obstinés « littéraires », dans les sens (hélas) les plus tristes du terme. Ceux qui disent : « Si vous ne me comprenez pas, vous êtes des imbéciles » et « Entre nous, les intelligents, passe-moi le séné, je te passe la rhubarbe ».

J'ai cessé d'acheter « *Fiction* ». Vous vous en moquez certainement. Ce n'est pas la lecture occasionnelle d'un numéro, par-ci par-là, qui m'aura fait changer d'avis. La tendance à l'intellectualisme et au fantastique « hou fais-moi peur » va en s'accroissant.

Il n'y a plus de magazine de science-fiction digne de ce nom en France. Au risque de vous vexer, je regrette le bon « *space opera* » : Van Vogt, Hamilton, Sturgeon, Simak et Carsac, entre autres, que Demuth, Versins, Klein, Buzzati, Drode, Ray et autres ne parviennent pas à remplacer.

G. Dumas
Nice (A.-M.)



Je suis une ancienne et toujours actuelle abonnée, qui s'enorgueillit de posséder toute la collection de « *Fiction* », même les introuvables et inoubliables n° 1 et suivants.

Etaient-ils meilleurs que les au-

tres ? Peut-être y en a-t-il eu, depuis, de décevants ; on ne peut se tenir toujours aux mêmes hauteurs. Mais votre revue continue à m'apporter plus qu'un moment de détente : des plaisirs d'une qualité beaucoup plus littéraire et plus vivante.

Je déplore de vivre dans un cercle qui en général n'y comprend rien, pour qui l'anticipation ou la fiction, c'est uniquement du « robot » servi à toutes les sauces de mauvais goût, et le robot uniquement un monsieur en métal articulé muni de pouvoirs destructeurs... J'ai toujours rêvé de tout cela ; et voilà que je lis dans la Tribune Libre du mois de mars une lettre d'un Marseillais, un compatriote... Quelle déception et comment a-t-on pu vous écrire de pareilles injures et surtout de pareilles sottises ? Aussi je tiens à faire la balance.

D'une façon générale, vos lecteurs sont depuis quelque temps bien agressifs. Personnellement j'ai trouvé absolument stupide « *La liberté tombe du ciel* ». Pourtant le suivant de Budrys (« *Menace dans le ciel* ») est meilleur. Il faut laisser une chance aux écrivains. Aussi je me porterai toujours énergiquement en faveur du Banc d'Essai des jeunes. D'ailleurs, ne peut-on leur faire la charité de quelques pages ? Quoi qu'on en dise, c'est mieux les employer, même si c'est une perte, qu'à des réclames. Je trouve sordide de reprocher deux ou trois feuilles gâchées. (A mon sens, c'est d'ailleurs rarement complètement inintéressant.)

Je regrette que vous ayez changé la présentation de vos nouvelles et supprimé la petite analyse d'en-tête qui permettait, en feuilletant, de choisir « à la carte ». J'insiste : je suis très déçu sur ce point. Déçu aussi par les récentes couvertures : le 110 passerait à la rigueur ;

mais si M. Forest, qui faisait de si harmonieuses compositions, donne dans l'abstrait, qu'au moins cela suggère quelque chose. De plus, le 112, le Spécial n° 4 sont *laid*.

Je suis contre les illustrations intérieures, surtout si cela doit tomber dans les hideurs de « *Ga-laxie* » ! Passe pour l'humour ; il a la valeur d'« une bien bonne » dans une soirée. Tant qu'il n'est pas envahissant.

Myrjem Valette
Marseille (B.-du-Rh.)



La fin de l'article d'Alain Dorémieux dans le n° 113 (1), éveille en moi le souvenir de l'article, ancien déjà, écrit par Albérés dans « *Combat* ». Je l'avais remarqué alors, et apprécié. J'avais été amusé par la polémique qu'il déclancha dans vos colonnes et par le ton adopté par « *Fiction* » (2). Je n'avais jamais réuni le courage suffisant pour vous écrire. Il m'aurait d'ailleurs paru plus intéressant d'écrire de la S. F. que de prendre parti dans une polémique où je n'avais aucune chance de vous convaincre et seulement quelques-unes de vous blesser. D'ailleurs le livre d'Albérés qui parut ultérieurement ne me sembla pas à la hauteur de son esprit critique (quoiqu'il m'ait plu). Mais aujourd'hui, la fin de l'article que je citais au début m'amuse : je n'ai plus le texte d'Albérés sous les yeux mais c'était l'idée essentielle de son excellent article. J'avoue que j'ignorais alors qui était Albérés, mais il avait manifestement de la classe.

(1) « Le jour où un roman de S. F. sera considéré comme un chef d'œuvre... » etc.

(2) Voir nos numéros 50, 52 et 54. (N. D. L. R.)

Vous pouvez

GAGNER DE L'ARGENT EN BOURSE
en lisant

L'ECHO DE LA FINANCE

Vous en perdez sûrement
si vous ne lisez pas dans

L'ECHO DE LA FINANCE

• *ses études* • *ses conseils* • *ses commentaires*



Le n° 0,60 F (en vente dans les kiosques)

L'ABONNEMENT 25 F PAR AN

en font l'hebdomadaire

économique et financier

le moins cher !



Spécimens gratuits sur demande à :

L'ECHO DE LA FINANCE

9, Boulevard des Italiens, PARIS-2^e

Je préférerais de beaucoup « *Galaxie* » défunte (et si critiquée...) à « *Fiction* ». Tout au moins pour le choix des nouvelles. L'absence de commentaires était regrettable, mais les phrases sybillines qui se tenaient bien, et les illustrations souvent excellentes, entretenaient bien mieux la sensation d'étrange que de pédants et pesants commentaires. Question de goût...

Dr Jean-Claude Pagès
Paris



Il ne me semble pas que « *Fiction* » ait jamais consacré un article à un romancier qui me paraît se classer dans le genre fantastique. J'ai nommé Joseph O'Neil, auteur probablement d'origine irlandaise en raison de son patronyme, et à ne pas confondre avec Eugène O'Neil. Je possède de Joseph O'Neil un seul ouvrage paru chez Gallimard en 1937 : « *Le peuple des ténèbres* ». Ce roman retrace les aventures d'un jeune Anglais, Antoine Julien, lequel, passant par une brèche existant sous l'ancien mur romain de l'Empereur Hadrien (117-138), se retrouve dans un étrange monde souterrain. Recherchant son père disparu, le jeune Julien connaît de multiples dangers venant de créatures de cauchemar, telles que crapauds géants,

araignées démesurées et lézards gigantesques. Tout cela pour aboutir finalement chez un peuple souterrain (le peuple des ténèbres) qui se considère comme descendant des anciens Romains. Mais la caractéristique de cette race est la survie : les maîtres des descendants des Romains antiques ont détruit l'âme de leur peuple, de sorte qu'il s'adapte mieux à la nuit souterraine. Ces hommes ne sont plus que des automates dépersonnalisés, sauf bien entendu leurs chefs. Ceux-ci tenteront de détruire aussi l'âme d'Antoine Julien. Ils échoueront. Le héros retrouvera ensuite son père, devenu fou, hanté par l'idée fixe que son fils menace l'état souterrain. Antoine Julien s'enfuit vers la surface, poursuivi par son père, qui périt sous les coups des araignées géantes. Quant à lui, il pourra de justesse retrouver l'air du jour au fond d'un vieux puits de mine abandonné.

Tel est, bien sommairement esquissé, le schéma d'un roman que j'ai lu et relu, et que j'estime appartenir indubitablement au genre fantastique. Je ne sais si Joseph O'Neil a écrit d'autres ouvrages de cette veine ? Peut-être pourra-t-on me renseigner sur ce point ? C'est au fond l'objet de cette épître.

H. Guéraud-Pinet
Aoste (Isère)

FICTION

SPECIAL n° 4

ANTHOLOGIE FRANÇAISE

256 pages - 5 F.

18 RECITS DE SCIENCE-FICTION :

- Nathalie Ch. Henneberg* La terre hantée
André Ruellan Point de tangence
Michel Ebrwein Les Voix dans le désert
Roland Topor A point
Philippe Curval Un soupçon de néant
Jean-Charles Pichon La machine
Michel Demuth L'homme de l'été
Claude F. Cheinisse Les engins
Pierre Versins Le chien
Claude Veillot Encore un peu de caviar
Gil Sartène Conformément au programme
Fernand François La Vénusienne
M. Battin et G. Gheorghiu Heureux comme Dieu en France
Suzanne Malaval Le temps des sortilèges
Daniel Drode Dedans
Albert Ferlin La prison
Jérôme Sériel Le satellite artificiel
Gérard Klein Un chant de pierre
-

(EN VENTE PARTOUT)